

**Brigade
Mondaine [306]
– La dame au
parfum**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

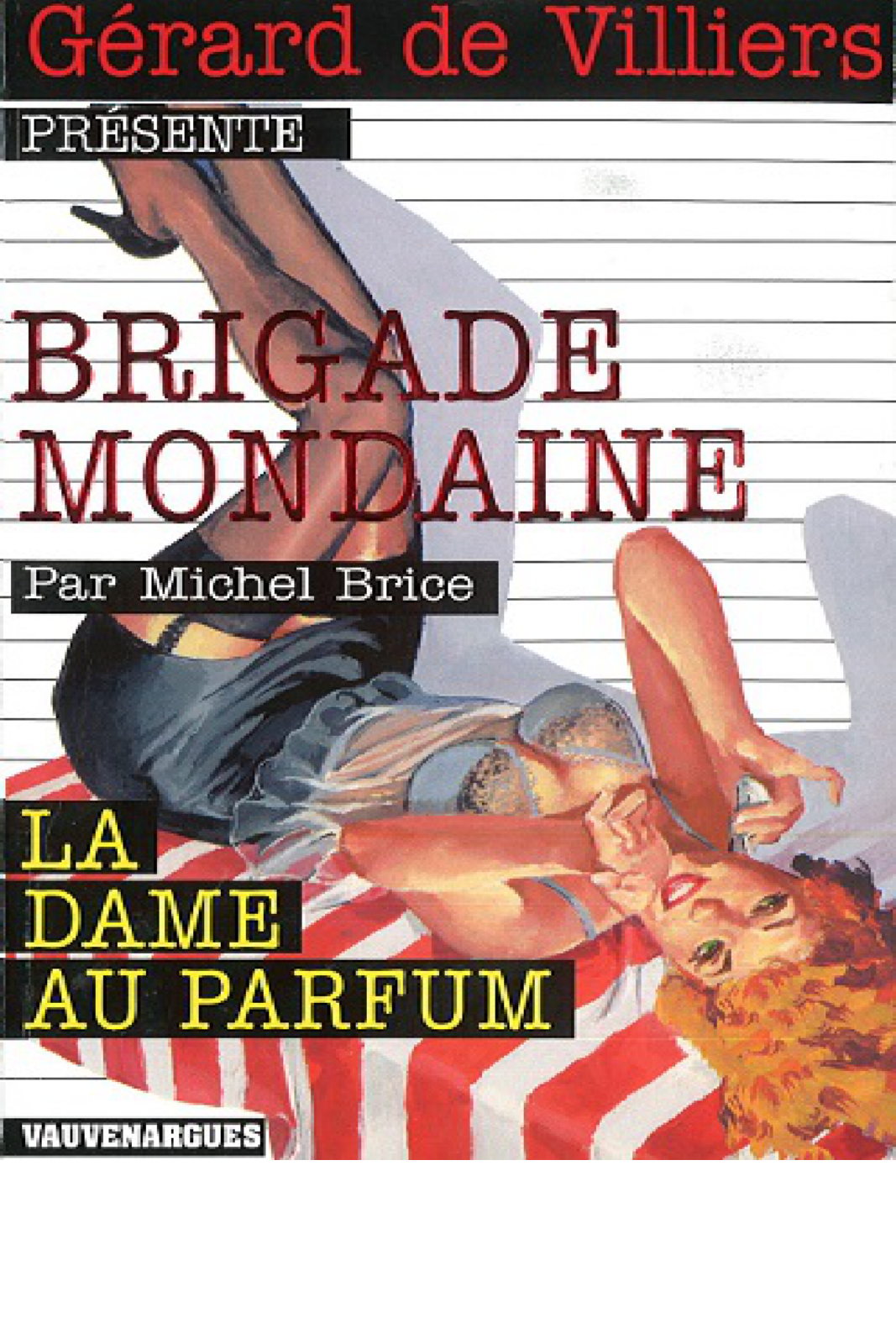
PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LA
DAME
AU PARFUM

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°306)

LA DAME AU PARFUM

QUATRIÈME

Sonia renversa la tête en arrière.

Son léger gémississement de plaisir acheva de bousculer le DRH. D'un geste brusque, la respiration haletante, il la plaqua contre lui, frotta son sexe dur contre les fesses de Sonia, alors que ses deux mains s'étaient emparées des globes souples et fermes de sa poitrine. Puis il la tourna face à lui et prenant son visage entre ses mains, d'un mouvement brutal il aspira ses lèvres. Sa langue s'enfonça dans la bouche grande ouverte de Sonia, la fouillant au plus profond.

Sonia était satisfaite. La première étape de sa mission se présentait bien.

Chapitre premier



Au 10^e étage de cette tour fonctionnelle, située dans le quartier moderne de la Défense, à Paris, elles étaient trois dans le bureau. Près des baies vitrées qui plongeaient sur l'esplanade, la table de Marlène, une brune plantureuse qui ne pouvait renier ses origines méditerranéennes. Elle faisait office de chef, distribuait le travail, veillait à son exécution.

En face, à l'abri derrière un ficus géant, Michèle, la cinquantaine fatiguée, le cheveu terne, le corps desséché, comme privé d'amour depuis longtemps ; et son esprit était tout aussi revêche que ses rondeurs fantômes.

Et puis, enfin, près de la porte, la table de Sonia. Elle avait intégré le pool de cette multinationale qui inondait le marché mondial de ses cosmétiques, depuis deux mois seulement. Michèle avait lorgné son corps de déesse d'un œil envieux et mauvais. Pourquoi certaines avaient-elles tout et elle rien ? La vie était d'une injustice !

Marlène, qui se croyait volontiers irrésistible, avait tout de suite sympathisé avec la nouvelle, ne la prenant pas du tout pour une rivale. Ça la changeait de la morne Michèle. Et puis, quand on a trente ans, qu'est-ce qu'on a à partager avec une femme de cinquante balais ? On n'écoute pas la même musique, on ne vibre pas aux mêmes films ;

on a une vie sexuelle intense, des amoureux à la pelle, alors qu'à cinquante... il ne restait que les yeux pour pleurer.

Par contre, la sculpturale Sonia, ça, ça la branchait. Elle sentait qu'elles pouvaient échanger leurs confidences, parler de sexe, d'amour. Curieusement, elle ne la jalousait pas. Elle se sentait en phase avec la belle rousse aux yeux vert d'eau, presque transparents. Des yeux qui vous faisaient un peu peur et en même temps qui vous subjuguait.

Il était 15 heures. Marlène bâilla. Vivement 17 heures pour sortir de cette cage de verre et s'engouffrer dans le RER pour aller rejoindre son chéri du moment, rencontré à la piscine.

Par-dessus son écran d'ordinateur, elle jeta un coup d'œil vers Sonia. C'était l'heure de la pause café. Elle sourit en voyant les sourcils froncés de la star. C'était comme ça qu'elle l'avait tout de suite baptisée. Sonia, comme d'habitude, se débattait avec la machine.

Marlène se leva. Michèle, au passage, lui décocha un regard courroucé.

— Laisse-la se débrouiller toute seule. Elle n'apprendra jamais si tu es tout le temps derrière elle.

Marlène eut un geste agacé sans même regarder la mémé. Elle adorait donner des surnoms à ses collègues de bureau. Michèle hocha la tête. On se demandait vraiment pourquoi cette fille avait été engagée. Elle ne savait rien faire. Enfin, s'il suffisait d'être canon maintenant pour accéder à un poste ! Ah ! les hommes ! Tous guidés par la queue !

Le cul large et bien pommé de Marlène se balançait de droite à gauche, lascivement, jusqu'au bureau de Sonia. Elle savait pertinemment que son fessier faisait bander les mecs. Et elle aimait tellement ça qu'elle avait pris l'habitude de cette démarche chaloupée comme une seconde nature.

Marlène s'appuya des deux mains sur la table de Sonia.

— Des problèmes, ma belle ?

Sonia se renversa contre le dossier de sa chaise en soupirant.

— J'ai tout effacé, je ne comprends pas. J'en ai marre de cet ordinateur.

Marlène vint se placer à ses côtés.

— Fais voir. Tu as appuyé sur une touche malencontreusement.

— Sans doute, marmonna Sonia en se levant pour lui laisser sa place.

Marlène posa ses mains sur le clavier. Ses doigts s'activèrent.

— C'est pas perdu. Ne t'affole pas. C'est sûrement quelque part. On va le retrouver.

Elle tapota quelques secondes, puis se redressa, triomphante.

— Eh ben, voilà ! Tu vois, fit-elle en montrant l'écran, c'était pas sorcier. Je vais te montrer comment on fait.

— Pas la peine, objecta Sonia. De toute façon, je ne m'en souviendrai pas.

Elle ajouta avec un sourire désarmant :

— Du moment que tu es là.

— Imagine que je sois malade un jour.

Marlène se pencha et chuchota :

— C'est pas la vieille bique qui te dépannera. Trop contente que tu sois dans la mouise.

Elles gloussèrent de concert ; Marlène se leva.

— J'en ai ma claque aujourd'hui. Pause café ? proposa-t-elle.

— Oh oui, alors ! acquiesça Sonia en s'étirant.

Elle se leva, tira sur sa minijupe, rechaussa ses escarpins, talons 8 cm et emboîta le pas à sa collègue qui était déjà dans le couloir.

La machine à café trônait près des ascenseurs. Ça faisait comme une petite alcôve dans laquelle les employés étaient heureux de se retrouver pour papoter quelques instants.

Pour l'instant, il n'y avait personne. Ce qui ravit Marlène qui comptait bien tirer quelques vers du joli nez de Sonia. Car la belle était plutôt discrète, ce qui ne faisait pas l'affaire de Marlène.

Elle glissa des pièces dans la machine.

— Je te l'offre, fit-elle. Allongé ou express ?

— Espresso. J'en ai besoin pour me réveiller, grogna Sonia en bâillant.

Le petit gobelet de plastique blanc se mit en place et le café noir s'écoula. Marlène le prit délicatement et le tendit à la jeune femme avant de glisser d'autres pièces dans la fente.

Quand elle fut en possession de son gobelet, elle vint se placer aux côtés de la star, devant la table haute et ronde.

— C'est chaud, reconnut-elle en soufflant et en posant le gobelet sur le revêtement de Formica blanc.

— Ça fait du bien, répondit Sonia.

Marlène la scruta, mine de rien.

— Alors, comme ça, t'as pas assez dormi ? Tas fait la fête ? demanda-t-elle, sans avoir l'air d'y toucher.

— Oh non ! Mais ce boulot me prend la tête, me rend nerveuse et le soir, j'ai du mal à m'endormir. Je fais des sauts de cabri dans mon lit, tu verrais ça !

— Et ton mec, qu'est-ce qu'il dit ?

Sonia ne répondit pas, comme si elle n'avait pas entendu. Marlène revint à la charge.

— Tu vas pas me dire que roulée comme tu l'es, avec les yeux que tu as, t'as pas de mec ?

— Ça va, ça vient, répondit Sonia évasivement.

Marlène s'étouffa de rire dans son gobelet.

— C'est le cas de le dire : « ça va, ça vient... » T'as le sens de la formule, toi !

Elle se reprit, palpitante de curiosité.

— Ça veut dire que t'as plusieurs mecs ? Ça m'étonne pas. T'es vachement bien comme fille. T'as jamais pensé à être mannequin ? Tu pourrais, hein, sans problème. Les gars doivent en baver pour toi.

Elle but une gorgée de café et continua.

— Mais t'as raison. Faut les faire valser. Ils nous ont pris trop longtemps pour des connes.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Le DRH en sortit. Philippe Delmas. Beau type, dans la quarantaine. Célibataire. La coqueluche de tout le staff féminin. Pas une qui ne rêvait de se pâmer une nuit, ou plus si affinités, dans ses bras.

Sonia prit une pose avantageuse qui bombait les seins sous le T-shirt. Depuis deux mois, ils s'étaient croisés plus d'une fois. Et chaque fois, elle l'avait allumé.

Le regard de Philippe s'enflamma. Cette petite garce le cherchait. Sa devise était « jamais au boulot ». On ne mélange pas, ça finit toujours par faire des histoires. Mais là, elle était trop, celle-là. Il était prêt à faire une entorse à ses principes. À part sur les magazines, il n'avait jamais vu une fille aussi bien roulée. À poil, elle devait être sublime.

Il sentit son slip se tendre sous la pression de son engin de plaisir. La gorge soudain sèche, il approcha des deux filles.

— Alors, la pause café ? demanda-t-il, son regard noir planté dans le vert d'eau des yeux de Sonia.

Il plongea la main dans sa poche, la ressortit avec quelques pièces qu'il glissa dans la machine.

— Je vous en offre un second ? demanda-t-il à Sonia.

Il ignorait systématiquement Marlène. Mais loin de s'en offusquer, la jeune femme souriait, observant le manège de ces deux-là. Si elle pouvait s'immiscer dans la partie de jambes en l'air qui se préparait, elle en serait ravie. Comme les autres, elle fantasmaait sur le beau Philippe. Une partie à trois, génial... Comment leur suggérer ?

Sonia avait décidé que c'était le moment de passer à l'offensive. Elle battit des cils, ondula des hanches.

— Pourquoi pas ?

Philippe lui tendit le gobelet qu'il venait de remplir et recommença l'opération pour lui-même.

— Et pour vous ? demanda-t-il pour la forme, à Marlène.

— Non, merci.

Puis, son regard à nouveau sur Sonia :

— Alors, vous vous plaisez parmi nous ? demanda-t-il en trempant les lèvres dans le breuvage brûlant.

Sonia en fit autant et passa un petit bout de langue rose sur ses lèvres, en le tenant prisonnier de son regard ensorceleur.

— L'ambiance est sympathique.

Elle se tourna vers Marlène, lui sourit.

— Et puis, j'ai de très bonnes collègues, prêtes à combler mes lacunes.

Lui, il comblerait bien autre chose. Et ce petit bout de langue était une invite. À n'en pas douter, il avait ses chances.

— C'est bien... c'est bien... fit-il songeur, l'esprit ailleurs. L'entraide au travail, c'est toujours ce que je préconise.

Sonia posa son gobelet.

— Excusez-nous. Il faut qu'on y aille. Merci pour le café.

Elle prit le bras de Marlène et l'entraîna dans le couloir.

— T'es folle, chuchota celle-ci. C'est dans la poche !

Sonia s'immobilisa.

— Faut que j'aille aux toilettes. Je te rejoins.

Marlène lui fit un clin d'œil entendu. Bon ! La star allait prendre rendez-vous avec Philippe. Elle en saurait plus demain.

Sonia regarda Marlène filer en direction de leur bureau et revint sur ses pas. Philippe achevait son café, le sourcil froncé. À quoi elle jouait, cette fille ?

Et soudain, elle réapparaissait. Elle eut ce sourire aguicheur, travaillé pendant des années, et qu'elle savait être un véritable aimant pour mâles. Puis, dans une jolie volte-face, elle prit le couloir à droite, celui qui conduisait aux toilettes. Comme chaque fois, elle sentit une légère brûlure au bas des reins, là où le regard de l'homme devait s'attarder.

Elle posa la main sur la poignée des toilettes femmes, eut un second regard vers le DRH et entra. La porte se referma doucement derrière elle, dans un chuintement. Elle s'immobilisa devant les lavabos, posa les deux mains à plat de chaque côté de la faïence blanche et attendit. Allait-il mordre à l'hameçon ?

À sa gauche, la porte s'ouvrit. Et dans le long miroir qui garnissait tout le mur, Philippe apparut. Ils s'observèrent quelques secondes. Puis il approcha, posa ses mains sur les hanches de la belle et se pencha pour déposer un baiser dans son cou.

Sonia renversa la tête en arrière. Son léger gémissement de plaisir acheva de bousculer le DRH. D'un geste brusque, la respiration haletante, il la plaqua contre lui, frotta son sexe dur contre les fesses de Sonia, alors que ses deux mains s'étaient emparées des globes souples et fermes de sa poitrine.

Puis il la tourna face à lui et prenant son visage entre ses mains, d'un mouvement brutal il aspira ses lèvres. Sa langue s'enfonça dans la bouche grande ouverte de Sonia, la fouillant jusqu'au plus profond.

Il n'en pouvait plus. Il allait exploser. Tenir cette fille sublime entre ses bras, deviner son désir égal au sien... c'était trop. Il la poussa vers une des toilettes, s'enferma avec elle dans l'espace exigu.

Toujours sans un mot, il souleva le T-shirt, sa tête se perdit entre les seins ; ses doigts s'acharnaient sur le soutien-gorge pour les dégager. Sa bouche, comme un affamé, engloutit le mamelon, le suçait avec voracité. Il aurait voulu la dévorer toute.

Les mamelons alternativement entre les lèvres, il fit glisser la jupe sur les chevilles de Sonia. Elle savait admirablement se laisser faire tout en l'aidant. Les mains de Philippe remontèrent le long des cuisses et s'insinuèrent dans le minuscule string.

Ses doigts partirent à la conquête de l'intimité chaude et humide

de la belle. Il commençait à manquer d'air. Il s'amusa un moment avec le clitoris qui gonfla sous ses chatouillis. Il fallait conclure vite. Il ne tenait plus.

Il recula, lâcha Sonia, la contempla dans sa nudité, tout en défaisant sa braguette. Le pieu libéré se dressa telle une épée. Sonia n'eut pas un regard pour lui. Elle se contenta d'ouvrir largement ses cuisses pour le recevoir, la tête en arrière, les yeux fermés. Elle retrouvait l'habitude de jouer la pâmouison.

Philippe la pénétra d'un coup sec, en laissant échapper un « ah » de satisfaction. Sonia, les mains agrippées à ses épaules, se laissa secouer. Mais de va-et-vient, il n'y en eut guère. Le désir était trop fort. La jouissance fut presque instantanée.

Il eut un énorme soupir en laissant aller sa tête dans le cou de la jeune femme.

— Désolé, murmura-t-il.

Soudain, ils entendirent la porte extérieure s'ouvrir. À l'unisson, ils retinrent leurs respirations, pétrifiés, Philippe soudain malade qu'on le découvre. Ça en serait fait de sa carrière au sein du groupe Artémise, et peut-être même de sa carrière tout court. Cette fille le rendait dingue, au point d'oublier toute précaution.

Ils entendirent une porte se fermer, le cliquetis de la fermeture de sécurité, puis l'écoulement d'un pipi et enfin la chasse d'eau. Ensuite ce fut l'eau du robinet et enfin le chuintement de la porte extérieure leur apprit que le lieu était à nouveau libre.

Ils étaient comme pris au piège. Il fallait sortir d'ici au plus vite. Sonia se rhabillait, Philippe se réajustait.

— Je suis confus, chuchota-t-il. Il faut que je me rattrape, mais pas ici.

— Quand tu veux, où tu veux, répondit-elle sur le même mode.

— Je te fais signe.

Il ouvrit la porte avec précaution et sortit rapidement. Sonia resta quelques secondes enfermée dans le cabinet, puis en émergea à son tour, le sourire aux lèvres. Voilà ! La première étape de sa mission s'était bien déroulée. Mais y avait-il à en douter ?

*

**

L'étage au-dessus, le onzième, était l'étage directorial. Brigitte Demaison y régnait en maîtresse absolue.

Assistante très particulière du patron Edmond Charlieu, elle prenait son pied dans le travail bien fait.

Petite, blonde plutôt fadasse, mais avec un corps potelé qui donnait envie de le palper, elle avait un certain charme. Ses seins surtout retenaient l'attention des hommes, mais aussi des femmes.

Énormes, haut perchés, ils étaient un appel au vice. En les regardant l'imagination galopait, les souvenirs d'édredons, d'oreillers douillets vous submergeaient. Et chacun, chacune, n'avait qu'une envie : se perdre dans ce moelleux.

C'est exactement ce qu'avait fait Edmond Charlieu. Sa petite Brigitte le rendait littéralement fou. Il faut bien dire que du côté de sa douce moitié, il n'était pas gâté. On aurait dit madame de Fontenay, mais version rouge, couleur qu'elle portait plus que volontiers. Chapeautée, gantée, toujours perchée sur son quant-à-soi, le sourire rare, les nichons plats et le derrière flasque, madame Charlieu n'était pas une invite à l'amour. Mais sa fortune avait attiré Edmond Charlieu et lui avait mis le pied à l'étrier pour devenir une des plus grosses fortunes de France.

Il était près de 18 heures. Les bureaux étaient désertés les uns après les autres. Brigitte finissait de taper un rapport avant de refermer l'ordinateur. Ça durait, parce qu'elle attendait qu'Edmond sorte de son bureau. Il y était enfermé depuis plus de deux heures avec les clients chinois. Ce soir, elle voulait lui parler.

Enfin la porte s'ouvrit livrant passage d'abord au client, puis au PDG. Un sourire radieux fleurissait sur le large visage rubicond du patron. En passant devant Brigitte il eut un discret clin d'œil. OK ! Le marché était conclu. Edmond, de bonne humeur, serait plus facile à manier.

— Je suis ravi de notre collaboration future, clama Edmond en serrant chaleureusement la main du Chinois, monsieur Li Phang.

— Moi aussi, moi aussi, nasilla Li Phang en s'inclinant par deux fois.

Ils sortirent du bureau. Brigitte s'activa pour finir son rapport. Elle refermait l'ordinateur quand Edmond fit irruption dans son dos. Il plaqua fermement ses deux mains sur ses épaules.

— Ça a marché, ma Minette. On va se faire des couilles en or.

Il se pencha, déposa un baiser baveux sur sa nuque.

— Je suis contente pour toi, mon minet. Mais quand tu dis « on »,

ça veut dire ta femme et toi. Moi, qu'est-ce que je représente dans cette histoire ?

Edmond fit tourner le siège pour qu'ils soient face à face et s'agenouilla devant la secrétaire.

— Mais Minette, c'est pour nous deux que je l'ai fait.

— Et comment tu t'y prendras pour que les bénéfices de cette transaction n'apparaissent pas dans les comptes de la société ?

— Je ne te l'ai pas encore dit. Je voulais aller au bout de l'affaire. J'ai fait une autre société, rien que pour ce marché et pour toi.

Brigitte jeta ses bras autour du cou grassouillet et se serra contre lui.

— Oh, mon Minet, c'est trop mignon.

— C'est que je tiens à toi, moi, pleurnicha-t-il en portant les mains vers ses seins.

Elle les lui tendit avec générosité.

— Ils sont pour toi. Vas-y, rien que pour toi.

Elle se laissa pétrir en gémissant, soi-disant de plaisir. Puis, elle soupira.

— Dire que tu pourrais les avoir tous les soirs si vraiment tu le désirais.

Du coup, Edmond se redressa.

— Brigitte, tu vas pas remettre ça. Je t'ai promis que je divorcerai, que je t'épouserai. Il faut le temps. Je veux mettre un bon paquet de côté pour nous. Et le marché avec la Chine, c'est un début.

Il se releva, fila vers son bureau.

— Bon sang ! Ce protocole d'accord vaut de boire un bon coup, non ? Viens, on va trinquer.

Brigitte le suivit, docile. Elle savait ce que ça voulait dire. Elle connaissait tous les vices du patron : la bouteille (champagne, c'était plus noble) les partouzes, les échanges. Et elle s'y pliait volontiers. Pour obtenir ce qu'on veut, faut y mettre les formes.

Enfin, elle croyait tout connaître. Mais Edmond avait bien d'autres appétits qu'il ne lui avait pas encore révélés.

Edmond s'installa à son bureau, dans son grand fauteuil de cuir noir, qui épousait parfaitement son large fessier trop mou. Il étendit les jambes sous la table et ferma les yeux, béat.

Brigitte avait ouvert le petit réfrigérateur. Elle y prit la demi-

bouteille de champagne qu'il y avait toujours au frais, deux flûtes et les remplit.

— Je suis fière de toi, mon Minet, dit-elle en levant son verre.

— Mon concurrent va être vert de jalousie. Il va pas s'en remettre. Surtout qu'il avait besoin de ce marché pour remonter sa boîte que nous sommes en train de couler, ma Minette.

Ils trinquèrent. Puis Brigitte posa la flûte sur la table vernissée et après un échange de regards avec le patron, elle disparut sous la table.

Elle se mit à miauler comme une petite chatte en mal de caresses. Tout en miaulant, elle défit la braguette du pantalon d'alpaga. D'une main délicate avec précaution, comme s'il s'agissait d'un objet rare et précieux, elle sortit le sexe qui se balança gentiment sous son nez.

Ses doigts délicatement se refermèrent sur le pieu et sa langue lécha le gland entre deux miaulements.

— Oh, ma Minette, susurra Edmond en pâmoison.

Brigitte lécha longtemps, dans tous les sens, en longueur, en rond, par petits coups, puis par grands coups de langue, avant de le prendre gentiment dans sa bouche. Commença le long va-et-vient. Edmond se laissa faire, sirotant son champagne. Et soudain, il s'agita. Son fessier se souleva du fauteuil. Il enfonça sa matraque au plus profond de la gorge de Brigitte.

Heureusement, ça ne durait jamais bien longtemps. Edmond ne savait pas se retenir.

Brigitte attendit que le sexe soit mou pour se retirer. Elle émergea de dessous la table, remit en place son chemisier et, faisant le tour, vint se placer dans le dos d'Edmond, ses deux bras, autour de son cou.

— Ma Minette, t'es la reine de la pipe.

— C'est sûr que c'est pas ta femme qui te ferait ça.

Il éclata de rire.

— Arrête ! Elle serait capable de me mordre.

Il prit les deux mains de la jeune femme, les embrassa.

— Je te promets, sûr, je te promets que bientôt on pourra le faire tous les jours, sans avoir besoin de se cacher.

Brigitte leva un sourcil septique. Mais elle continuerait à travailler dans ce sens : se faire épouser. Il saurait bien récupérer ce que sa femme détenait. Et alors, le compte en banque de Charlieu valait bien quelques petites contraintes.

Chapitre II



Aimé Brichot se réveilla en sursaut. Une énorme explosion l'avait tiré de son dernier sommeil. Il se redressa, prêt à bondir du lit pour prendre son RMR spécial police. Mais la pluie crépitant sur le volet de la chambre le fit se recoucher en souriant.

Si un coup de tonnerre lui faisait croire qu'il était attaqué, ça devenait grave. Depuis quelque temps, le métier empiétait un peu trop sur sa vie privée. Il faudrait qu'il en parle à Boris. Peut-être avait-il besoin de vacances.

À ses côtés, la place vide était encore chaude. Preuve que Jeannette, son épouse, n'était pas levée depuis longtemps.

Soudain, il sourit. De la chambre à côté lui parvint la voix renfrognée de Rose.

— Non, je veux pas mettre ce pull.

— Mais il fait froid ce matin, il pleut, répondit la maman.

À l'approche de l'adolescence, difficiles les relations mère/fille, surtout quand il y en avait deux du même âge. Bah ! Ça s'arrangerait avec le temps.

Il bâilla, s'étira et d'un coup de pied, rejeta la couette. Il était

temps de se lever. L'odeur du café l'appelait à la table familiale. Assis sur le lit, il lissa sa fine moustache qu'il coupait en brosse avec un soin délicat. Puis, deuxième geste habituel, il prit ses fines lunettes sur la table de nuit et en chaussa son nez busqué. D'un petit coup de l'index, il les réajusta sur le haut de son appendice nasal et enfin se leva.

La salle de bains était tout à côté. La douche ne fut pas longue. Ensuite, ce fut une pause dubitative devant la penderie. Que mettre aujourd'hui ? Aimé soignait particulièrement sa tenue vestimentaire. On peut être flic, on n'en est pas moins homme de goût !

Jeannette le charriait souvent : « tu es pire qu'une femme » disait-elle.

Vu le temps, pantalon noir et polo gris. Il quitta la chambre, enfila le couloir et entra dans la cuisine en tapant dans ses mains.

— Allez les filles, on se presse, sinon vous serez en retard au collège. Et vous savez ce qui vous attend : colle !

Colette eut une moue de mépris.

— Elle est folle cette nouvelle principale.

— Non, non. Elle a raison, objecta Jeannette en prenant la cafetière pour servir son mari.

Aimé s'assit devant le bol de café brûlant, prit une tranche de pain qu'il tartina largement de beurre recouvert d'une épaisse couche de confiture d'orange.

— Tu vas grossir. Trop de sucre, remarqua une de ses filles.

— Engloutis tes céréales au lieu de faire des remarques stupides, répondit Aimé la bouche pleine.

— J'aime pas ça ! grogna Rose. Maman, pourquoi tu m'en donnes ?

— Parce que je te connais. À dix heures tu auras faim et à la récréation qui s'empiffrera de sucreries, genre barre Mars ou autre ? Je ne veux pas de ça, mademoiselle qui fait des remarques à son père. Tu ferais mieux de les appliquer pour toi-même.

Puis, se tournant vers son mari qui achevait sa seconde tartine :

— Avec ce temps-là, tu peux les déposer ?

— Pas de problème !

Il avala la dernière goutte de café, s'essuya les lèvres et se leva.

— Allez, on y va, les filles, claironna-t-il en tapant dans ses mains.

Il embrassa Jeannette.

— À ce soir, dit-elle. Tu rentres pas trop tard ?

— Non, en ce moment, on n'a pas d'enquête sur le feu.

— Tu penses à inviter Boris pour dimanche ?

— Oui, j'y pense.

Les filles se contentèrent d'un laconique « salut maman » avant de passer la porte de l'appartement du Kremlin-Bicêtre, dans la banlieue limitrophe de Paris.

Dehors, la pluie faisait des ravages.

— Tu es garé où, papa ?

— Dans la rue derrière. Attention, on y va ? Un, deux, trois !

Ce fut une course effrénée, cartables sur la tête jusqu'à la voiture. D'un clic, Aimé ouvrit les portières, les filles s'engouffrèrent à l'intérieur. Le temps était gris mouillé, les véhicules roulaient au pas, tous feux allumés. Heureusement, le collègue n'était pas loin.

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêta devant les grilles, derrière une file de voitures de parents qui, comme Aimé, prenaient soin de leur progéniture.

Les portières arrière s'ouvrirent sous la poussée des filles.

— Merci papa !

— Colette ! Je t'ai déjà dit de descendre côté trottoir. C'est dangereux ce que tu fais.

— Mais non, papa. On peut pas te doubler.

— Et les motos, hein, tu y as pensé ? fulmina Aimé tandis que les portières claquaient. Ah ! Ces enfants... pensa-t-il en hochant la tête.

Il regarda les deux filles entrer dans la cour encombrée de garçons et filles et redémarra dès qu'il le put.

*

**

Au 36 quai des Orfèvres, Charlie Badolini régnait en maître sur le deuxième étage. Commissaire divisionnaire, patron incontesté de la BRP, brigade de répression du proxénétisme, autrement appelée brigade mondaine, il était respecté de ses subordonnés qui reconnaissaient en lui une pointure, comme on dit.

Respect qui n'avait pas empêché les flics de la brigade de le surnommer Baba. Diminutif mal venu, car le divisionnaire restait rarement baba devant une énigme policière.

À dix heures, il était à son bureau depuis une heure déjà. Assis devant sa table Empire qui provenait, du Mobilier national comme les deux fauteuils, il tendit la main vers son paquet de cigarettes. Des Job, brunes, sans filtres, qu'il faisait venir directement de chez lui, la Corse.

Suzanne, son épouse, lui disait régulièrement : il faudrait t'arrêter, fumer tue, tu le sais... Eh oui, il le savait. Mais dans ce cas, la volonté lui faisait défaut. Impossible de se passer de ce vice, qui après tout n'engageait que sa santé. Avait-il réellement envie de faire de vieux os ?

Il reposa le briquet, aspira une longue bouffée avec volupté, la dégusta dans sa gorge, sa poitrine. Il se leva et alla jusqu'au petit cabinet de toilette dépendant de son bureau. Il alluma, positionna le miroir à trois pans pour bien se voir.

D'une main délicate, il aplatit les trois mèches gominées censées dissimuler son crâne chauve. Il eut une grimace. Il ne supportait pas ce témoin du vieillissement.

Il fit une grimace qui découvrit ses dents jaunes de nicotine. Aller chez le dentiste pour un blanchiment, nota-t-il mentalement. Il tira sur le veston de son éternel costume bleu pétrole, réajusta son nœud de cravate.

Au moment où il se disait assez satisfait de sa silhouette, le téléphone sonna. Ah enfin, du boulot, se dit-il. Depuis une semaine, à croire que c'était la grève du crime.

— Badolini, annonça-t-il d'une voix neutre, après avoir décroché.

— Barrai, répondit une voix très grave. Tu te souviens de moi ?

La mémoire de Badolini était exceptionnelle.

— Deuxième année de l'école de police, répondit-il aussitôt. Quel bon vent t'amène ? Si c'est pour les vœux de nouvelle année un peu trop tôt. De même pour me féliciter de ma mise à la retraite. Il te faudra attendre quelques années.

— Je vois que tu n'as rien perdu de ton esprit caustique. Mon appel est strictement professionnel.

Le commissaire s'assit.

— Je t'écoute.

— Si tu le ne sais pas, je t'apprends que je suis en charge de la brigade de la PJ de Nice.

— Tu dois avoir du boulot là-bas.

— C'est pas ce qui manque. Mais figure-toi que le dernier en date, pas plus tard que ce matin, te concerne plus. Enfin, tes services.

— La BRP ?

— Oui, ta brigade mondaine. Crime sexuel, apparemment. Mais j'aurais besoin des lumières de tes gars, plus au fait dans ce domaine que les miens.

— Pas de problème. J'en fais part à la hiérarchie et je t'envoie les meilleurs.

— Merci, vieux. Je savais que je pouvais compter sur toi.

— Je te tiens au courant.

Badolini raccrocha.

*

**

Dans le bureau voisin Aimé Brichot sirotait son deuxième café. Devant lui, affalant son 1 m 85 dans son fauteuil, sa flèche Boris Corentin, le beau gosse de la brigade. Sa carrure athlétique, sa tignasse brune, bouclée, son profil de dieu grec affolaient les femmes.

— Toi, t'as encore fait la fête, affirma Aimé en le lorgnant, debout devant lui.

— Si c'était vrai, soupira Boris. Mais non, mon vieux. Je viens de faire mon jogging. J'en profite, vu qu'on a du temps libre.

— Eh ben, dis donc, c'est pas la forme !

— Tu l'as dit bouffi ! Pas la forme. Ou je vieillis (là Aimé eut une exclamation de dénégation) ou il y avait trop longtemps que je ne m'étais pas mesuré aux kilomètres.

Il se leva et passant devant Brichot, il tapota son ventre.

— Tu devrais t'y mettre. Tu grossis.

— C'est Jeannette. Elle est trop bonne cuisinière. Ah ! À ce propos, tu es invité dimanche.

— Sympa, merci.

La sonnerie du téléphone coupa cette conversation anodine. Boris décrocha.

— Tout de suite, patron.

Il reposa le combiné, regarda son collègue.

— Du boulot.

Deux minutes plus tard, ils entraient dans le bureau de Baba.

— Quelque chose pour vous, au soleil. J'ai pensé que ça vous ferait plaisir.

En trois mots, il leur répéta les propos succincts de son camarade de promo.

— Vous partez dès ce soir.

Les deux flics se levèrent. Le divisionnaire ajouta, au moment où ils passaient la porte :

— Attention, pas de farniente sur la plage. Ce ne sont pas des vacances.

Dans le couloir, Aimé marmonna :

— On est vendredi. Si ça se trouve on est bloqués le week-end là-bas. Jeannette va être furieuse.

— Pas grave. Dis-lui que je suis libre dimanche en huit.

*

**

Le commissaire Barraï les attendait à l'aéroport. Ils grimperent dans sa Peugeot. Pendant que la voiture se lançait à l'assaut de la grande corniche, il leur expliqua l'affaire.

— C'est la femme de ménage qui l'a trouvée. Pas de trace de violence, ni de bagarre. Elle a même cru que la fille dormait.

Aimé écoutait distraitement, l'œil sur le paysage splendide, sur la mer en bas, alors qu'eux montaient de plus en plus haut, entre une végétation d'un vert sombre, d'où émergeaient des toits. L'endroit était truffé de villas somptueuses, protégées par de hauts murs, clos de solides portails.

Ils bifurquèrent enfin vers l'un d'eux. Deux policiers en tenue se tenaient devant. Ils s'écartèrent pour laisser passer la Peugeot.

La voiture glissa lentement sous les bougainvillées, les mimosas, les pins parasols, les bouquets de laurier rose. Le chemin montait vers la villa.

— Bon sang, murmura Aimé, dire qu'il y en a qui peuvent s'offrir ça...

— Cette propriété appartient à qui ? demanda Boris.

— À Dimitri Petroff. Un Russe. Un de la mafia. Vous n'ignorez pas

qu'ils envahissent notre Côte d'Azur.

Enfin, la maison apparut, blanche, étirée le long d'une terrasse agrémentée de statues grecques. Des policiers grouillaient partout, à la recherche du moindre indice.

Les portières claquèrent et les trois hommes entrèrent dans un vaste hall carrelé de marbre gris. Un escalier, ourlé d'une superbe rampe en fer forgé, déroulait ses marches vers l'étage.

Un inspecteur vint les saluer.

— Nous n'avons rien touché, commissaire. La légiste est toujours là. Elle vous attend. Mais avec cette chaleur, faudrait pas traîner.

— Dès que ces messieurs auront visionné la scène, vous pourrez faire le nécessaire.

L'inspecteur acquiesça, serra la main des deux Parisiens, et précéda Barrai qui avait déjà un pied sur la première marche.

En haut, de part et d'autre, un long couloir desservait plusieurs chambres.

— Par ici, commandant, fit l'inspecteur.

Ils entrèrent dans une chambre, tendue de satin bleu nuit. Les volets roulants n'avaient pas été relevés et toutes les lampes étaient allumées. Entre deux baies vitrées, un grand lit. Et sur ce lit, une femme, brune, le cheveu long et bouclé gisait, les jambes ouvertes, offrant avec une certaine obscénité son intimité, qui n'avait plus rien d'intime.

Une jeune femme en blouse blanche s'approcha d'eux et leur tendit la main.

— Docteur Marielle Bougeaud.

Elle fila vers le lit et ils la suivirent.

— Étranglée. Voyez, là, la marque des deux pouces au niveau de la trachée. D'après mes premières constatations, aucune trace de violence. Des rapports sexuels, pendant ou avant le crime. Avec préservatif. Nous n'avons retrouvé aucune goutte de sperme.

— Violée ? demanda Boris.

— Non, pas du tout.

— Et le préservatif ?

— Introuvable. L'homme est un précautionneur.

Corentin se tourna vers Barrai.

— Le propriétaire ?

— Pas forcément. On sait qu'il loue la villa régulièrement. On n'a pas encore réussi à le joindre à Moscou.

— Un autre détail qui peut vous intéresser, ajouta la légiste. Regardez.

Elle se pencha vers le cadavre et désigna les poignets.

— Vous voyez ces minces traces rouges ? Elle a été attachée.

— Vous avez retrouvé des liens ?

— Pour l'instant rien. Ils cherchent encore.

— Apparemment la victime est d'origine maghrébine, remarqua Boris.

— Nous la connaissons. Nos services l'ont croisée plusieurs fois dans des hôtels de luxe, précisa Barraï.

On pense que c'est une call-girl, mais on n'a jamais pu la coincer. Pas fichée. Rien sur elle.

— Vous avez ses papiers ?

L'inspecteur alla chercher un sac de cuir fauve, posé sur un fauteuil.

— L'assassin n'a pas jugé bon de l'emporter.

Il le tendit à Brichot qui l'ouvrit. Après avoir farfouillé quelques secondes, il tira une carte d'identité qu'il lut.

— Aïssa Laouri. Il y a une adresse à Nice, en espérant que c'était toujours la bonne.

— On ira vérifier.

L'inspecteur, qui était sorti, revint et glissa quelques mots à l'oreille de Barraï. Celui-ci opina et regardant Corentin :

— La femme de ménage qui a trouvé le corps voudrait rentrer chez elle. Je suppose que vous voulez l'interroger ?

— Allons-y.

Ils suivirent Barraï jusque dans la cuisine. La femme était assise les coudes sur la table, la tête entre les mains. La cinquantaine, les cheveux gris retenus sur le sommet de la tête par une énorme pince noire. Elle releva la tête à leur entrée. Son regard reflétait encore l'horreur de la situation.

— Je peux rentrer ? demanda-t-elle avec espoir.

— Quelques petites questions seulement, dit Boris d'une voix douce.

Il tira une chaise et s'assit face à elle.

— Vous faites le ménage depuis longtemps dans cette villa ?

— Oui, depuis trois ans. Depuis que Monsieur Petroff en est le propriétaire.

— Et c'est lui qui était là hier soir ?

— Pas du tout. D'abord, il me le dit toujours quand il vient. Mais, vous savez, il loue la villa très souvent, ou il la prête. Il me passe un coup de fil et je viens nettoyer, faire les lits, mettre le chauffage et remplir le réfrigérateur.

— Connaissez-vous la jeune femme là-haut ?

Elle secoua la tête sans répondre.

— Comment êtes-vous certaine que ce n'était pas monsieur Petroff ? demanda Brichtot.

— Parce que j'ai croisé la voiture en redescendant. Ils étaient en avance. Ce n'était pas la BMW de monsieur Petroff. C'était une voiture étrangère.

— Quelle marque ?

Elle haussa les épaules.

— J'en sais rien. J'y connais rien en voiture. Je peux simplement vous dire que ce n'était pas une Renault, pas une Peugeot, ni une Citroën. Et elle était immatriculée en Italie.

— Mais vous n'avez pas pu lire le numéro ?

— Ben non.

— Et ce matin, vous êtes arrivée à quelle heure ? reprit Boris.

— Pour les petits déjeuners, avec les croissants, le pain frais. J'ai été étonnée quand je n'ai pas vu la voiture. J'ai cru qu'ils étaient déjà partis. Pourtant, la maison n'était pas fermée. Alors, j'ai préparé les petits déjeuners et je les ai montés.

— Vous êtes entrée dans la chambre ?

— Oui, fit-elle comme une évidence. Le café et le thé sont chauds. Ça peut pas attendre. Les consignes de monsieur Petroff sont claires. Il veut que ses locataires soient soignés comme des rois.

Elle baissa la tête. Il y eut un temps de silence que personne n'osa rompre. Et elle reprit simplement.

— Alors, j'ai appelé la police.

— Vous ne pourriez pas reconnaître l'homme au volant de la voiture que vous avez croisée ?

À nouveau, elle secoua la tête.

— Et vous n'aviez jamais vu cette voiture auparavant ?

— Non. Jamais vue.

Boris se leva.

— Ce sera tout. Merci, madame. Si un détail vous revenait...

— Oui, d'accord, répondit-elle doucement en se levant.

Elle tangua légèrement, encore sous le choc. Barraï lui prit le bras.

— Je vais vous faire raccompagner.

— Non, non, ça ira. J'ai ma voiture. Il faut que je rentré.

Elle sortit à petits pas sous le regard des policiers.

Corentin quitta la cuisine à son tour. Dans l'entrée, la légiste repartait.

— Je vous fais mon rapport pour demain matin, dit-elle en passant devant eux. Au revoir messieurs.

Boris se tourna vers Barraï.

— Essayez encore d'avoir ce Petroff au téléphone. Il faut absolument savoir à qui il a loué ou prêté cette maison.

— J'ai mis un gars exclusivement sur le coup.

Aimé brandit le sac de cuir de la jeune victime.

— Je l'emporte. On va faire l'inventaire de son contenu, éplucher son agenda, relever son téléphone.

— On rentre, fit Barraï. Les gars vont continuer à faire le boulot ici. Ils n'ont pas besoin de nous.

— Une dernière chose, fit Corentin. Je vous demande, pour le moment, de laisser la presse en dehors de cette histoire.

Barraï fit la grimace.

— Ce sera difficile, mais OK.

Chapitre III



Badolini avait donné le feu vert pour qu'ils restent à Nice tant qu'ils n'auraient pas un petit bout de fil pour commencer à résoudre cette enquête.

Ils avaient pris un hôtel qui fleurait bon le bon vieux temps, dans le vieux Nice, tout près du marché aux fleurs. Et dans cet hôtel deux chambres communicantes, comme un vieux couple.

Boris passa tout de suite sous la douche. Il laissa couler l'eau sur son visage en fermant les yeux, en réfléchissant. Une call-girl. Donc, elle travaillait pour un réseau et l'assassin était probablement son client. Découvrir le réseau devait être facile grâce au téléphone d'Aïssa.

Il arrêta le mélangeur et se frictionna énergiquement avant de s'asperger de son eau de toilette favorite « One » de Calvin Klein.

Enroulé dans le peignoir blanc mis à sa disposition il alla frapper à la porte de la chambre d'Aimé.

— Oui, entre, cria Brichot.

— Alors, l'interpella Boris en entrant, tu as trouvé quelque chose ?

— Quelque chose ? Quoi ? s'étonna Aimé, interloqué.

— Sur le mobile de la petite ! Je t'ai chargé d'une mission.

Il lorgna le combiné qu'Aimé tenait.

— Je te rappelle que nous sommes sur une enquête.

— Merci, fit Brichot, d'un ton vexé. Mais pour une fois, je vais jouer les fonctionnaires et me conformer aux heures de bureau.

Il regarda ostensiblement sa montre.

— Il est plus de 18 heures. J'ai le droit de penser à ma famille.

Il montra le téléphone qu'il avait en main et s'assit sur le lit en composant un numéro.

— J'essaie de joindre Jeannette. Colette avait un contrôle de maths. Je voudrais savoir comment ça c'est passé.

— Elle est en cinquième, hein... On est encore loin du bac.

— Tu peux pas savoir, t'as pas d'enfant. Mais c'est dès maintenant qu'il faut la préparer à ce bac. Moins de vigilance et tout de suite, elle prend du retard.

Il eut une moue.

— Et alors, après, pour rattraper...

— Leçons particulières, répondit Boris, philosophe. Je suis passé par là.

— C'est cela ! Et c'est ma petite paie de capitaine dans la police française qui va me les payer, les leçons particulières... Ah ! Jeannette, c'est moi... Alors ?... Ben, le contrôle de Colette. J'y pense, moi, même à plus de 800 km... Oui... Oui...

Il posa sa main sur le combiné et dit à Boris :

— Elle appelle la petite... Oui, ma puce, alors ? Ah ! Ah ! Bon... c'est pas trop mal... Ah... Oui... d'accord, je t'embrasse. Repasse-moi ta mère... Non, je ne sais pas. Ça ne se présente pas très bien pour l'instant.

Il eut un coup d'œil vers Corentin qui restait planté devant lui.

— Mais tu connais Boris et son flair légendaire.

Avec lui aux commandes, ça ne devrait pas être long. Oui, je t'embrasse.

Il raccrocha, regarda son collègue longuement avant de lancer :

— Tu te maries quand ?

Boris éclata de rire.

— La question n'est pas au programme.

— Non, parce que tu comprendrais mes problèmes.

— Mais je les comprends, mon petit Aimé, je les comprends. Maintenant que tu as réglé tes histoires de père de famille, on pourrait peut-être travailler ?

Aimé consulta sa montre.

— J'ai quitté le bureau. Je suis en train de boire un coup avec les collègues au bistrot du coin avant de rejoindre ma douce moitié.

Boris alla s'asseoir, croisa les jambes et les bras avant de laisser tomber :

— T'as fini tes conneries, c'est bon ? Tu t'es bien foutu de ma gueule... Ok ! Alors on y va.

Brichot eut un petit sourire satisfait en se levant. Il alla jusqu'à la table sur laquelle était posé le sac d'Aïssa. Il l'avait vidé et son contenu gisait à côté. Boris le rejoignit.

— La pêche n'est pas faramineuse, hein ? remarqua Aimé.

*

**

Boris prit d'abord une pochette en tissu pailleté noir. Il tira sur la fermeture à glissière et la vida sur la table. C'était une trousse de maquillage : rouge à lèvres, fond de teint, tube de mascara, palette pour ombrer les paupières et un petit boîtier de blush. Il retourna la pochette sur l'envers, la palpa.

— Rien, conclut-il en la reposant.

Il fit de même avec le porte-monnaie. Quelques pièces, deux billets de 20 euros, un de 10, et c'était tout. Là encore, rien de caché. Dans le porte-cartes, il y avait une carte de crédit, sa carte d'identité, une carte Fnac et une carte d'UGC.

— Au moins, nous avons son adresse, marmonna Boris, un peu dépité par le manque d'informations. Pas d'agenda ?

— Rien. On dirait que la belle était extrêmement prudente. Aucun indice derrière elle.

— Et les clés ?

— Pas de clés, répondit Aimé.

— Ce serait donc la seule chose que l'assassin a emportée.

Aimé réfléchit.

— Ce qui veut dire qu'il avait un truc à récupérer chez sa victime.

— Oui, et il a dû faire le ménage à l'heure qu'il est.

Corentin se lança dans un va-et-vient à travers la chambre.

— Pas d'agenda, c'est pas possible, tempêta-t-il. Tout le monde en a un. L'assassin l'aura emporté. Trop compromettant.

— J'ai bien une autre idée. Cette Aïssa était douée d'une phénoménale mémoire. Tout dans la tête. Rappelle-toi die nombre de numéros qu'on connaissait par cœur avant les répertoires sur les téléphones.

— C'est vrai. Je crois que même le tien, je ne serais pas fichu de le dire aujourd'hui.

Aimé prit le mobile, dernier objet dont ils n'avaient pas fait l'inventaire.

— Parce que, quoi que tu en penses, j'ai commencé à travailler, et sur son portable, 3 numéros mémorisés, pas plus.

— Et qui correspondent à qui ?

Brichot émit un hoquet d'ignorance.

— J'en sais rien. Des lettres. Un B, un F et un P. C'est tout. Amuse-toi avec ça.

— Eh bien, on va déjà appeler ceux-là. Ensuite, on épluchera les diverses rubriques que nous offrent ces petits bijoux de technologie : derniers appels reçus, messages, répondeur, contacts récents, etc. Toutes les possibilités, quoi !

Brichot lui jeta un regard de chien battu.

— T'as pas une petite faim, toi ? C'est l'heure. Tu sais la province c'est pas Paris. Les restos ne sont pas ouverts toute la nuit.

— Aimé, on est à Nice, pas au fin fond de la Corrèze.

Brichot eut une moue. Bon, il aurait essayé...

— Je fais le premier, le B. C'est logique ?

Boris acquiesça d'un mouvement du menton. Brichot programma le numéro de téléphone et appuya sur le bouton d'appel. Une, deux, trois sonneries, puis une voix impersonnelle : « Les bureaux de la BNP sont ouverts de 9h à 16h, samedi inclus. Merci de bien vouloir rappeler aux heures d'ouverture. »

— Sa banque, annonça Brichot en coupant la communication. Un B, logique ! Passons au second. Un F, t'as une idée ?

— Vu les activités de la belle, un catalogue de fantasmes ?

Fellation... Fétichisme... fourrer... fessée... flageller...

— Ça ira, fit Aimé. On voit que tu connais la question.

— Les joies du célibat...

Après avoir composé le numéro, Aimé porta le téléphone à son oreille. Il dut attendre quatre sonneries avant qu'une voix féminine, enjouée ne réponde.

— Véronique...

— Bonjour, hasarda Aimé. Je téléphone de la part d'Aïssa.

— Ah ! Oui, ne quittez pas...

Puis, la femme appela :

— Lydia... c'est maman...

Brichot coupa aussitôt et posa un œil abasourdi sur Boris, toujours assis.

— Fille... tu l'avais oublié celui-là...

— Elle a une mère ?

— Oui...

Les premières mesures d'une chanson de Vincent Delorme s'échappèrent du téléphone. Aimé jeta un regard affolé à Boris.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu réponds. Ce doit être ton interlocuteur qui rappelle.

C'était bien elle.

— Nous avons été coupés, fit-elle. Je vous passe Lydia.

— Non, non... s'empressa Brichot. C'était simplement pour vous avertir qu'Aïssa viendra demain. Je dois la rejoindre chez vous, mais elle est partie pour deux jours, en oubliant de me donner votre adresse.

À l'autre bout du fil, la femme hésita un instant, puis elle se décida. Brichot nota au fur et à mesure.

— Merci. À demain, donc.

Il reposa le portable et les deux hommes échangèrent un regard.

— Reste le troisième, fit Boris.

— Un P... comme parents. À tous les coups je vais tomber sur le père ou la mère. Oh ! Merde, jura Aimé entre ses dents.

Boris se leva. Il donna une tape amicale à son ami.

— Tu n'as pas dit que tu avais faim ? On va se trouver un petit

resto sympa dans le coin.

— Une pizzeria. J'ai envie d'une énorme pizza, avec plein de fromage coulant.

— Va pour la pizzeria. Le temps de m'habiller. On se retrouve en bas.

Quelques minutes suffirent à Boris pour enfiler un jean et un sweat. Sans attendre l'ascenseur, il dégringola les deux étages vite fait. Brichot jeta le journal qu'il lisait sur la table et ils quittèrent l'hôtel.

— Je me pose une question, dit Boris. Comment Aïssa travaillait ? En indépendante ou dans un réseau ? Comment connaissait-elle ses clients ? Une call-girl ce n'est pas la prostituée du coin de rue.

— Par internet.

— Probable. Demain, on file chez elle... avec Barraï.

— Je te rappelle qu'on a à annoncer à une petite Lydia qu'elle ne verra plus sa maman.

— C'est le côté noir de notre métier.

*

**

Quand Hélène Marsac était à Nice, elle descendait toujours au Negresco. Elle aimait cet hôtel, son passé lourd d'histoire. Il avait été fréquenté par les grands de ce monde dans les années glorieuses de la Côte.

Depuis sa rénovation, les chambres avaient perdu de leur âme, mais c'était toujours un grand palace où il faisait bon se laisser dorloter.

Le bagagiste posa sa valise sur le porte-valise.

— Bon séjour, madame, souhaita-t-il en s'inclinant légèrement.

Juste ce qu'il fallait pour prendre le pourboire que lui tendait Hélène.

— Merci, madame.

Il sortit. Elle ferma la chambre derrière lui. La grande baie vitrée donnait sur la promenade des Anglais et la plage. Le soleil se couchait.

Hélène passa dans la salle de bains, toute de marbre carrelée. Elle ouvrit les robinets et fit couler un bain qu'elle arrosa généreusement de sels fournis par l'établissement. De grands miroirs lui renvoyaient

son image à l'infini.

Elle était venue voici un mois et demain, cette femme d'affaires belge signerait cet accord passé avec un gros industriel de la région. Un accord qui placerait son entreprise en concurrence directe et sévère avec les industriels allemands.

Elle retourna dans la chambre, ouvrit le mini-réfrigérateur, y prit la demi-bouteille de champagne. Sur une table des flûtes de cristal. Elle fit sauter le bouchon, en remplit une. Du bout de l'index elle essuya le débordement pétillant qu'elle lécha avec délice.

Sa flûte à la main, elle regagna la salle de bains, et arrêta le mélangeur. La mousse parfumée débordait presque de la baignoire.

Le miroir lui révélait l'image d'une femme de 45 ans, élégante, bien maquillée, encore belle femme. Pas le petit Tanagra féminin, non, plutôt la sportive, bien dans ses formes avantageuses et musclées.

Hélène posa la flûte sur le marbre, près de la vasque lavabo. Lentement, sans cesser de se regarder, elle se déshabilla. Elle se déhanchait langoureusement, cherchant à faire naître le plaisir.

Elle dégrafa son soutien-gorge et posa ses mains sur ses seins, encore dans leur enveloppe de satin dentelé. Elle les massa doucement, puis, en dégagea un. Elle s'approcha du grand miroir en pied et se colla à lui. Le froid fit durcir le mamelon et lui tira un léger frémissement. Lentement, elle se frotta contre la glace. Puis, elle découvrit le sein droit et balada ses mamelons sur la surface froide.

Ça venait. Elle aimait particulièrement cette naissance du désir, ce picotement au niveau du pubis. Le soutien-gorge s'abîma sur le carrelage. Les deux mains d'Hélène enveloppaient et caressaient ses deux globes fermes et bien pommés.

D'un petit mouvement de hanches, elle fit glisser la jupe qui tomba sur ses chevilles. Le string découpait un triangle noir sur sa peau laiteuse.

La main droite abandonna le sein et glissa doucement sur son ventre, s'y attarda en multiples effleurements qui l'embrasèrent. Les doigts glissèrent plus bas, se faufilèrent sous la dentelle du string.

Non ! Pas encore. C'était ce moment qu'elle préférait, cette lente montée du désir, cet appel de sa chair vers une extase.

Elle s'écarta du miroir, ôta son string, reprit la flûte qu'elle remplit à nouveau et entra dans l'eau parfumée. Elle s'allongea et eut un soupir de contentement. Elle posa sa tête sur le rebord de faïence et but une longue gorgée de champagne frappé. Ce contraste entre l'eau chaude qui l'enveloppait et ce liquide frais qui pénétrait son corps

était d'une volupté...

Hélène posa la flûte, ferma les yeux. Doucement, elle écarta les cuisses, les remonta haut, hors de l'eau, posées sur les rebords de la baignoire. Alors seulement, ses deux mains partirent à la conquête de son intimité.

Les doigts de la main gauche écartèrent au maximum les lèvres, faisant pointer le clitoris. Et ceux de la main droite le titillèrent. Ils savaient caresser, pincer, lui tirer des soupirs de jouissance. Le petit coquin se gonflait d'importance. Hélène soulevait son bassin, le rabaisait. Son souffle devenait plus rapide.

Le désir montait et la jouissance allait éclater. Elle eut un énorme soupir. Ses doigts s'immobilisèrent et elle resta ainsi, inerte pendant quelques secondes.

Se redressant, elle attrapa la flûte de champagne et la vida. Ces caresses préliminaires en appelaient bien d'autres. Hélène aimait se donner du plaisir, mais ça ne suffisait jamais. Ce plaisir solitaire en provoquait un autre, impérativement.

Non ! Elle s'était dit que c'était terminé. Trop risqué... Son esprit, quelques minutes, batifola autour des auréoles brunes des seins de sa partenaire habituelle à Nice. Et elle savait qu'elle n'aurait pas la volonté, malgré ses bonnes résolutions, de résister à cet appel de sa chair affamée.

*

**

Aïssa Laouri habitait un grand deux pièces dans un petit immeuble moderne dans les hauteurs de Nice, à Cimiez. Les trois policiers y arrivèrent vers 10 heures du matin. Ils s'étaient adjoint un serrurier.

Pas grand monde dans les rues. Les voiturettes de la municipalité nettoyaient les trottoirs et malgré le ciel orageux, ils arrosaient abondamment.

Devant l'entrée de l'immeuble, ils se trouvèrent confrontés à un code qui, fort heureusement, n'était pas en service dans la journée. Brichot appuya sur le bouton. Un déclic et la porte s'ouvrit.

— Pas somptueux mais de bonne tenue, remarqua Barraï en se dirigeant vers la loge de la gardienne.

Cramponnée à la porte entrouverte, elle pointa un regard méfiant aux quatre hommes. Regard qui se teinta de curiosité malsaine dès

qu'elle vit la carte exhibée par Brichot.

— Mademoiselle Laouri, quel étage ?

— Quatrième droite, pourquoi ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Vous avez ses clés ?

À contrecœur, elle décrocha un trousseau d'un tableau en bredouillant :

— Je sais pas si j'ai le droit.

Corentin prit le trousseau.

— Mais oui, madame, ne vous inquiétez pas.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Mais elle en fut pour ses frais. Ils lui tournèrent le dos en la remerciant et se dirigèrent vers l'ascenseur.

— Qu'est-ce que je fais, moi, commissaire ? demanda le serrurier.

— Merci. On n'a plus besoin de vous.

— Et le déplacement ?

— Envoyez votre note.

Il grogna en s'éloignant :

— On connaît l'administration. Je serai payé dans trois mois !

Le Roux-Combalusier s'immobilisa en douceur au quatrième. Deux appartements sur le palier. Ils ouvrirent celui de droite. Boris pénétra le premier dans une large entrée, meublée d'une simple console sur laquelle était posée une corbeille en teck, contenant quelques clés. Elle s'ouvrait sur un salon aux dimensions respectables qui lui-même ouvrait sur une petite terrasse.

Le salon était meublé succinctement. Un petit meuble noir supportant télé, lecteur DVD et magnéto. Un canapé en face. Une grande bibliothèque occupant tout un pan de mur. Hélas, tout avait été bousculé. Les livres gisaient sur le sol, les bibelots étaient fracassés. Deux rayons consacrés aux DVD et cassettes vidéo avaient également été vidés de leur contenu.

Les coussins du canapé avaient valsé à l'autre bout de la pièce ; les boîtiers des DVD et cassettes vidéo étaient tous ouverts.

— Il fallait s'y attendre, murmura Barraï en enjambant le carnage.

Le reste de l'appartement se divisait en une chambre, un dressing, une cuisine et une salle de bains. Le visiteur n'avait épargné aucune de ces pièces. Le désordre y régnait partout.

— Tout aussi impersonnel que le contenu de son sac, remarqua Boris. Bon, au travail. Je m'occupe de la chambre.

Brichot posa le portable d'Aïssa sur la table et s'accroupit pour commencer à inspecter les livres à terre, pendant que Barraï s'attaquait à la cuisine.

Le mobilier de la chambre se contentait d'un grand lit, dont les draps avaient été arrachés, d'une petite table ronde, d'une commode et d'un fauteuil en cuir noir.

Sur la petite table de chevet, une grande photo encadrée. Boris la prit pour l'examiner. Aïssa, souriante, avait passé son bras autour des épaules d'une jeune femme rousse, toute frisée, dont les yeux verts riaient franchement.

Il délogea la photo de son cadre et la retourna. Derrière, une inscription à la main : Venise 2008. Pas de nom de l'autre fille, mais déjà l'Italie. Était-ce là qu'elle avait rencontré son assassin ? Il empocha la photo.

— As-tu trouvé un ordinateur ? cria-t-il à Aimé.

— Niet ! Pas de films pornos, non plus. Notre prédécesseur a dû tout emporter. Je crois que...

La sonnerie du téléphone posé sur la table lui coupa la parole. Boris et Barraï se précipitèrent vers le salon. Ils se regardèrent.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Brichot à mi-voix, comme si l'interlocuteur mystérieux pouvait l'entendre.

— Décroche.

Aimé prit le petit appareil et le porta à son oreille après avoir fait glisser le couvercle. Boris ne le quittait pas des yeux.

Brichot raccrocha sans avoir proféré un seul mot.

— Alors ? interrogea Barraï.

— Une voix de femme, assez grave, qui a simplement dit : le Négresco, 19h30, chambre 416. Et elle a raccroché.

— Rendez-vous avec un client, assura Boris. Regarde quel numéro vient d'appeler.

Brichot pianota sur les touches et releva la tête en faisant la moue.

— Pas mémorisé. Numéro inconnu.

— Et merde !

— Prudence à tous les étages, proféra Barraï en fronçant les sourcils.

— Pourtant, il est clair qu'Aïssa travaillait par téléphone et non, comme nous l'avons supposé, par internet.

— Sauf, si elle allait dans un cybercafé.

— Évidemment ! Tu m'aides, c'est fou !

— Tu m'as appris qu'il fallait toujours envisager toutes les hypothèses.

— Eh bien, en l'occurrence, la seule solution, c'est que j'aille à ce rendez-vous.

— Seul ? s'inquiéta Barrai.

— Oui... À moins que le client ait commandé plusieurs filles pour une partie fine.

— Ça ne t'affole pas, remarqua Aimé.

— Si... Mais pas de la façon dont tu l'imagines.

*

**

À l'heure dite, Corentin franchit la porte du Négresco et monta directement au quatrième. Il prit le long couloir direction chambre 400 à 420 et s'immobilisa devant la porte de la 416. Il frappa.

— Entre, c'est ouvert, fit une voix de femme.

Boris fronça les sourcils. Il vérifia qu'il ne s'était pas trompé. Non ! Les chiffres dorés indiquaient bien 416. Il poussa la porte.

Après une petite entrée, il pénétra dans la chambre. Le lit était face à la porte. Une paire de jambes nues reposaient, largement ouvertes, sur le pied de lit. Il approcha, son pas amorti par l'épaisse moquette blanche.

Au fur et à mesure de sa progression, il découvrait les cuisses musclées, hâlées par les UV. Et enfin, il en prit plein la vue avec le sexe, exposé grand angle. Chaque détail lui était obscènement révélé.

La femme était couchée, entièrement nue, les bras en croix, les yeux fermés.

— Tu vois, je t'attends, murmura-t-elle dans un souffle.

Boris se racla discrètement la gorge. Hélène ouvrit les yeux et eut un petit cri. Elle referma ses jambes, se roula en boule pour cacher sa nudité.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— Vous m'avez dit d'entrer.

— Mais...

— Je sais ce n'est pas moi que vous attendiez.

Son regard fit le tour de la chambre. Il repéra un peignoir de soie sur un fauteuil. Il alla le chercher et le jeta à la femme. Elle s'y drapa et s'assit sur le lit. Corentin sortit sa carte de police qu'il lui planta sous le nez.

Elle blêmit.

— Elle n'est pas mineure, elle agit librement, et je fais ce que je veux de ma vie privée, articula-t-elle, vivement, comme un discours appris.

— Mais je le sais parfaitement, madame. Je suis ici pour vous dire qu'Aïssa ne viendra pas. Elle a été assassinée voici deux jours.

Hélène porta les deux mains à sa bouche pour étouffer son cri.

— Oh, mon Dieu, balbutia-t-elle.

Il y eut un instant de silence, lourd d'angoisse, puis Hélène se leva, alla jusqu'au réfrigérateur et en sortit une seconde demi-bouteille de champagne. Elle se servit, tendit la bouteille à Corentin. Il secoua la tête. Elle but la flûte en entier.

— C'est affreux, murmura-t-elle.

— Vous la connaissiez bien ?

— Oui. Je la voyais à chacun de mes voyages. Je me disais qu'il ne fallait pas. Mais c'était comme une drogue, j'y revenais toujours. Je l'ai vue il y a un mois.

— Paraissait-elle avoir des ennuis ?

Hélène réfléchit quelques secondes puis haussa les épaules.

— Non. Elle était comme d'habitude, souriante, disponible. Mais vous savez, Aïssa était très secrète. À peine si je sais qu'elle était d'origine marocaine.

— Saviez-vous qu'elle avait une fille ?

— Une fille ? Ah non ! Je ne sais rien d'elle.

— En somme vous vous en serviez, point barre.

Hélène lui darda un regard sombre.

— Vous n'allez jamais aux putes, commandant ? On s'amuse, on paie. On ne veut rien savoir de l'autre. Aïssa était une pute de luxe.

— Justement. Venons-y. Comment la contactiez-vous ?

— Je ne la contactais jamais. Je contactais... j'ai envie de dire... sa patronne ou son patron.

— Homme ou femme, indifféremment ?

— J'ai un numéro. C'est toujours sur répondeur. Une voix volontairement déformée. Je laisse mes coordonnées, le jour et l'heure où je veux rencontrer Aïssa. Et j'attends.

— Avant Aïssa ?

— Une magnifique rousse. Un soir, elles sont venues toutes les deux. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance d'Aïssa. Après, je n'ai plus demandé qu'elle. Elle ou personne.

Elle remplit à nouveau sa flûte et alla jusqu'à la baie vitrée. Elle ouvrit les doubles rideaux. En bas, la promenade des Anglais brillait de tous ses feux et la mer, au fond de la plage de galets gris, disparaissait dans la nuit.

Elle se souvenait... Les quatre mains sur son corps, comme autant de lutins, les bouches sur chacun de ses seins, les doigts dans tous les orifices possibles... Quelle nuit, elles avaient passé et Aïssa était si douée, si douce et violente à la fois. Tout ce qu'Hélène adorait.

— Un téléphone fixe ou un portable ? demanda Boris.

Elle se retourna, le fixa, les yeux hagards.

— Portable.

Impossible à localiser. Difficile à identifier :

— Donnez-moi le numéro, dit-il en se levant.

Elle alla jusqu'à son sac, l'ouvrit, prit son téléphone et sélectionna le répertoire.

— 0655223344.

Il nota et rangea son carnet.

— Une dernière question. Où étiez-vous vendredi ?

Elle eut un rictus amer.

— Vous n'allez pas m'accuser de l'avoir tuée alors que je viens de l'appeler.

— Simple routine. J'ai également besoin de votre identité. Et je vous demanderai de ne pas quitter la région.

Hélène lui tendit son passeport.

— Impossible, commandant. Je suis ici pour signer un contrat et

j'ai conseil d'administration mardi matin, à Bruxelles. Mais vous pourrez me joindre quand vous voudrez.

— Je vous en remercie, madame.

Chapitre IV



Philippe Delmas habitait dans les beaux quartiers de Paris. Une petite rue calme qui donnait dans l'avenue Junot, à Montmartre. Un grand deux pièces, au premier étage d'un immeuble des années 30 et comble du luxe, une grande terrasse au-dessus de jardins privés.

Quand il faisait bon, comme ce soir, ils dînaient aux chandelles dans la verdure de la terrasse arborée.

Sonia avala la dernière bouchée du canard laqué qu'ils avaient commandé au traiteur chinois du coin. La main de Philippe glissa sous la table, s'insinua sous la courte jupe et partit à la conquête du slip.

Sonia ferma les jambes.

— Arrête, on va nous voir, dit-elle en levant les yeux vers les fenêtres des étages qui surplombaient la terrasse.

— Et alors ? Tu feras peut-être le bonheur d'un voyeur. J'aimerais que tu sois un peu plus exhibitionniste. Allez, ouvre tes jambes.

Elle sourit, glissa sur sa chaise et obéit.

— Tu me feras faire n'importe quoi, murmura-t-elle.

Elle se pencha vers lui, lui tendit sa bouche. Philippe la prit goulûment. Il suçait les lèvres jusqu'à la douleur, avalait la langue de

Sonia en un lent va-et-vient qui préfigurait l'acte sexuel.

Ça faisait une semaine qu'ils avaient fait connaissance dans les toilettes d'Artémise. Cette fille le rendait dingue. Plus il la connaissait, plus il avait envie d'elle dans toutes les situations, toutes les positions. Et cerise sur le gâteau, Sonia ne rechignait devant rien. Toujours partante. Avait-il déjà eu une partenaire aussi disponible et malléable ? Celle-là, il allait la garder jusqu'à épuisement de tous ses fantasmes.

Ses doigts s'enfoncèrent dans la grotte humide, s'y agitèrent, provoquant les gémissements de sa partenaire. Elle posa sa main sur la braguette gonflée et caressa le sexe par-dessus le drap du pantalon.

Philippe repoussa sa chaise, se leva et se plaça devant Sonia. Il ôta le string, se mit à genoux, remonta les jambes de la jeune femme sur ses épaules et écarta largement les cuisses qu'il maintint ouvertes au maximum.

Assise sur le bout de la chaise, Sonia montrait à qui voulait bien voir, toute son intimité. Philippe se pencha et sa bouche engloutit le clitoris qui pointait.

À l'étage au-dessus, une fenêtre s'ouvrit. Exactement ce qu'il voulait. Les cuisses de Sonia se crispèrent pour les resserrer, mais il les maintenait fermement. Il se releva, de façon que le voyeur là-haut, ait une vue plongeante sur ce sexe. Qu'il sache combien Philippe était un chanceux. Puis il replongea vers l'objet de ses délices. Sonia s'étonnait. Savoir qu'un inconnu les regardait, curieusement, ça l'excitait. Voilà une facette de sa libido qu'elle ignorait.

Elle devait bien reconnaître que pour manger les minous, Philippe était un as. Dans le cadre de sa mission, elle aurait pu tomber plus mal. La suite était moins glorieuse, mais qu'importe. Elle prenait son pied, comme ça.

Elle ouvrit les yeux, porta son regard vers les fenêtres. Dans la pénombre de la nuit, elle distingua une silhouette qui les observait. Sa jouissance décupla et soudain explosa sans qu'elle cesse de regarder le voyeur, comme si elle le faisait participer à leur plaisir.

— C'était bien ? demanda Philippe.

Question rituelle. Cet homme avait besoin d'être rassuré et flatté.

— Super, comme toujours, dit-elle en l'embrassant.

Elle se redressa, se leva. Là-haut la fenêtre se ferma.

— Nous avons un spectateur, dit-elle.

— Je sais. On refera. C'est très excitant.

Il prit sa main, l'entraîna dans l'appartement. Ils allèrent directement dans la chambre. Philippe aimait l'amour à la sauvage, type viol. Sonia savait maintenant qu'il fallait se laisser faire. C'est ce qu'il voulait.

Il la jeta sur le lit, lui fit plier les jambes ouvertes et les yeux sur ce sexe offert, il dégrafa son pantalon avant de se mettre à genoux devant elle. Ses deux mains sur les genoux de Sonia, il pointa son sexe, telle une dague et l'enfonça d'un coup. Sonia eut un petit cri et passive, le laissa prendre son plaisir solitaire.

Philippe se rejeta sur le côté en soupirant d'aise.

— Tu m'épuises, tu me rends dingue, souffla-t-il.

Sonia se leva.

— Je vais te chercher à boire.

Elle passa dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, y prit la bouteille de jus de fruit et en remplit deux verres. Quand elle revint dans la chambre, Philippe était dans la salle de bains, chantonnant joyeusement sous la douche.

Elle se posa devant les immenses miroirs de la penderie et se scruta avec satisfaction. Ses longues jambes, sa taille fine, la rondeur de ses hanches et les seins bien pommés, pas trop volumineux... Et ces yeux verts magnifiés par la couleur flamboyante de ses cheveux bouclés... Une belle plante qui faisait tourner les femmes en bourrique pendant que leurs hommes perdaient la tête pour elle.

Tu aurais dû être mannequin, avait dit cette gourde de Marlène. Oui... dans le fond, elle avait raison. Elle aurait subi les mêmes compromissions que dans son métier pour y arriver, mais elle aurait eu la gloire des magazines.

À presque 30 ans, il était trop tard, hélas ! Cet âge marquait la chute de presque tous les mannequins. Les agences les castaient de plus en plus jeunes.

Philippe revenait, les reins drapés d'une serviette en éponge. Il prit le verre qu'elle lui tendait et s'assit sur le lit pour l'admirer.

— Franchement, qu'est-ce que tu fous chez Artémise dans un obscur bureau ? Avec ce look, tu devrais être affichée sur tous les panneaux publicitaires de Paris et de province.

— Oui, je mérite mieux que ça. Mais j'ai opté pour l'anonymat. Me fondre dans la foule, voilà ce que j'aime. Et l'ambiance d'un bureau me plaît. Les copines, les petits potins.

— Avoue que tu ne sais pas faire grand-chose. Et si mon ami

n'avait pas insisté, jamais je ne t'aurais recrutée.

En balançant des hanches, elle approcha et se tint debout devant lui, son pubis à la hauteur de son visage. Elle creusa les reins et oscilla légèrement.

— Tu ne m'aurais pas recrutée ? pleurnicha-t-elle d'une petite voix enfantine.

Il posa le verre sur la moquette et agrippa ses deux hanches en fourrant son nez contre le pubis nu.

— Sorcière...

Il n'eut qu'à relever à peine la minijupe pour que sa langue rencontre la peau chaude et ambrée. Sonia cambra les reins et se laissa lécher et brouter ; de temps en temps son métier avait quelque charme, il fallait bien l'avouer.

Ses mains fourragèrent dans la tignasse de Philippe.

— Tu sais ce qui me ferait plaisir ? susurra-t-elle.

Il secoua la tête sans cesser de la titiller.

— Monter à l'étage directorial. Je suis certaine que le boulot y est plus intéressant.

Elle marqua un temps, avant d'ajouter :

— Et puis, nous serions au même étage. On se verrait plus souvent.

Philippe releva la tête.

— On serait tout le temps dans les toilettes, parce que je ne pourrai pas résister.

— J'aurai de la volonté pour deux, mon chéri.

Il la regarda en faisant une grimace.

— Ça va être dur, vu le peu que tu sais faire.

— J'apprends avec Marlène, tu sais. Elle est vraiment sympa.

Il émit un grognement et laissa échapper avant de replonger vers l'objet de son désir :

— Je vais voir ce que je peux faire.

La fin de la semaine fut marquée chez Artémise par une fête à l'occasion d'un départ en retraite. Une secrétaire de l'étage directorial ! Sonia y vit comme un signe.

À 18 heures, la majorité du personnel se rendit dans la salle de réunion, au onzième étage. Le patron avait bien fait les choses : champagne, traiteur, fleurs, grandes tables nappées.

Sonia s'immobilisa au seuil de la pièce et son regard vert fit le tour des convives. Elle cherchait la silhouette replète de Charlieu. Ce soir, ici, elle allait jouer sa seconde carte.

— Allez, viens, la pressa Marlène qui s'était mise sur son trente et un pour la circonstance.

Elles se frayèrent un passage dans la foule.

— Si c'est le beau Philippe que tu cherches, lui glissa la copine, t'inquiète, il est là.

Bien entendu, le DRH avait repéré Sonia. Leurs yeux se croisèrent une seconde, puis ils s'ignorèrent.

Marlène l'entraînait vers le buffet.

— J'ai une de ces faims...

Elle s'extasia devant la magnificence des plats présentés.

— Dis donc, il a fait fort le patron.

— Il est où ? Je ne le vois pas.

— Il va arriver le dernier avec madame Bergeron. C'est toujours comme ça que ça se passe.

Le brouhaha était à son comble. Ça papotait, ça buvait sec. Du moment que le patron régala, fallait en profiter. Philippe glissa entre les groupes pour arriver vers les deux jeunes femmes. Il frôla Sonia qui se retourna. Il lui fit un grand sourire.

— Tout va bien, mademoiselle Tradin ? Vous vous plaisez chez nous ?

— Aujourd'hui, oui, répondit-elle en levant sa flûte qui pétillait.

— Je vous félicite pour vos progrès fulgurants.

Sonia se tourna vers Marlène.

— J'ai un bon professeur.

— Je vais voir pour utiliser au mieux vos compétences.

Un discret rappel de ce qu'il avait promis.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Sonia, tout sourire.

— Dis-moi, Philippe...

Le DRH se tourna vers l'importun qui l'entraînait hors de la bousculade.

— Ça y est, tu as fait le plein ? demanda Sonia à sa collègue. Un peu d'air. On est trop entassés ici. On dirait qu'ils n'ont rien mangé depuis huit jours.

— Dis, c'est gratuit. C'est leur dîner.

Elles s'extirpèrent de la masse compacte qui s'agglutinait devant le buffet. Sonia ne voulait pas rater l'entrée du patron. Il fallait qu'il la remarque.

Elle entraîna donc Marlène au plus près de la porte. Marlène lui donna un coup de coude.

— T'as vu la vieille bique ? Elle n'a pris que du jus d'orange. Et elle en fait une tête. Ah ! Elle nous regarde.

Marlène leva son verre, comme pour trinquer à distance. Michèle lui répondit par un léger hochement de tête et son regard sombre se posa sur Sonia.

— Elle n'a pas l'air de te porter dans son cœur.

— Tant pis ! On ne peut pas plaire à tout le monde, répondit Sonia d'un ton léger.

— Tu plais déjà à beaucoup de gens. LaisSES-en un peu pour les autres.

Soudain, il y eut un mouvement de repli. Sonia, vu sa grande taille, n'eut pas à se hausser sur la pointe des pieds pour apercevoir d'abord le crâne chauve, puis le visage rougeaud d'Edmond Charlieu.

Le ventre en avant, il fendait les groupes d'un pas de conquérant. Il tenait par le bras, une femme aux cheveux blancs, voûtée, le teint pâle, le sourire timide. Petite, elle semblait embarrassée de son corps osseux et desséché.

Sonia avança de quelques pouces pour être au plus près du passage du PDG. Le regard d'Edmond, qui circulait sur la masse de ses employés, se posa sur cette grande fille rousse, aux yeux si intenses. Son ventre fut traversé d'une secousse électrique. Bon Dieu ! Le superbe spécimen... Et elle travaillait ici ? Elle puait le sexe par tous les pores la peau.

Leurs regards s'accrochèrent un milliÈme de seconde.

Derrière lui, venait Brigitte, sa poitrine plus qu'avantageuse gonflant un haut de soie audacieusement décolleté. Elle avait perché ses courtes jambes sur de hauts talons et Sonia remarqua tout de suite, qu'elle ne savait pas marcher avec. Manque d'habitude, sans doute.

Elle portait fiÈrement un dossier sur son bras replié et jetait un regard possessif sur les employés.

Marlène se pencha vers Sonia et lui glissa à l'oreille :

— La secrétaire particulière.

Très particulière, pensa Sonia, ça ne faisait aucun doute. Mais Marlène, la reine des potins, ne faisant aucune allusion dans ce sens, elle sut que la relation du patron avec sa secrétaire était restée bien secrète.

Edmond Charlieu se plaça à l'autre bout de la pièce. On lui avait installé une petite estrade sur laquelle il grimpa. Un de ses collaborateurs lui tendit un micro.

— Madame Bergeron nous quitte. C'est avec tristesse que je la vois abandonner le navire Artémise, car madame Bergeron était une de mes plus anciennes collaboratrices.

Il se tourna vers elle, qui se tenait modestement au pied de l'estrade.

— Et j'aurai beaucoup de mal à me passer de vous, madame, dit Charlieu avec élégance. Vous allez me manquer. Je le dis comme je le pense.

Suivi un déroulé de la carrière de madame Bergeron au sein de l'entreprise, et un discret rappel de ses qualités professionnelles et humaines.

Une salve d'applaudissements accueillit ce petit discours. Philippe approcha, portant un volumineux paquet.

— Au nom de la société Artémise que vous avez si bien servie, madame Bergeron, dit Charlieu en lui désignant le carton.

Derrière Philippe Delmas, un second homme portait un autre colis.

— Bien entendu, dit le PDG un ordinateur ne va pas sans son imprimante.

Nouveau tonnerre d'applaudissements.

— Et maintenant, allons boire à votre retraite bien méritée.

Charlieu descendit de son estrade, embrassa la toute nouvelle retraitée et l'entraîna vers le buffet.

Marlène discutait avec sa voisine. Sonia en profita pour lui fausser compagnie et se rapprocher de ce fameux buffet où toute la compagnie s'empressait pour se goinfrer de petits-fours au foie gras et autres gourmandises.

Les yeux verts de Sonia avaient un point de mire : le crâne chauve du patron. Quand elle ne fut plus qu'à cinquante centimètres de lui, elle poussa jusqu'à le toucher. Il se retourna.

— Oh ! Excusez-moi, balbutia-t-elle.

Edmond se perdit dans ce regard magnétique. Il lui tendit sa flûte.

— Je vous en prie. Je n'y ai pas touché.

— C'est gentil. Merci.

— Vous travaillez dans la boîte ? Je ne vous ai jamais vue.

— Je ne suis engagée que depuis un peu plus de deux mois. Je travaille à l'étage en dessous.

— Bienvenue chez nous. J'espère que vous vous y plairez.

— Pour rester aussi longtemps que madame Bergeron ?

— Pourquoi pas ? Ça me ferait plaisir.

— J'espère vous donner entière satisfaction.

Le ton employé par Sonia était tel qu'Edmond y vit tout de suite comme une invite à bien autre chose que du travail. La décharge électrique se manifesta à nouveau. Mais déjà Sonia se fondait dans la foule. Il la suivit du regard jusqu'à ce qu'un de ses directeurs l'accapare.

Sonia se félicitait. La seconde étape de sa mission était enclenchée. Plus vite, elle atteindrait le but qu'on lui avait fixé, plus vite, elle quitterait ce boulot débile.

Cet aparté n'avait pas échappé au regard vigilant de Brigitte. Prudemment, elle se tenait loin de son Minet, mais elle l'avait à l'œil. Et elle avait frissonné en voyant Edmond tendre sa flûte, parler avec ce sourire gourmand qu'elle ne connaissait que trop.

Que faisait cette grande rousse dans les bureaux ? Brigitte sentait qu'elle n'y avait pas sa place. Philippe pouvait la renseigner. Ses yeux le cherchèrent. Ah ! Il fumait près d'une fenêtre ouverte. Elle louvoya pour l'atteindre.

— Madame Demaison, je voulais vous dire...

Elle fit face à Madame Bergeron et écouta avec impatience ses palabres.

— C'est gentil à vous, madame Bergeron, mais c'était normal. Je souhaite que vous profitiez bien de cette retraite bien méritée.

— Oui... J'ai des tas de projets.

— Tant mieux... Excusez-moi. Deux mots à dire à monsieur Delmas.

— Oh ! Je suis désolée, je vous accapare.

Brigitte laissa là la retraitée. Delmas n'était plus dans son champ de vision. Par contre, elle capta Edmond qui écoutait distraitement un de ses collaborateurs, le regard ailleurs.

Brigitte suivit cette direction. La grande rousse ! Elle l'aurait parié. Edmond avait flashé. Brigitte se crispa. Attention, danger ! Il lui faudrait veiller au grain.

*

**

Edmond renversé sur son fauteuil, les jambes grandes ouvertes, la braguette béante, fumait nerveusement.

À ses pieds, sous le bureau, Brigitte s'activait ; sa bouche s'arrondissait autour du gland, sa langue le caressait, ses dents le mordillaient, mais peine perdue. Edmond ne répondait pas à ses invites.

Mais elle s'entêtait. C'était bien la première fois qu'il tombait en panne le minet. Qu'est-ce qu'il lui arrivait ? l'âge, le surmenage, la lassitude d'elle ? Cette hypothèse lui hérissa le poil. Pas question ! Brigitte avait mis tous ses espoirs en Edmond, en un mariage, pour le moment hypothétique, mais qu'elle espérait bien réel, un jour.

S'armant de courage et de persévérance, elle happa le sexe dans toute sa longueur et le massa entre ses mâchoires. Mais la petite saucisse, malgré ses louables efforts refusait, ce soir, de se transformer en pieu agressif.

Au-dessus de sa tête, Edmond se laissait faire, indifférent, l'esprit occupé par une autre que sa Minette. Au bout d'un moment, il en eut assez de ces attouchements qui ne lui apportaient rien.

D'une main autoritaire, il repoussa la tête de Brigitte.

— Ça suffit, lâcha-t-il.

Elle en resta la bouche ouverte, stupéfaite. Qu'est-ce qui lui prenait ? L'angoisse s'insinua dans ses veines. À reculons, elle s'extirpa de dessous la table.

Edmond s'était levé et se réajustait.

— Mon Minet, tu as des soucis ? C'est ta femme ? demanda-t-elle d'une voix douce en s'approchant de Charlieu.

Elle posa sa main sur son épaule et fit mine de passer son bras autour du cou grassouillet. Mais Charlieu ôta sa main.

— Oh ! Laisse-moi !

Il lui jeta un rapide coup d'œil. Soudain, cette énorme poitrine lui donnait la nausée. Et cette blondeur, fadasse, ces traits sans

originalité, rien qui accroche le regard. Et puis, il devait reconnaître que Brigitte était basse du cul. De courtes jambes. Ah ! Elle était loin de la taille mannequin.

La silhouette élégante, raffinée de la grande rousse, ne quittait guère ses pensées, depuis la petite sauterie avec le personnel.

Comment la revoir sans attirer les malveillances d'un personnel rompu aux ragots ?

Brigitte observait ce front plissé.

— Edmond, dis-moi ce qui te tracasse ? Des problèmes avec la Chine ?

Il sembla revenir sur terre. Il lui adressa un sourire contrit.

— Non, non, de ce côté tout va bien.

— Alors, c'est ta femme.

— Oh ! marmonna Edmond, fataliste, de ce côté rien de nouveau.

Brigitte eut un nouvel espoir.

— Tu lui as parlé et ça se passe mal ?

— Mais non, mais non... Laisse. Tout va bien. Il y a des jours, comme ça, où on n'est pas en train, hein ?

Nouveau sourire forcé. À nouveau, elle tenta un rapprochement.

— Je sais ce qu'il te faut. Je suis libre ce soir. On va faire un petit tour porte Dauphine ?

Elle était loin d'être une adepte de l'échangisme, mais pour se concilier le patron, elle s'était fait une douce violence depuis longtemps.

— Ah non, pas ce soir, proféra Edmond. Ma femme a organisé une soirée.

— Ah ! s'écria Brigitte soudain rassurée. Eh bien, c'est ça qui te rend nerveux.

Il consulta sa montre. Il n'en pouvait plus de cette naïveté amoureuse.

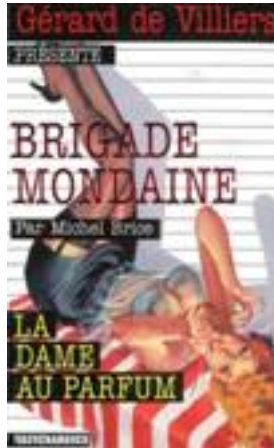
— Il faut d'ailleurs que j'y aille. À demain...

Il prit son porte-documents, son imper sur le bras et fila vers la porte en passant devant une Brigitte médusée.

— Ben... J'ai même pas droit à un petit baiser ?

Il revint sur ses pas, posa une bouche réticente sur les lèvres offertes et se détourna le plus rapidement possible.

Chapitre V



La légiste de Nice, Marielle Bougeaud, était une bien jolie femme. Et une femme à hommes, Boris ne pouvait pas s'y tromper vu le regard dont elle le déshabillait.

Dans le froid de la morgue, le cadavre livide d'Aïssa s'harmonisait aux teintes délavées des murs.

La blouse verte de Marielle s'ouvrait largement sur une poitrine qui ne demandait qu'à bondir hors de son étui. Elle ponctuait ses explications en se penchant souvent au-dessus du cadavre. Et dans le mouvement la blouse bâillait et découvrait plus qu'il ne fallait les seins emprisonnés dans la dentelle blanche.

Elle le sait, la garce, pensa Boris, et elle en joue.

— Je situe la mort entre 7 et 8 heures du matin. Je confirme, expliqua Marielle. Des rapports protégés au moment de la mort. Des traces de strangulation. Les marques des deux pouces sont ceux d'un homme. Assez fort, grand, vu la taille des pouces. Je peux avancer qu'il s'agit peut-être d'une mort accidentelle, due à ces pratiques barbares qui consistent à étrangler partiellement sa partenaire pour augmenter le plaisir. Dans ce cas-là, l'homme n'a pas mesuré sa force ou alors, pris par la jouissance, il ne s'est même pas rendu compte

qu'il allait trop loin. Pas de trace de sévices, de tortures, de coups. Ni même de bagarre. Tout était consenti de la part de la victime.

— Et les mains attachées ? demanda Boris.

— J'ai relevé quelques fibres d'un lien de cuir usagé. Là encore. Pas de trace de contrainte. La victime ne s'est pas débattue. Ce devait être une pratique courante pour eux.

— Madame Bougeaud m'a donné le relevé des empreintes digitales, mais rien au fichier, dit Barrai. Remarquez, je ne m'y attendais pas. Les clients de ce type de prostituées, en général, ne fraient pas avec nos services.

— Donc, pour l'instant aucune piste. Sauf si nous trouvons quelque chose dans l'appartement d'Aïssa.

— Votre collègue a tout passé au peigne fin ?

— Oui. Il y retourne demain.

Corentin tendit la main à la légiste.

— Merci pour toutes ces précisions.

— Je n'ai fait que mon travail, répondit-elle avec un sourire enjôleur.

Barrai la salua d'un léger hochement de tête et déjà quittait la pièce. Marielle retenait la main de Boris entre la sienne.

— Vous êtes à Nice pour longtemps encore ? Je suis un excellent guide. J'adore ma ville. Si vous...

Aucun doute sur ce qu'elle désirait lui montrer. Boris se pencha vers elle et murmura :

— Désolé... Jamais pendant le travail...

Il ponctua sa déclaration d'un sourire contrit. Ce qui ne désarma pas la belle affamée.

— Vous reviendrez peut-être ?

— Peut-être...

— Dans ce cas...

— Soyez-en certaine, je n'y manquerai pas, susurra Boris avant de lui ôter doucement sa main.

Barrai, qui n'était pas né de la dernière pluie, l'attendait dans le couloir, un sourire entendu aux lèvres.

— Elle vous a fait le coup ? demanda-t-il alors qu'ils se dirigeaient vers la sortie.

Il scruta l'air étonné de Corentin.

— Je crois que tous les gars de ma brigade y sont passés. Côtayer la mort journallement doit lui donner de furieuses envies de vivre.

— Sans doute, répondit Boris.

Ils s'installèrent dans la voiture.

— Bien. Maintenant, préparons-nous à une entrevue autrement plus musclée.

Barrai avait enfin réussi à joindre le propriétaire de la villa. Après avoir hurlé au téléphone, Dimitri Petroff avait sauté dans le premier avion pour Nice.

— L'avion du Russe a dû se poser il y a un quart d'heure. Il est en route pour nos bureaux. Vous allez voir. C'est un phénomène, pas facile à manier.

— Vous croyez m'impressionner ? interrogea Boris en riant.

— Ne faites pas le malin ! Vous les Parisiens vous vous croyez toujours plus forts.

Le reste du parcours jusqu'aux locaux de la police se fit dans le silence. Boris appréciait la douceur du soleil méditerranéen, la mer le long de la promenade des Anglais, les immeubles cossus qui la bordaient élégamment.

La Peugeot stoppa devant l'hôtel de police.

— Comment avez-vous fait la connaissance de Dimitri Petroff ? demanda Corentin avant de descendre.

— Au cours d'une soirée trop arrosée. Non, pas de ma part. Je ne bois que des jus de fruits. Lui et ses copains avaient investi une boîte derrière la promenade. Tapage, bris de tables, de chaises. Ils s'en sont même pris au personnel. Le patron nous a appelés.

Ils entrèrent dans les locaux. Brichot se précipita vers eux.

— Ah ! Te voilà enfin, s'écria-t-il en regardant Boris. Je ne comprends pas un mot de ce qu'il me dit.

— Tu n'as pas assez potassé ton russe.

— Il parle français, mais avec un tel accent. C'est impossible, tu vas voir.

Boris lui mit la main sur l'épaule.

— Tu n'as pas l'oreille musicale. Je te l'ai toujours dit.

Barrai ouvrit la porte de son bureau. Petroff sauta de sa chaise comme un diable de sa boîte.

— Pourquoi vous pas là ? hurla-t-il.

Le bonhomme, en effet, était impressionnant. Près de 2 mètres, une carrure de catcheur, des mains comme des battoirs. Une montagne de muscles, sans un pouce de graisse.

Sans lui répondre, Barrai se tourna vers les deux Parisiens et les présenta.

— Lui, connais déjà, fit Petroff en éliminant Brichot de sa vue, d'une rude bourrade qui fit basculer le frêle policier.

Il serra la main de Boris. Ah oui ! Pour une poigne c'en était une. Les jointures en craquèrent presque. Chacun prit un siège et s'installa autour du bureau, derrière lequel le commissaire avait pris place.

Posés sur la table, devant le Russe trois gobelets de plastique dénombraient la quantité de café qu'il avait déjà avalée.

Pas étonnant qu'il soit sur les nerfs, pensa Boris en l'observant.

Barrai croisa les mains sur la table.

— Je résume les faits, monsieur Petroff. Vendredi dernier, au matin, dans votre villa, la femme de ménage trouve le cadavre d'une jeune femme Aïssa Laouri. Profession : call-girl. Nous savons que vous louez ou que vous prêtez souvent votre villa. La femme de ménage dit avoir croisé, en quittant la villa la veille, une voiture immatriculée en Italie. Le lendemain, quand elle est revenue, la voiture n'était plus là. Nous sommes en droit de penser que le conducteur ou propriétaire de ce véhicule est le meurtrier de la fille.

Dimitri s'agrippa aux accoudoirs du fauteuil et souleva à demi sa grande carcasse.

— Impossible ! aboya-t-il d'une voix de stentor.

— Vous admettez avoir loué votre villa ? demanda Boris.

— Pas louée, prêtée.

— À qui ?

— Pas dire.

Barrai tapota son sous-main de deux doigts exaspérés.

— Monsieur Petroff, il s'agit d'un meurtre. Dans votre villa. Si nous ne connaissons pas le nom de celui à qui vous l'avez prêtée, nous serons obligés de croire que vous mentez. Et que c'était vous qui étiez en compagnie de la jeune Aïssa.

Là, il bondit de son siège et darda un index menaçant sur le commissaire.

— Pas droit, commissaire, pas droit. Moi, Moscou vendredi.

— Mais alors qui était ici ?

Le Russe se laissa retomber lourdement sur le fauteuil qui en craqua. Il secoua la tête et les mains crispées sur les accoudoirs :

— Peux pas dire.

Barrai échangea un coup d'œil avec Corentin, puis se leva.

— Désolé, monsieur Petroff. Je suis dans l'obligation de vous mettre en garde à vue.

Il alla jusqu'à la porte pour appeler deux agents.

— Attendez ! s'écria Dimitri.

Barrai eut un sourire. Son stratagème avait réussi. Il regagna tranquillement sa place, mais s'assit sur le coin de la table.

— Je vous écoute.

Le Russe soupira, crispa les mâchoires avant de lâcher quelques mots.

— Prêtée à un ami. Mais lui, pas tuer. Impossible tuer.

Brichot avait sorti son carnet noir. De l'index, il remonta ses lunettes sur son nez.

— Le nom, les coordonnées de cet ami ? demanda-t-il d'une voix dure.

— Bruno Cassetti, jeta Dimitri, à regret. Habite Florence. Mais est marié, père de famille. S'il vous plaît, pas tout casser.

— Merci, monsieur Petroff, dit Brichot en refermant son carnet.

Petroff les regarda tour à tour, tous les trois.

— Mais pas lui. Impossible, pas Bruno. Je connais Bruno. Longtemps... Pas possible.

Il se leva, tapa ses deux poings l'un contre l'autre et répéta : « pas Bruno ».

— Monsieur Petroff, fit Barrai, avez-vous cherché à joindre votre ami Cassetti depuis mon appel à Moscou ?

— Da... Lui sur répondeur, pas rappelé.

— Merci d'être revenu en France. Nous allons prendre les coordonnées exactes de ce monsieur Cassetti.

Corentin eut à nouveau droit à la contusion de ses jointures et Brichot fit une grimace en étouffant un cri.

La masse imposante du Russe passa la porte, suivi du commissaire.

Aimé se frictionna la main.

— Une seconde de plus et il me la broyait.

— Le dénommé Cassetti averti, il y a toutes les chances pour qu'il ne soit plus au nid, pronostiqua Corentin.

Il prit son téléphone et sélectionna le numéro de Badolini.

— Je suppose que tu vas aller faire un petit tour du côté de Florence ? énonça finement Aimé.

— Oui. Je demande à Baba son accord.

— Et moi... heu...

— Tu n'arrêtes pas de me dire que tu es chargé de famille.

— Tu as raison. Florence, Venise, je ferai ça avec Jeannette, en amoureux. Ce sera plus glamour qu'avec toi.

Boris avait le patron en ligne. Il lui expliqua la situation.

— Bien... Oui, oui... merci patron.

Il raccrocha.

— Dans la poche. Je prends le premier train pour Florence.

— Et moi ?

— Tu retournes dans l'appartement de la petite. Tu me le retournes de fond en comble.

— Rebelote !

— Pour te consoler, je te ramènerai quelque chose de Florence. Un petit David en plâtre, ça te va.

— David ? fit Brichot avec une grimace.

— Oh ! Homme inculte ! David est une célèbre statue, sculptée par Michel-Ange. C'est la vedette du musée de l'Académie.

— Apportes-en deux. J'en ferai cadeau aux petites.

*

**

Venir à Florence était toujours un plaisir. Cette ville avait un tel charme. Boris y arriva en fin de matinée. Le soleil nimbait la ville d'une couleur saumon qui réveillait les vieux murs des palais.

Dès la sortie de la gare, Boris prit un taxi qui le conduisit directement à l'adresse de Bruno Cassetti. C'était tout près du palais Médicis. Le taxi le laissa à l'entrée de la ruelle qui se faufilait entre deux énormes murs à bossages, style typique de la Renaissance florentine.

Boris s'immobilisa devant un impressionnant portail en bois sculpté. Il était entrouvert. Il le poussa et entra dans une cour entourée de galeries à chaque étage. Magnifique, murmura-t-il.

Le Russe en donnant l'adresse avait spécifié que l'appartement occupé par la famille Cassetti était situé au premier étage. Boris grimpa donc les larges marches de pierre de l'escalier monumental qui occupait un angle de la cour.

Il n'eut pas à réfléchir. Une seule porte sur le palier. Il sonna. Une soubrette vint lui ouvrir.

— *Signor Cassetti, per favor*, bredouilla-t-il dans son mauvais italien.

La jeune femme lui fit signe d'entrer. Elle le conduisit dans un salon aux dimensions de cathédrale, meublé d'une multitude de canapés, fauteuils, tables en bois précieux, etc. Aux murs des tableaux. Grands maîtres ou copies, se demanda Boris.

Sur une table basse, une pile de magazines et la couverture du premier montrait un couple heureux qui souriait. La légende de la photo annonçait il ne savait quoi, mais il reconnut « Cassetti ». Le couple était donc célèbre. Voilà qui allait compliquer sa tâche.

Des talons claquèrent sur le parquet. Il se retourna. Une ravissante brune lui souriait.

— *Buongiorno, signora*.

Il chercha ses mots pour la suite.

— Vous êtes français ? demanda-t-elle, avec ce charmant accent chantant qu'ont les Italiens quand ils parlent notre langue.

— Ah ! Vous parlez français, soupira Boris. Vous m'ôtez un grand poids.

Elle éclata de rire.

— Il me semble. Vous vouliez mon mari ?

— Oui...

— Désolée, il vous faudra attendre. Il est parti ce matin pour l'Arabie.

Bon Dieu ! Il a senti le vent, il a filé...

— Un contrat important. Mon mari est architecte. Mais pourquoi je le précise, vous le savez certainement. Vous devez travailler avec lui. Il était en France la semaine dernière.

Boris était dans ses petits souliers.

— Oui, bien entendu, murmura-t-il. Il ne m'avait pas parlé de ce déplacement en Arabie, sinon... Il rentre quand ?

— Oh, c'est un déplacement très court. Dans deux jours il sera là. Nous devons partir dans les Dolomites. Ce sont les vacances scolaires, nous en profitons. Vous auriez dû le contacter par mail.

— Non, non. Des papiers à signer. Je peux attendre les deux jours.

Il s'était levé, pressé de prendre le large. Cette femme si tranquille, si confiante le mettait mal à l'aise quand il pensait à la nuit que son mari avait passée dans les bras de la malheureuse Aïssa.

— Puis-je vous offrir quelque chose ? proposa la signora.

Bonne idée. Il pourrait poser discrètement quelques questions.

— Avec plaisir. Je vous remercie.

Elle sonna. La soubrette apparut.

— Thé, café ou alcool ? s'enquit la jeune femme.

— Comment résister à un café italien...

Elle donna quelques instructions à la soubrette qui repartit.

— Vous avez quelques très beaux tableaux.

— Mon mari est collectionneur.

Elle se leva et fit le tour du salon.

— Un petit Titien... Ça, ce n'est que l'école de Botticelli, Uccello... Guardi...

La servante revenait roulant une table sur laquelle étaient posés café et petits-fours.

La signora la congédia et elle servit elle-même.

— Vous avez donc des enfants ? attaqua Boris.

— Oui, deux. 10 et 12 ans.

— Vous êtes mariés depuis longtemps...

— Quinze ans cette année. Bruno était déjà célèbre. Les photos du mariage ont paru dans tous les magazines. Ma mère était furieuse. Mais elle s'est rassurée. Notre couple est heureux et uni.

Pauvre femme ignorante et naïve...

Il prit rapidement congé. Il avait l'impression désagréable de lui mentir. Il retrouva la rue avec plaisir. Il flâna jusqu'au *Duomo*, cette curieuse cathédrale, avec ses marbres polychromes formant une décoration géométrique. Puis, il continua jusqu'à la place sur laquelle s'élevait le palais Pitti. La foule des touristes se pressait ici, entre les statues qui ornaient la place.

Le *Ponte Vecchio* était tout à côté. Il l'emprunta. Là encore, la foule autour des multiples boutiques de bijoutiers. Le *Ponte Vecchio* était un des rares ponts avec des maisons construites sur toute sa longueur, comme on les concevait au Moyen Âge.

Il acheta deux petits bracelets de pacotille pour les jumelles de Brichot. Elles apprécieraient davantage qu'une reproduction de la statue de David.

*

**

Se renseigner auprès de l'aéroport fut un jeu d'enfant. L'avion de Bruno atterrissait à 14h 10, venant de Rome.

Deux jours plus tard, Boris s'installa dès 14 heures à la terrasse d'une trattoria, d'où il avait une excellente vue sur la rue et l'entrée de l'immeuble de Cassetti. Sa femme avait dû lui faire part de sa visite. Il craignait que le bonhomme ne lui file entre les pattes.

Vers 15 heures, un taxi stoppa devant l'immeuble des Cassetti. Un homme d'une quarantaine d'années, parfait spécimen de l'Italien beau gosse, impeccable dans son costume de bonne coupe en descendit. Le chauffeur ouvrit le coffre, en tira une grosse valise Vuitton.

Corentin se leva. Dans l'étroite rue il dut se plaquer contre le mur pour laisser passer le taxi. À 20 mètres devant lui, Cassetti avait empoigné sa valise et s'apprêtait à entrer dans la cour de son immeuble. Boris pressa le pas.

— Monsieur Cassetti ! appela-t-il.

L'homme s'arrêta, se retourna et le regarda approcher d'un pas rapide. Cassetti avait un visage aux traits réguliers, qui dans sa perfection aurait pu paraître un peu froid. Mais le regard pétillant, le sourire, dévoilaient ce fameux charme latin.

— Ah ! Vous êtes sans doute ce Français dont mon épouse m'a parlé, dit-il dans un français parfait. Il fallait vraiment une oreille exercée pour déceler le très, très léger accent sur les « r ».

— Exact ! fit Corentin en s'immobilisant devant lui.

Il présenta sa carte. Cassetti ouvrit des yeux ronds.

— La police ? Mais pourquoi ?

Il jeta un coup d'œil autour d'eux.

— Montons. Nous serons mieux chez moi pour discuter.

— Je ne crois pas, non, proféra Corentin d'un ton un peu sec. Il vaut mieux que votre femme n'entende pas ce que j'ai à vous dire.

Le visage de l'Italien blêmit et ses mâchoires se crispèrent. Tiens... tiens ! se dit Boris.

— Il y a là une petite trattoria tranquille, précisa-t-il avec un mouvement de menton vers le bout de la rue.

— Oui, je connais... et j'y suis connu, marmonna Cassetti de mauvaise grâce.

— De toute façon, si j'ai bien compris, vous êtes une personnalité en Italie.

Cassetti le suivit en traînant les pieds. À la trattoria, la place que venait de quitter Boris était toujours libre. Ils s'y installèrent.

— Allez-vous me dire ce qu'il se passe ? grogna Bruno Cassetti en sortant un paquet de cigarettes.

Le patron arrivait pour prendre les commandes. Corentin attendit qu'il parte pour attaquer.

— Mademoiselle Aïssa Laouri, vous connaissez ?

Cassetti serra les lèvres.

— Je suppose que vous voulez parler de la demoiselle avec laquelle j'ai passé la nuit à Nice ?

— Exact. Vous avez quitté la villa de monsieur Petroff le matin ?

— Oui. De très bonne heure. Il faisait encore nuit. J'avais un avion à prendre pour Paris.

— La demoiselle était-elle réveillée ?

— Non, elle dormait encore. Mais enfin, allez-vous m'expliquer !

Il commençait à s'énerver. Les consommations arrivèrent. Boris paya.

— Écoutez, je ne sais pas ce qu'elle vous a raconté, mais je vous rassure tout de suite. Je ne l'ai pas enlevée, je ne l'ai pas violée. Elle était consentante... sur tout.

— Même les liens aux poignets ?

Il eut un air ahuri.

— Quoi ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne pratique pas ce genre de truc. J'ai une libido tout ce qu'il y a de plus normale.

— L'étranglement pour accentuer la jouissance ?

— Non, mais ça va pas ! Je vous répète : normale. Qu'est-ce que cette petite garce a raconté ? Elle veut me traîner en justice ? Mais elle était là en service commandé. Elle ne faisait que son boulot. Et moi, j'ai payé... cher... pour ses services.

Il prit son verre d'un geste si nerveux qu'il faillit le renverser. Il but une longue rasade du jus de fruit qu'il avait commandé et reposa le verre brutalement.

— Alors, qu'est-ce qu'elle a inventé pour me soutirer du fric ?

Boris le scruta longuement.

— Rien, monsieur Cassetti. Aïssa n'a rien inventé. Et elle n'inventera plus rien, d'ailleurs.

Le regard de l'Italien était accroché au sien. Il attendait la suite.

— Mademoiselle Laouri a été assassinée le matin même de votre départ.

Cassetti détourna les yeux. Il y eut un long temps de silence, pendant lequel il digéra la nouvelle avant de laisser tomber :

— Oh non...

Son regard revint sur le policier.

— La pauvre. Elle était si gentille. Évidemment, vous me soupçonnez ?

— Évidemment. À quelle heure était votre avion ?

— 8 heures.

— À quelle heure l'enregistrement ?

— Une heure avant.

— Vous êtes conscient que je vais vérifier tout cela ?

Cassetti haussa les épaules.

— Vous pouvez. Tout doit être consigné dans leur informatique. À quelle heure a-t-elle été tuée ?

— Entre 7 et 8.

— Ce qui me met hors de cause.

— Si vos déclarations sont vérifiées, oui.

Cassetti se laissa aller contre le dossier de la chaise. Il avala la dernière goutte de son jus de fruit et reposa le verre en soupirant.

— Voilà qui me rassure. Non, mais vous me voyez, moi, marié, père de famille, situation enviable, tuer cette fille... Pour quoi ?

— Vous ne m'avez pas demandé comment elle a été assassinée.

— C'est vrai. Le choc a été tellement rude...

— Elle a été étranglée. Nous pensons que son partenaire y est allé un peu trop fort dans la recherche de la jouissance.

— Vous croyez qu'elle a reçu quelqu'un derrière moi ?

— Nous avons les empreintes des deux pouces sur le cou de cette malheureuse. Je vais donc relever vos empreintes.

Cassetti montra ses mains.

— Autant que vous voudrez. Voilà qui va me disculper plus que tout autre indice.

Boris sortit un petit sachet de plastique de sa poche et s'empara du paquet de cigarettes posé sur la table.

— Je vous confisque ça.

— Tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me tiriez de ce cauchemar le plus vite possible.

— Bien entendu je vous demanderai de rester à notre disposition. Si vous deviez faire d'autres voyages d'affaires, nous en avertir.

Il posa une carte sur la table.

— Si un détail vous revenait... quelque propos de la fille qui pourrait nous mettre sur une piste... autre que la vôtre.

— Autre que la mienne, répéta Bruno, avec un brin d'amertume. C'est cela, oui. Vous pouvez chercher dès à présent.

— Une dernière question, fit Boris. Comment avez-vous rencontré la petite Aïssa ?

— J'ai un numéro de téléphone. Je donne mon jour et mon heure et je suis certain d'avoir une fille.

— On ne vous rappelle pas pour confirmation ?

— Non. C'est un répondeur. Je n'ai jamais eu quelqu'un en direct. C'est la troisième fois que je m'adresse à eux. Je n'ai jamais eu de problème. Les filles sont belles, sortables, intelligentes.

Ça corroborait ce que lui avait dit Hélène Marsac.

— Vous avez ce numéro de téléphone ?

Cassetti sortit son mobile et pianota, puis il le tendit à Corentin. Boris y jeta un rapide regard. Le même numéro que celui que lui avait montré Hélène.

— Comment avez-vous connu ce réseau ?

Cassetti hésita avant de lâcher dans un souffle :

« Petroff ».

Tiens, tiens... Rien d'étonnant. Maffia russe, implantée sur la Côte. Casinos, drogue... Quoi de plus naturel que de faire dans la prostitution de luxe... Mettre Barrai sur le coup.

Ils se levèrent, se serrèrent la main.

— Soyez certain de notre discrétion auprès de votre épouse. Je vous tiens au courant, dit Boris avant de tourner les talons.

Il s'éloigna rapidement. Il croyait ce Cassetti, ou plutôt il avait envie de le croire. Il était sympathique, sa femme également. Ce serait trop bête !

Chapitre VI



Il commençait à faire froid. Depuis qu'elle avait quitté les bureaux d'Artémise, Sonia n'avait pas bougé de sa voiture, planquée au bas de l'immeuble de Brigitte Demaison, la secrétaire très particulière.

Philippe ne se décidant pas à faire quelque chose pour elle, Sonia avait décidé de brusquer les événements.

C'était le troisième soir qu'elle suivait madame Demaison, de la sortie des bureaux jusqu'à chez elle. Pas une fois Charlieu ne l'avait accompagnée. Se serait-elle trompée sur la nature des relations entre la secrétaire et le patron ?

Elle avala la dernière goutte d'eau de sa bouteille et grignota les deux derniers biscuits du paquet.

La montre du tableau de bord indiquait 21 heures. Si dans l'heure qui venait, il ne se passait rien, elle rentrerait chez elle, pour recommencer demain.

Dans le rétroviseur, elle vit arriver une voiture à petite vitesse. Couleur claire, une grosse cylindrée. Instinctivement, Sonia glissa sur son siège pour se faire toute petite. La voiture passa pour s'arrêter dix mètres plus loin, face à l'entrée de l'immeuble de Brigitte.

La voiture était une Mercedes blanche et Edmond Charlieu était au volant. Bingo ! Sonia eut un sourire. Enfin, ça bougeait. Elle avait eu raison de persévérer.

Quelques minutes plus tard, elle vit la petite secrétaire, perchée sur des talons, sortir de l'immeuble et trotter vers la voiture. Charlieu, en était descendu et, galamment, il ouvrit la portière.

Brigitte s'installa dans la voiture avec satisfaction. La portière claqua. Edmond fit le tour et glissa son ventre derrière le volant. Elle se colla contre lui.

— Je suis heureuse de cette soirée, murmura-t-elle.

— Oui. Tu as eu une excellente idée, admit Edmond.

Il tourna la clé de contact, embraya et la Mercedes s'engagea sur la voie. La Smart de Sonia se faufila dans son sillage.

Brigitte habitait dans le 15°. La voiture rattrapa rapidement les boulevards des Maréchaux qu'elle remonta jusqu'à la place de la porte Dauphine. C'était là le rendez-vous des échangistes.

La Mercedes de Charlieu s'inséra dans le cercle des voitures qui tournaient lentement autour du rond-point. Sonia en fit autant. Quand la voiture pilote jugea que le cortège était suffisamment important, il mit son clignotant et s'engagea dans l'aristocratique avenue Foch avant de bifurquer dans une des petites rues derrière.

Brigitte scrutait les immeubles.

— Nous ne sommes jamais venus par ici, dit-elle.

— Tant mieux, répondit Edmond. On va rencontrer des gens nouveaux.

Il était tout émoustillé à la perspective des ébats qui s'annonçaient. Ils garèrent la voiture sur un bateau et suivirent les couples qui s'engouffraient sous un porche. L'appartement était en rez-de-chaussée et donnait sur un petit jardin privé.

Sonia avait stoppé sa Smart un peu en retrait et suivait, amusée, le défilé des échangistes. Le flot peu à peu s'interrompit, mais elle ne quitta pas son véhicule. Elle préférait attendre que la fête batte son plein.

Dans le grand salon il y avait à boire, à manger, à fumer, à profusion. Chacun se servait en s'observant. Edmond remarqua tout de suite une grande brune, bien en chair, comme il les aimait. Il approcha.

— Un verre ? proposa-t-il.

— Une fumette ? répondit-elle en lui présentant son joint.

Il secoua la tête.

— Non. Je ne touche pas à ce genre de truc.

Elle se pencha à son oreille.

— Dommage... Tu ne sais pas ce que tu perds. Ça décuple le plaisir.

Sa main était partie vers la braguette et caressait le sexe.

— Dis donc... fit-elle admirative, il en veut le petit bonhomme. Il commence à redresser la tête.

— Si tu continues, le diable va sortir de sa boîte.

— J'adore les diables de cet acabit, murmura-t-elle en passant sa langue sur ses lèvres pulpeuses.

Elle mouilla son index et le promena sur la bouche d'Edmond. Il le happa et le suçà.

— Tu sais que je sais bien faire ça, moi ?

— Attends... fit-il en immobilisant sa main.

Son regard fit le tour du salon. Les couples se formaient. La fête n'avait pas tardé à démarrer. On était ici pour ça, uniquement pour le sexe, alors pourquoi attendre... Moins on perdait de temps, plus on avait de chance de multiplier les ébats.

Les yeux d'Edmond s'arrêtèrent sur Brigitte. Elle se pâmait dans les bras d'un gros homme qui lui palpait les seins assez rudement.

Edmond prit la main de la brune.

— Viens...

Il l'entraîna à travers le salon. Il fallait déjà enjamber les corps enlacés qui se vautreient sur le tapis.

Du coin de l'œil Brigitte le vit approcher. Son Edmond était en main. Ce n'est pas qu'elle appréciait particulièrement ce genre de sauterie, mais il fallait en passer par là pour garder le patron dans son giron.

Edmond s'immobilisa devant elle.

— Vas-y, dit-il à la femme brune. Montre ce que tu sais faire, puisque tu dis que tu es championne dans la spécialité.

La femme sourit en descendant lentement la fermeture Éclair du pantalon d'Edmond. Elle glissa sa main dans l'ouverture et la ressortit pleine du sexe gonflé et déjà bien dressé. Elle se mit à genoux et arrondit sa bouche pour l'aspirer avec force. Le sexe disparut entre les lèvres. Brigitte ne voyait plus que le travail des mâchoires. Sans

bougier les lèvres, la femme tétait le pieu de son amant, avec la gourmandise d'un bébé le sein de sa mère.

L'homme, hypnotisé par la scène, avait cessé de malaxer les seins de Brigitte.

— Ne t'arrête pas, chuchota-t-elle. Tu vas voir, je vais prendre mon pied.

Elle s'empressa de déboutonner le chemisier de soie qu'elle portait. Pour la circonstance, elle n'avait pas mis de soutien-gorge. Ses seins apparurent dans leur nudité crue et leur énormité, comme deux friandises.

Deux hommes, approchèrent.

— Tu permets ? fit l'un d'eux à celui dans les bras duquel Brigitte se vautrait.

L'autre hocha la tête. L'homme avança une main et caressa la rondeur, appréciant la fermeté. Ses doigts s'unirent autour du mamelon et le pincèrent légèrement. Aussitôt, le petit coquin se gonfla d'importance.

— Ce n'est qu'une première approche, promet-il en retirant sa main.

Puis son regard se porta sur la femme brune qui tétait un Edmond de plus en plus haletant.

Le gros bonhomme prit les deux seins de Brigitte à pleines mains et les caressa, d'abord avec précaution, puis avec fermeté.

Les yeux dans les yeux, Brigitte et Edmond se laissaient entraîner vers la jouissance. Leurs mains s'agrippèrent. Ils faisaient l'amour ensemble avec d'autres partenaires, parfaitement inconnus, comme fantasmés. C'était si grisant qu'ils jouirent simultanément.

La femme brune se redressa.

— Alors, ose dire que je ne suis pas une experte.

— Bien, fit Edmond, laconique. Mais ma douce amie pourrait t'en apprendre.

Il eut un clin d'œil vers Brigitte, qui gloussait de satisfaction. Ne lui disait-il pas toujours qu'elle était la meilleure suceuse ?

La femme adressa un sourire engageant à Brigitte.

— Je veux bien voir de quoi elle est capable.

Sa main partit vers un des seins. Brigitte l'agrippa.

— Non, désolée. Je ne broute pas à ce râtelier.

— Dommage, fit-elle en s'éloignant.

Le gros homme, comprenant qu'il n'en obtiendrait pas davantage de Brigitte était parti vers une autre conquête.

*

**

Dans la Smart, Sonia jugea qu'il était temps de faire son apparition dans la fête. Elle sortit de son véhicule, claqua la portière et se dirigea vers l'immeuble d'un long pas nonchalant, son long manteau battant les mollets gainés de hautes bottes en cuir argent.

Elle passa le porche et tout de suite fut assaillie par la musique qui parvenait de l'appartement. Elle poussa la porte. Un cerbère lui barra le passage.

— Désolé, madame. L'entrée est strictement réservée aux couples.

— Je suis en couple. Il est déjà à l'intérieur. Il m'attend.

Son sourire le plus enjôleur, ses longues jambes découvertes, eurent raison des consignes. Le videur ôta son bras et Sonia entra.

Elle ne connaissait pas vraiment ce genre de parties fines. Ses prestations étaient au maximum trois ; deux hommes ou deux femmes, mais jamais plus.

Ce fut donc d'un œil surpris qu'elle découvrit l'orgie à même les tapis, les corps qui s'enlaçaient, se bécotaient, se dévoraient, se prenaient avec une frénésie égale.

Pas de Charlieu à l'horizon. Aurait-elle attendu trop longtemps ? Se pouvait-il qu'il soit parti par une autre sortie ?

Sonia traversa lentement le salon. Quelques hommes, mais aussi quelques femmes, l'avaient remarquée. L'un d'eux se planta devant elle, une flûte de champagne à la main. Il la lui tendit.

— Trinquons à notre prochaine rencontre ?

Elle prit le verre.

— Pourquoi pas ! répondit-elle gentiment en passant.

Un second se présenta.

— Suis-je plus votre type ?

Elle le toisa.

— Pas davantage. Désolée...

— Tu préfères les femmes ?

Elle était blonde platinée, de longs cheveux qui cascadaient sur ses épaules.

Sonia secoua la tête et passa. Elle sortit du salon, passa dans une autre pièce tapissée de hauts rayonnages couverts de livres. Une table/bureau était pour l'instant occupée par un couple. La femme, couchée sur la table, se laissait pilonner par un homme debout, qui l'avait agrippée aux cuisses et donnait de grands coups de reins.

Sonia ressortit rapidement. Un couloir menait à des chambres. Elle l'emprunta. Là encore elle croisa des couples, debout contre le mur. L'appartement tout entier ahanait, transformé en un vaste chaudron de jouissance.

Dans la première chambre, ils étaient 4, trois hommes et une femme. Sonia eut le temps de voir qu'elle était allongée sur le lit. Les trois hommes s'occupaient d'elle à tour de rôle. Une danse parfaitement réglée autour du sexe béant.

Dans la seconde chambre, ils étaient assis en rond par terre. Seules les mains s'occupaient du sexe du voisin, homme ou femme. Ça avait l'air très ludique, car ils riaient et plaisantaient beaucoup.

— Venez, venez... l'interpella un des hommes. Vous êtes la bienvenue.

Sonia sourit en secouant la tête et quitta la pièce. Elle revint dans le grand salon. Il y avait tant de monde, elle avait dû le rater. Ses yeux verts firent à nouveau le tour des fêtards. Et elle le repéra, près d'une fenêtre ouverte sur le jardin. Un verre à la main, tout en discutant, il palpait le sein d'une femme, tandis que celle-ci avait pris à pleine main le sexe encore mou de Charlieu.

Bon ! À l'attaque. Sonia de sa démarche ondulante fendit lentement la foule. Du coin de l'œil, elle aperçut la secrétaire très particulière.

Brigitte, à demi allongée dans un canapé, se laissait fourrer par un homme. Son regard se posa soudain sur cette grande rousse qu'on ne pouvait pas ne pas remarquer.

Elle se redressa à demi. D'un geste vigoureux, elle repoussa son assaillant.

— Ça ne te plaît pas, ma jolie ?

— Si, si, c'est très bien... balbutia-t-elle, l'esprit ailleurs. Excuse-moi.

Elle se leva et, à son tour, se faufila entre les groupes pour

rejoindre Sonia. Mais qu'est-ce qu'elle foutait là, celle-là ? Ma parole, elle filait droit sur Edmond. De saisissement, Brigitte s'immobilisa.

— J'ai toujours aimé les grosses poitrines, tu veux ? proposa un homme en posant sa main sur son bras.

Brigitte se dégagea brutalement.

— Fiche-moi la paix !

— Oh dis ! Faut pas venir dans un truc comme ça, si ça ne te convient pas ! glapit le bonhomme en s'éloignant.

Edmond, lui aussi, avait repéré Sonia. Nom de Dieu ! La femme de tous ses fantasmes... Il rêvait, ce n'était pas possible ! Et si, c'était possible. Elle avait planté le vert de ses yeux dans les siens et lui souriait en ondulant des hanches.

Elle n'était plus qu'à un mètre de lui. Les hommes se pressaient autour d'elle, mais la belle rousse n'en faisait aucun cas.

Elle le frôla en passant près de lui et poursuivit son chemin. Elle accéda au jardin. Là encore, ce n'était que murmures de désir, appels au plaisir.

Sonia s'éloigna dans le coin le plus caché du jardin. Elle ne se retourna pas, certaine que Charlieu la suivait. Et sans aucun doute, sa secrétaire également. Bien, très bien. C'était tout à fait dans son plan.

Elle atteignit la limite du jardin, se retourna et s'adossa contre le muret de pierres. Deux hommes apparurent dans son champ de vision.

— Non, non, dit-elle en les éloignant. Je suis déjà prise.

— Tout à l'heure ? dit l'un d'eux.

— Peut-être...

Ils n'insistèrent pas et filèrent à la recherche d'autres bonnes fortunes.

La lourde silhouette de Charlieu se découpa bientôt dans la lumière. Il la repéra, s'immobilisa une seconde avant d'avancer d'un pas hésitant. Elle remarqua qu'il avait refermé sa braguette.

— Vous ici... balbutia-t-il encore sous le coup de l'étonnement. Ça alors...

— Surprise, surprises... murmura-t-elle dans un charmant sourire.

De l'index, elle lui fit signe d'approcher plus près. Elle étendit le bras, l'agrippa aux épaules et le colla contre elle. Son autre main était partie à la conquête de l'objet de tous les désirs.

— Pourquoi l'avoir caché ? murmura-t-elle, lèvres contre lèvres.

Ses doigts bataillèrent avec la fermeture du pantalon, alors que sa bouche s'était ouverte pour laisser passer une langue fouineuse qui s'insinuait entre les lèvres de Charlieu.

Subjugué, il se laissait faire. Cette belle fille, dont il rêvait depuis des jours, pour lui, là, mais hélas à la vue de tous, enviée par tous. Et c'était lui qu'elle avait choisi... Ça lui ôtait tous ses moyens.

Enfin... pas vraiment, car sous les doigts experts de Sonia, son sexe commençait à trouver ces attouchements à son goût.

Edmond ferma enfin ses bras autour de ce corps souple et fin. Brigitte les découvrit, enlacés, la main de cette rousse faisant joujou avec ce qu'elle estimait lui appartenir. Et lui, ce grand benêt, se pâmant à bouche que veux-tu.

Son sang ne fit qu'un tour. En trois pas, elle fut près du couple. Sa main se posa sur l'épaule d'Edmond.

— Chéri, je suis fatiguée. On rentre, j'en ai assez...

Comme piqué par une guêpe, Edmond se redressa en marmonnant n'importe quoi.

— Oui, bien sûr, tu as raison.

Sans un regard vers Sonia, comme un toutou bien sage, il suivit Brigitte, mais le cœur explosant de rage et le corps frémissant de frustration. Quelle garce celle-là !

Ils atteignirent la voiture sans se dire un mot. Une fois installés, la voiture démarrée, Brigitte tonna :

— Tu l'as reconnue ?

— Qui ? fit-il faux cul.

— La grande rousse...

— Je devrais la connaître ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Elle travaille à Artémise.

— Je ne savais pas.

Elle lui glissa un regard mauvais. Pourquoi mentait-il ? Qu'est-ce qu'il mijotait ?

Edmond s'enferma dans son mensonge.

— Pour moi, c'était une rencontre comme une autre. Dans ce genre de festivités, on rencontre n'importe qui...

— Tu l'embrassais à pleine bouche, comme un amoureux.

Charlieu n'avait vraiment pas envie d'une dispute à ce moment-là. Il tempéra.

— Ma Minette, qu'est-ce que tu vas t'imaginer !

Mais elle s'entêtait, déployant toutes les facettes de sa jalousie.

— Tu n'étais pas comme avec les autres. Crois-moi, je te connais bien.

La main d'Edmond se posa sur son genou qu'il caressa avec toute la tendresse dont il était capable à cet instant.

— Voyons, tu sais bien que c'est toi que j'aime...

Oui... sans doute... Mais ce n'était pas pour la rassurer. Elle sentait en la grande rousse une rivale dangereuse.

— C'est embêtant... murmura-t-elle, pour essayer de lui faire peur.

Il esquissa une grimace.

— Tu as raison. Si elle travaille à Artémise, c'est embêtant.

— Tu n'as qu'à la licencier.

— Pour qu'elle se répande dans tout Paris sur ce genre de soirée ? Tu n'y penses pas !

— Elle a des preuves ?

Là, il s'avoua battu. Mais pas question de virer la belle rousse. Il y avait goûté, il voulait maintenant la dévorer. Cependant, il fallait calmer Brigitte.

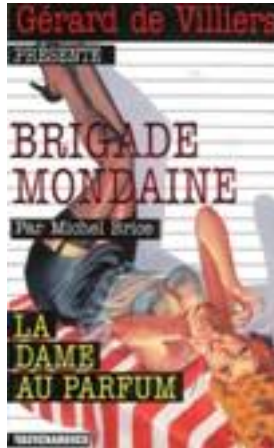
— Écoute, je vais y songer. Je convoquerai Delmas pour voir comment on peut faire.

Sa main se crispa sur le genou qu'il n'avait pas lâché.

— Te voilà rassurée ?

Si on veut... Elle ferait gaffe. Cette fille-là c'était un serpent venimeux. Il n'était pas question qu'on lui prenne Edmond et son fric.

Chapitre VII



La Laguna de Sylvain Manouret passa une première fois, à vitesse réduite, devant l'immeuble d'Aïssa Laouri. Parfait ! Pas un flic en vue, comme il l'avait craint.

Il chercha une place de parking. N'en trouvant pas, il dut repasser une seconde fois, inspecta encore les environs. À part un couple de jeunes qui entraient dans l'immeuble, la rue était déserte.

Il trouva enfin à garer la Renault, derrière l'immeuble. Il jeta un œil dans son rétro. Personne. Il glissa sa frêle et petite taille hors de la voiture, prit soin de ne pas faire claquer la portière.

Rabattant la cagoule du survêtement sur sa tête, il fila, les mains dans les poches, à grands pas pressés. Chaussé de baskets, il ne faisait aucun bruit.

Devant l'entrée de l'immeuble, il regarda le digicode. Il fallait s'y attendre. Il était 10 heures du soir. À cette heure-ci, il y aura bien une mémé pour sortir le toutou. Sylvain se planqua dans un angle mort et attendit.

Le salut ne vint pas de l'immeuble, mais de la rue. Ce fut d'abord le chien qui apparut. Il accourut vers Manouret et vint le renifler sous le pantalon de jogging.

— Fous le camp, sale cabot, siffla Sylvain sans oser bouger, de crainte de déclencher une réaction bruyante et brutale du clebs.

Au bout de la rue, le maître apparut. Un homme corpulent, qui marchait avec une canne et qui tirait frénétiquement sur les dernières bouffées d'une cigarette.

Sylvain s'enfonça davantage dans la pénombre du mur. L'homme émit un sifflement. Le chien frémit, hésita, puis bondit vers son maître.

— Quelle cochonnerie t'as encore trouvé ? jeta ce dernier en pianotant sur le digicode.

Pourvu que cette satanée porte se referme lentement, pria Sylvain, prêt à bondir dans l'entrebâillement. Il se détacha du mur, entendit le claquement du déclenchement de la porte vitrée, vit le bonhomme disparaître dans l'entrée, précédé du chien.

Manouret bondit, retint la porte entrebâillée. De là, il voyait tout le hall éclairé. La rangée de boîtes aux lettres à gauche, la loge de la gardienne en face, les plantes vertes qui ornaient le carrelage de marbre, et la porte métallisée de l'ascenseur.

Par chance, le vieil homme ne se posta pas devant à l'attendre. Il ouvrit une autre porte et son chien s'engouffra dans les escaliers.

Sylvain attendit que la minuterie s'arrête pour entrer enfin. Il sortit une lampe de poche et braqua le rayon sur la porte que venait de passer le bonhomme.

Le cœur battant, il attendit encore quelques minutes avant d'ouvrir. En haut, il entendit une seconde porte claquer en se refermant. OK ! Le type était entré chez lui. Plus de danger qu'il l'aperçoive ou que le clebs se précipite sur ses mollets.

Sylvain s'engagea dans les escaliers. Il ignorait à quel étage était l'appartement de la pute. Ça n'était pas précisé sur la carte d'identité de la fille. Il ouvrit la porte du premier étage et se retrouva sur un petit palier à deux appartements.

Le faisceau de sa lampe balaya les noms. Pas ce qu'il cherchait. Il reprit les escaliers, fit de même à l'étage au-dessus, toujours sans succès. Au troisième, même résultat. Mais au quatrième étage, il faillit crier « bingo ».

La lumière jaune de sa lampe de poche éclaira les scellés qui barraient la serrure de la porte de l'appartement de droite.

Ouvrir n'était pas un problème pour Manouret. Avant d'être le gros entrepreneur en bâtiments qu'il était devenu, il avait œuvré dans des travaux moins honorifiques. Il avait vingt ans et la bande de copains

dont il était un des fleurons vivait de petits cambriolages, de menus larcins dans les boutiques, de ventes de marchandises « tombées du camion ».

Il sortit de sa poche le rossignol de sa jeunesse. Voilà qui le ramenait à des années en arrière. Avait-il perdu la main ? Avant de s'attaquer à la serrure, il écouta l'appartement voisin. Une télévision beuglait son programme débile. Pas beaucoup de risques qu'on l'entende.

Il brisa les scellés et attaqua la serrure. Il batailla, tâtonna quelques secondes avant de trouver le bon créneau. Il tourna, un déclic et la porte s'ouvrit.

Sylvain se glissa rapidement dans l'entrebâillement et referma avec précaution. Bon, maintenant, il fallait qu'il soit plus malin que les flics qui, d'après les journaux, n'avaient rien découvert, et plus méticuleux qu'à sa première visite. La garce devait bien cacher quelque part les papiers compromettants pour lui. Il y passerait la nuit s'il le fallait, mais il ne quitterait pas ce putain d'appartement les mains vides.

Il avait dit à son épouse qu'il avait un dîner avec des clients importants. Elle savait que, dans ces cas-là, ça se terminait en boîte, très tard.

*

**

Brichot avait dégotté un petit resto sympa près du marché aux fleurs. Sans sa flèche, l'ami Boris, il s'ennuyait ferme. Demain, il sauterait dans le premier train pour Paris, mission accomplie.

Pour l'instant, l'oreille collée à son mobile, il parlait avec Jeannette.

— 12 en maths, c'est bien. J'espère que tu l'as félicitée ?

— J'ai fait mieux. Je lui ai promis le jean dont elle rêve depuis un mois.

— Colette va faire la tête.

— Elle n'a qu'à avoir, elle aussi, de bonnes notes en maths.

— C'est plus une littéraire.

— Qui n'a pas de bonnes notes en français, rétorqua Jeannette.

— Elle n'est pas bosseuse comme Rose. Bon, ma chérie, je vais te souhaiter bonne nuit. Et demain, elle sera meilleure puisque je serai

là.

— Les filles vont être contentes. Elles ont plein de choses à te raconter. Tu te rappelles qu'elles sont allées au théâtre avec la classe ?

— Oui, un Molière, c'est ça.

— L'Avare. Et ça leur a plu.

— Tant mieux. Je t'embrasse, ma chérie.

Il fit un petit bisou à l'appareil, que Jeannette était censée entendre à l'autre bout, puis il raccrocha.

— Votre café, monsieur, fit le patron en posant une tasse fumante sur la table.

— Et vous me donnerez l'addition.

Il mit un sucre dans le café. Au moment où il rangeait son téléphone dans sa poche, celui-ci vibra. Jeannette aurait-elle oublié de lui dire quelque chose ?

Il le reprit, le porta à son oreille.

— Ça va pour toi ?

La voix chaude de Boris.

— Monsieur se manifeste. Ta villégiature florentine se passe bien ? Monsieur prend du bon temps ?

— Monsieur s'inquiète. J'ai vu Cassetti. Ce n'est pas notre homme.

— Te voilà bien catégorique. Ça ne te ressemble pas.

— Marié, connu de toute l'Italie, père de famille, une excellente situation. Pourquoi foutrait-il tout cela en l'air ?

— Sauf si c'est un accident, comme le pense Barrai.

— Il m'a assuré que ce genre de perversion n'était pas dans ses pratiques.

— Et depuis quand, monsieur Corentin croit-il dur comme fer, à ce qu'affirment les présumés coupables ?

— Je te dis que ce n'est pas lui.

— Ton flair, sans doute...

— Ben oui... Dis, tu es certain d'avoir bien fouillé l'appartement d'Aïssa ?

— Écoute, j'y suis retourné avec l'adjoint de Barrai. On n'a rien trouvé qui nous intéresse.

— Fais une troisième visite.

— Mais je repars demain matin.

— Et ce soir ? Qu'est-ce que tu vas faire de ta soirée sans moi, hein ?

— Faut dire, que c'est long tout seul, reconnu Brichot.

— Alors, file à l'appartement. Retourne tout, encore une fois. Je suis certain que la solution est là.

— T'en as de bonnes, toi !

Mais, à l'autre bout, Boris insistait. Aimé l'écouta patiemment, opina.

— Oui... Oui, d'accord. Tu rentres quand ? oui... OK ! Bonne nuit.

Il empocha son mobile en soupirant. Le patron lui présenta la note. Aimé étala deux billets sur la soucoupe et se leva.

— Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur.

Maintenant, il lui fallait trouver un taxi pour monter jusqu'à Cimiez. Il fit quelques pas dans la rue en remontant le col de son blouson. Il se décida pour se diriger vers la promenade des Anglais, où il avait le plus de chance de trouver une voiture.

Il était un peu plus de neuf heures et demie. Il y avait encore une circulation dingue. Les bars étaient ouverts, les terrasses bien remplies ; des musiques s'échappaient de certains lieux. De l'autre côté du boulevard, sur le trottoir qui longeait la plage, une bande de jeunes faisaient les fous.

Aimé se dirigea vers la station de taxis. Une file de voitures y stationnait. Il monta dans la première, donna l'adresse.

— Vous avez de la chance d'habiter là-haut, fit le chauffeur qui avait envie de faire la conversation. C'est un beau quartier.

— Oui, répondit Brichot.

— Oh ! Vous n'êtes pas d'ici, vous ? Vous n'avez pas l'accent chantant.

— Et non ! Je suis Parisien.

— J'ai fait le taxi à Paris. Bou Diou... Qué galère ! On est plus tranquille ici.

Il enfilait les rues les unes après les autres et stoppa bientôt devant l'immeuble d'Aïssa Laouri.

— Voilà, monsieur. Ça fera 15 euros.

— Vous me donnez une note.

Le chauffeur éclaira l'intérieur, griffonna un papier qu'il lui tendit. Aimé l'échangea contre deux billets et sortit de la voiture qui redémarra aussitôt.

Heureusement il avait encore le trousseau de clés qu'il ne devait rendre que demain, avant de prendre le train. Boris avait toujours de ces idées !

Il entra, prit l'ascenseur jusqu'au quatrième, actionna la minuterie. Et là, il eut un coup au cœur. Son œil rond fixait les scellés brisés. Ils étaient venus hier, ils avaient tout remis en place, légalement.

Ça datait de quand ? Et merde ! Il n'avait pas son arme. Il fut tenté d'appeler Barrai ; qu'il arrive avec des renforts. Il aurait l'air malin s'il n'y avait personne dans l'appartement.

Brichot glissa lentement la clé dans son logement et tourna. La porte s'ouvrit, sans difficulté. Si le type était encore là, il n'avait même pas pris la peine de la bloquer.

Le couloir était plongé dans l'obscurité ; de même la cuisine à sa gauche. Il avança avec précaution, dos au mur. Face à lui, le salon avec la terrasse. Là encore, aucune lumière. Aimé entra dans la pièce. Il tendit la main vers l'interrupteur et se ravisa. Non ! Discretion avant tout. Heureusement, la nuit était suffisamment claire pour qu'il distingue l'ensemble de la pièce.

Une moto pétarada dans la rue, en bas. Malgré ce ronflement sonore, mu par un sixième sens, Brichot crut entendre un léger crissement derrière lui. Il se retourna d'un bloc.

Une silhouette se découpait dans l'embrasure de la porte. Instinctivement, il plia les genoux, se mit en position de tir, en tendant ses deux mains jointes, comme s'il tenait une arme.

— Ne bouge pas ! Police !

L'autre plongea sur la moquette et l'agrippa aux chevilles. Il tira avec une force inouïe et fit basculer Brichot à terre. Avant qu'il ait le temps de réagir, son agresseur le frappait à la tête. Manouret leva une seconde fois son bras prêt à frapper encore. Mais le coup ne rencontra que le vide. Brichot avait eu le temps de faire un roulé-boulé pour se soustraire à l'agression.

L'homme, comprenant qu'il n'aurait pas le dessus, se releva et courut vers la sortie, en se cognant aux murs. Brichot s'élança. Il n'était pas doué pour la course. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas pratiqué cet exercice...

Il atteignit la porte palière, ouvrit la porte des escaliers, mais l'homme était déjà deux étages plus bas. Brichot renonça.

Il réintégra l'appartement, se précipita vers la terrasse, ouvrit la fenêtre et se pencha pour scruter la rue. Il vit le type sortir de l'immeuble. Dans la lueur des réverbères il nota le jogging noir avec capuche. L'homme tourna le coin de la rue. Brichot pesta. Pas de moto, pas de voiture...

C'est alors qu'il perçut le ronflement d'un moteur. Deux minutes plus tard, une Laguna gris métallisée apparut et fila rapidement en direction du centre ville.

Il revint dans l'appartement en fulminant de rage. Il se décida à allumer et découvrit le désastre : les étagères vidées, des papiers partout, des livres ouverts, des cousins renversés, des placards béants. Ce qu'ils avaient vaguement rangé hier était à nouveau sur le tapis.

Il passa dans la chambre où il ne put que constater les mêmes dégâts.

Que cherchait ce type ? Boris avait raison. Il y avait quelque chose à trouver et ils étaient passés à côté. Il se laissa tomber dans un fauteuil et prenant son mobile, il appela sa flèche.

Boris répondit tout de suite.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Oui, un type qui cherchait, comme nous. Malheureusement, j'ai rien pu faire. Les scellés étaient brisés. Je suis entré quand même. Il a dû m'entendre et éteindre sa loupiote. Il m'est tombé dessus sans que j'aie rien vu venir.

— Pas de bobo ?

— Sans doute une grosse bosse sur le crâne. Si tu voyais ce carnage ici. Il a tout retourné.

— Eh bien, tu en fais autant.

— J'appelle l'inspecteur. On ne sera pas trop de deux.

— Non ! J'ai pas confiance. Tu fais le boulot seul.

— Ok ! T'inquiète ! J'y passe la nuit s'il le faut, mais je vais trouver ce que ce type cherchait.

— Avec un peu de chance, il a laissé des empreintes partout. Demain matin, dis à Barraï qu'il envoie ses gars.

— Je te tiens au courant.

Il raccrocha. Son œil fit le tour du salon. Surtout ne pas se décourager et procéder avec méthode. D'abord, boire. Cette petite séance physique l'avait assoiffé.

Il alla dans la cuisine, fit couler le robinet et aspira le filet d'eau

fraîche avec plaisir. L'homme n'avait pas encore eu le temps d'inspecter la cuisine. Tout y était à peu près rangé. Brichot commença son travail.

Il vida méthodiquement le premier placard, en sortit ce qu'hier il y avait mis. Le sucre, le sel, la boîte de thé, celle de café avec les filtres, les paquets de pâtes et de riz, tout se retrouva aligné sur le plan de travail. Quand le placard fut vide, il passa sa main dans tous les recoins. Dans le placard sous l'évier, il trouva un rouleau de sacs poubelle, en déchira un qu'il ouvrit. Puis, il vida les boîtes de leurs contenus dedans : le riz, les pâtes, le thé, etc. Tout y passa. Rien.

Après l'épicerie, ce fut le tour de la vaisselle. Une pile d'assiettes, un alignement de verres, un entassement de plats. Placard vide... Sa main ne rencontra que le néant.

Brichot procéda de même avec les autres placards sans rien découvrir. Les produits de nettoyage rejoignirent riz et autres aliments dans le sac poubelle.

Il déplaça le lave-vaisselle, le réfrigérateur, le four à micro-ondes. Rien, toujours rien. Il fallait se faire une raison. Ce n'était pas dans la cuisine qu'il trouverait ce qu'il cherchait. Mais que cherchait-il au juste ? Des lettres, des photos, un carnet ?

Dans le couloir, il ouvrit la penderie et explora à nouveau toutes les poches des vêtements suspendus.

Ensuite, Brichot passa dans la chambre. Le visiteur précédent avait tout chamboulé. Avait-il eu le temps de trouver et d'emporter ce que lui-même convoitait ?

À genoux sur la moquette blanche, Aimé tria les vêtements et sous-vêtements éparpillés. Autour d'une petite table, les produits de maquillage étaient dispersés.

Un grand placard aux portes en miroirs tenait tout un pan de mur. Des dizaines de vêtements s'y empilaient. Certains, bousculés par l'inconnu gisaient sur le sol.

Il lui fallut du temps pour trier, tâter, fouiller toutes ces tenues, pour la plupart de grandes marques. Ça rapportait ce métier !

Il trouva des mouchoirs, des tickets d'autobus, des notes de taxis, de restaurants. Rien d'intéressant là encore. Sur les rayonnages des piles de linge de maison : draps, serviettes de toilette. Il déplia chacun, avec méthode et obstination. Toujours rien.

Désespérant ! Brichot en était à se dire qu'ils faisaient fausse route, que le fameux flair de Boris battait la campagne. Cette fille était trop prudente pour laisser traîner quoi que ce soit. Avait-elle enfermé des

papiers compromettants dans un coffre ? Mais dans ce cas, il aurait trouvé une clé quelque part.

Aimé revint dans le salon. Il eut un soupir de découragement en regardant le souk, laissé par son prédécesseur. Il était déjà minuit et son esprit commençait à battre de l'aile. Néanmoins, il se mit à la tâche.

Sonder les coussins, effeuiller les livres, prendre un par un les papiers d'un petit secrétaire. Une autre photo attira son regard : Aïssa serrant tendrement une gamine de 4 ans environ. Sa fille... Pauvre môme...

Chou blanc, une fois de plus. Il se laissa tomber dans le canapé, épuisé, et prit son mobile pour appeler Boris et lui faire le compte rendu négatif de ses investigations.

Mais son regard se porta sur la terrasse. Et soudain, un souvenir lointain lui revint en mémoire. Il était tout gosse. Ils partaient en vacances. Sa mère qui craignait les cambriolages avait caché des bijoux, qu'elle ne voulait pas emporter en Espagne, dans un pot de terre, sur le balcon.

Il bondit de son siège et ouvrit la double baie. Ici, tout était en place. Le type n'y avait pas pensé. Brichot se mit à espérer. La petite terrasse était ourlée de bacs dans lesquels poussaient des lauriers roses, du romarin, et autres plantes. Dans un pot vide, un sécateur, une petite pelle, un petit râteau, comme un jouet d'enfant.

Brichot s'arma de la pelle et attaqua le premier bac. Avec une frénésie nouvelle, certain d'être dans la bonne direction, il plongea l'outil dans la terre qu'il jetait sur le béton. Hélas, sans succès.

Il passa au second. Échec et mat ! Dans le troisième, il dut aller jusqu'au fond pour rencontrer une résistance. Il plongea la main et, à l'aveugle, ses doigts palpèrent du plastique. Une bouffée d'orgueil lui monta à la tête. Il avait trouvé.

Il sortit un sac en plastique, fermé d'un élastique. Il revint dans le salon avec son précieux butin. Sacré Boris ! Une fois de plus, il avait eu raison.

Assis dans le fauteuil, le sac sur ses genoux, il l'ouvrit. Des photos. Sur toutes, Aïssa avec un homme, qu'elle enlaçait tendrement, ou qu'elle embrassait, ou plus compromettant, la bouche de l'homme sur ses seins. Sur certaines photos, on distinguait nettement l'alliance à l'annulaire.

Comment avait-elle pu prendre ces photos ? Un ou une complice ? Non, ce n'était certainement pas le genre de la fille. Elle agissait seule.

Avec son portable ? Il fallait que ses clients soient particulièrement confiants pour la laisser faire. Trop risqué. Et pourtant, il ne voyait pas d'autre solution. Elle devait les enivrer, les droguer pour qu'ils ne s'aperçoivent de rien.

Le sachet plastique recelait un autre trésor. Un petit carnet rouge. Il l'ouvrit. Une liste de noms, ou plutôt de prénoms suivis d'une initiale et d'une somme ; grosses sommes.

Aimé bondit sur son téléphone. La sonnerie s'entêta avant que Corentin ne décroche.

— Ouais, ânonna-t-il, d'une voix pâteuse.

— Bingo, vieux frère !

— T'as vu l'heure, rouspéta Boris.

— Dis donc, moi, je suis encore au boulot, pendant que monsieur se la coule douce dans un bon plumard. Avec qui, d'ailleurs ? Blonde ou brune ?

— Seul, ça m'arrive. Alors ?

— Figure-toi que la petite faisait chanter ses clients mariés. Et le type qui m'a précédé est certainement l'un d'eux.

— Un coupable potentiel ?

— Il y a toutes les chances.

— Bon. Demain, tu racontes tout ça au commissaire Barraï, tu lui remets le matériel, mais tu en fais des photocopies pour nous, OK ? Et surtout, qu'ils n'oublient pas le relevé des empreintes dans l'appartement.

— Ok, grand chef !

— Et que je ne t'y reprenne pas à me réveiller à une heure du matin.

— Dis donc... commença Aimé.

Mais Boris l'interrompit.

— Bon boulot. Félicitations. Bonne nuit.

Sur ce, il raccrocha. Aimé en fit autant, le sourire aux lèvres, content de lui.

Chapitre VIII



Sonia se coula le long du corps nu de Philippe. Sa bouche butinait chaque pouce de peau, faisant naître des frissons.

Les bras en croix, Philippe se laissait faire. Jamais une femme ne s'était occupée de lui à ce point. D'habitude, c'était plutôt lui qui faisait le travail. Mais avec Sonia c'était l'inverse.

— Mais où t'as appris à faire tout ça ? murmura-t-il, en extase, près de l'explosion.

— C'est inné, répondit-elle.

Sa langue pointue s'attarda sur le nombril. Philippe eut un hoquet de rire.

— Tu me chatouilles.

— C'est tout ce que ça te fait ?

— T'es une belle garce...

— J'en suis fière.

Elle descendit plus bas, ses lèvres caressant le tour de la toison brune et fournie. Sa langue, telle un serpent, se balada sur le sexe dressé comme un pieu fiché en terre, droit, fier de sa virilité. Elle

tourna autour à grands coups de lèche avant de prendre le gland et de le sucer comme une glace à la vanille.

Philippe eut un gémissement. Ses reins se soulevèrent vers cette grotte humide dans laquelle il voulait s'enfoncer. Mais Sonia se redressa. D'une main autoritaire, il rabattit sa tête sur son ventre. Sonia se dégagea brutalement.

— Non ! s'écria-t-elle. C'est moi qui mène le jeu.

Il se laissa retomber sur le lit, vaincu. Elle avait raison. C'était un délice, à la limite de l'insupportable, cette tension, au bord de l'explosion finale.

Il tint encore quelques minutes, se laissant manger, lécher, sucer, croquer. Et puis, non, c'était trop. Il attrapa Sonia aux épaules, la bascula sur le matelas, se redressa au-dessus d'elle. D'un geste brusque, il la retourna, la força à se mettre à genoux.

Ses deux mains écartèrent les cuisses. Il se glissa dans l'espace et d'un coup de reins l'éperonna avec un « han » de satisfaction.

Il la tenait aux hanches, la pilonnait sans ménagement. L'amour avec Philippe ressemblait toujours à un combat. Mais Sonia préférait cette brutalité à la mièvrerie de la tendresse. Avec Philippe, elle prenait du plaisir, ce qui était extrêmement rare chez elle.

Et là, elle le sentait monter ce plaisir, doucement mais sûrement. Philippe accéléra le mouvement.

— Attends, supplia-t-elle.

Il se retint, alla plus profond, cherchant son point G. Elle allait à sa rencontre, ses fesses cognant contre les bourses.

— Oui... Oui... souffla-t-elle enivrée.

Le rythme s'accrut et soudain, elle eut un cri : « ah ». Philippe se précipita et ne fut pas long à répondre à ce cri par le sien.

Ils restèrent soudés l'un à l'autre pendant quelques secondes, dans la même position. Puis, Sonia se coucha à plein ventre et Philippe la couvrit de son corps musclé. Il mordilla sa nuque.

— C'était bon...

— Pour moi aussi, chuchota-t-elle. J'ai soif.

— J'y vais. Eau, jus de fruit ou alcool ?

— Whisky, répondit-elle.

Philippe se leva. Elle l'entendit fourrager dans la cuisine ; la porte du congélateur s'ouvrit, les glaçons tintèrent dans le verre. Elle se leva, passa dans la salle de bains. Sous la douche, elle réfléchit.

Prendre son pied, c'était bien. Mais ne pas oublier qu'elle était en mission et que si celle-ci réussissait, c'était un joli paquet de fric qui tomberait dans son escarcelle.

Soudain de l'autre côté du pare-douche, une silhouette se détacha. Philippe vint la rejoindre.

— Et mon verre ? demanda-t-elle.

— Après.

Il la plaqua contre lui, se frotta contre ce corps mouillé, prit sa bouche entre ses lèvres, la happa comme pour l'avaler. Déjà son sexe se redressait, prêt au combat. Ses mains s'emparèrent des mamelons, gonflés de désir. Ils pinçaient, trituraient à la limite de la douleur. Mais c'était si bon...

Sonia releva une jambe, s'agrippa aux épaules de Philippe et prenant son sexe à pleine main, elle le guida vers sa grotte intime.

L'eau tiède coulait sur leurs corps emmêlés. Ils jouirent à l'unisson dans un grand cri libérateur. Puis, ils se firent une toilette mutuelle avant de se sécher.

Sonia se rhabilla. Elle avala son whisky. Il était près de midi, elle était en retard.

— Déjà ! s'écria Philippe en la voyant enfiler sa veste. Tu ne viens que pour te faire baiser.

— Tu fais ça si bien, répondit-elle en avalant la dernière goutte de whisky.

Elle posa ses lèvres sur celles de Philippe.

— Tu penses à ce que je t'ai demandé ?

— Aller à l'étage directorial... Oui, j'y pense.

Il agrippa sa main au moment où elle se retournait pour filer.

— Dis donc, par hasard, tu ne coucherais pas avec moi que pour ça ? Des filles comme toi, j'en ai connu.

Elle planta ses yeux verts dans les siens.

— Qui sait ? À toi d'apporter une réponse.

Elle fila, ouvrit la porte du petit appartement.

— À lundi, au bureau.

Dans la rue, elle héla un taxi qui, heureusement, s'arrêta.

— 19^e, indiqua-t-elle en claquant la portière.

— C'est grand le 19^e, marmonna le chauffeur.

— Rue des Alouettes.

Il lui jeta un coup d'œil à travers le rétro.

— Je vous préviens, la télé, c'est plus là-haut.

— Qui vous dit que je veux faire de la télé ? répondit-elle en riant.

— Votre allure. Vous avez tout d'une vedette. C'est pas souvent que j'en charge des nanas comme vous.

— N'en profitez pas pour faire durer le trajet. Je suis en retard.

— Ok, princesse. On met le turbo.

Il prit alors un malin plaisir à déjouer tous les pièges de la circulation. Vingt minutes plus tard, il stoppa devant le modeste bistrot qu'elle lui avait indiqué.

— Parfait, dit-elle en lui tendant un billet. Gardez tout.

— Merci. Princesse jusqu'au bout du porte-monnaie.

— Je sais récompenser les compétences. Faites attention à vous tout de même, vous conduisez comme un fou, répliqua-t-elle en descendant de voiture.

La portière claqua, il la regarda entrer dans le bistrot avant de redémarrer.

L'homme était attablé dans le fond de la salle. Il avait déjà entamé la bouteille de Bordeaux commandée. Il admira la démarche ondulante de Sonia. Cette fille ferait bander le moindre ver de terre.

— Excusez-moi, dit-elle en s'asseyant en face de lui. Je suis en retard.

— Un peu. Pas grave.

L'homme était massif. Les rides burinaient un visage large sous de rares cheveux blondasses. La bouche n'était qu'une mince fente, sans lèvres et les années qui passaient avaient délavé le bleu initial du regard. Un visage dur, vaguement inquiétant. On se demandait de quelle saloperie ce type pouvait être capable.

Le garçon approcha un menu en main.

— La même chose que moi, fit l'homme, alors que Sonia allait prendre le menu pour choisir.

Elle se résigna. Après tout, c'était lui le patron. Il lui versa un verre de vin.

— Alors, où en sommes-nous ?

— Ça avance, répondit Sonia prudemment.

— Ce n'est pas une réponse.

Elle soupira avant d'expliquer.

— Avec le DRH c'est bien accroché. Il va me muter à l'étage de Charlieu. Et avec ce dernier, j'ai fait des travaux d'approche au cours d'une partouze dans laquelle je me suis invitée.

— Une partouze ? Vous avez pris des photos ?

— Non !

— Bon Dieu ! C'est ce qu'il fallait faire, tempêta-t-il. Quoi que... Une partouze, où est le scandale ? Ça fera rigoler toute la profession, sans plus. Vous connaissez comme moi le nombre de types, en politique ou dans les affaires, qui s'adonnent à ce petit plaisir. C'est leur vie privée. Ça ne nous regarde pas.

Il la regarda avec dureté.

— Faut trouver autre chose. Quelque chose qui tombe sous le coup de la loi.

Il eut un petit sourire en reposant la fourchette avec laquelle il jouait.

— Pour l'instant, il me semble que vous ne méritez pas votre salaire.

— Je vais trouver, balbutia Sonia.

— Parfait, parfait... apprécia l'homme.

Le garçon apporta deux assiettes de salade composée.

— Cependant, il faut faire vite, continua le type quand le garçon se fut éloigné. Charlieu n'a signé qu'une convention avec la Chine. Le contrat réel va se signer incessamment. Il faut agir avant.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Je m'y emploie ! Mais ce n'est pas aussi facile que vous le pensez.

Elle se pencha au-dessus de son assiette.

— De toute façon, votre intérêt est aussi le mien. Je ne tiens pas à ce que cette somme rondelette me passe sous le nez.

— Votre amie de Nice vous a-t-elle contactée ?

— Aucune nouvelle d'elle.

— Elle devait trouver des photos compromettant Charlieu.

— Oui, je sais. Je la contacterai ce soir pour lui dire de faire fissa.

L'homme avala deux rondelles de tomates avant de reprendre.

— Vous connaissez le contrat ? Pas de résultat de votre part, le

contrat de la Chine nous passe sous le nez, votre rétribution également et en plus, vous êtes à l'amende.

— Je sais, soupira Sonia en repoussant son assiette.

Ce type avait le don de lui couper l'appétit.

Il appela le garçon pour payer sans même lui demander si elle désirait un café. Goujat ! pensa-t-elle.

Il sortit deux billets de sa poche, se leva.

— Je sors le premier. J'attends des nouvelles positives dans la semaine.

— Vous les aurez, assura-t-elle.

Il sortit. Elle appela le garçon.

— Un dessert et un café.

— Il reste de la tarte aux pommes maison, proposa-t-il.

— Va pour la tarte aux pommes.

C'est le réseau qui l'avait mise entre les pattes de ce type. Il travaillait pour une grosse entreprise, concurrente d'Artémise. Mais elle ignorait laquelle. Une entreprise au bord de la faillite. Charlieu avait, peu à peu, grignoté tous leurs clients. S'ils n'avaient pas ce mirifique contrat avec la Chine, c'en était fait d'eux.

Mais voilà, Charlieu était mieux placé. Son interlocuteur avait raison. Les échanges et les partouzes, ça amuserait, sans plus. Ça ne ferait pas chuter Charlieu. Il fallait quelque chose de plus grave, qui tombe sous le coup de la loi.

Elle pensa à son amie Aïssa. Elle aurait voulu ne pas toucher à ça. Mais, hélas, il le fallait. Ce fric, elle le voulait même à ce prix qui la révoltait.

Le garçon apporta la tarte et le café. Elle le régla immédiatement. Tout en grignotant la tarte elle réfléchissait.

Sonia avait connu Aïssa sur la plage, à Nice. La jeune Marocaine, à l'époque, avait un petit chien qu'elle avait baptisé Éros. Leur première rencontre avait presque été une dispute. Pendant que Sonia se baignait, Éros, qui avait échappé à sa maîtresse, avait fourré sa truffe dans le sac de Sonia et tout renversé sur les galets.

Mais entre les deux jeunes femmes qui avaient le même âge, tout s'était vite arrangé. Elles en avaient ri. Leur amitié était née ainsi, grâce à une petite touffe de poils frisés.

Aïssa semblait mener la grande vie, alors que Sonia, étudiante, tirait le diable par la queue. Aïssa l'entraînait au bar des grands hôtels,

dans de grands restaurants.

— L'argent, c'est facile quand on en veut et qu'on est superbe, comme toi, ne cessait-elle de lui répéter.

Sonia avait fini par poser la question.

— Tu es d'une grande famille marocaine, ou tu fais la pute ?

— Deuxième hypothèse, avait répondu Aïssa, sans aucun embarras. Une pute de luxe.

Sonia avait ouvert de grands yeux. Elles sirotaient un cocktail au bar du Négresco.

— Tu vois, avait expliqué Aïssa, tous ces types, bourrés de fric, t'as remarqué leurs regards sur nous ? Si tu mettais la main sur leurs braguettes, tu trouverais un petit joujou tout gonflé de désir brûlant.

Elles en avaient beaucoup ri.

— Alors, tu viens ici pour draguer ?

— Tu n'y es pas du tout. C'est plus subtil. Je suis escort girl. C'est un mot plus smart, non ?

— Tu recrutes tes clients par internet ? avait demandé Sonia.

Aïssa avait hoché la tête.

— Non, non. Je suis inscrite dans un réseau qui me garantit une clientèle triée sur le volet. Souvent des étrangers en France pour affaires.

Elle avait pris la main de son amie.

— Je t'inscris, si tu veux. T'en as pas marre de te faire du mouron toutes les fins de mois ?

Sonia se souvenait de son cri d'horreur.

— Oh non ! Je ne pourrai jamais faire ça.

Comme quoi, le dicton est juste : il ne faut jamais dire « fontaine je ne boirai pas de ton eau » Quand on a vraiment soif, on boit même de l'eau polluée.

Au fil de leur amitié, elles en étaient venues aux confidences. Et ce que racontait Aïssa n'était pas joli, joli.

Arrivée en France avec ses parents, à l'âge de dix ans, elle avait connu la misère. Pour en sortir, son père avait eu une idée. Puisque sa fille était belle, il fallait faire travailler ce capital.

Il l'avait donc inscrite dans une agence de publicité. Sauf que l'agence en question était une façade cachant des activités moins glorieuses : un réseau de pédophilie.

La petite Aïssa avait été livrée à des hommes libidineux. Honteuse, comme souvent les enfants violés, elle n'avait jamais osé avouer la vérité à son père.

Un jour, dans un magazine, elle avait reconnu un de ses violeurs. Le gras et jovial Edmond Charlieu.

Alors, elle était montée à Paris, avait tout fait pour le rencontrer. Comment aurait-il reconnu la petite fille dont il avait abusé dans cette splendide femme si sûre d'elle.

Aïssa avait réussi à prendre des photos très compromettantes de Charlieu. Et depuis, il crachait au bassinet, le petit père.

Pauvre Aïssa pensa Sonia. Elle ouvrit son sac, sortit son portable et sélectionna le numéro de son amie. Au bout de trois sonneries, on décrocha.

— Allo, fit une voix d'homme.

Sonia raccrocha aussitôt. Son cœur se mit à battre follement. Un homme avait en main le téléphone de son amie. Pourquoi ? Aïssa était-elle en danger ?

Au 36 quai des Orfèvres, dans le bureau de Corentin, Briclot reposa le téléphone.

— On a raccroché, déclara-t-il, furieux. Les gars, au contrôle, n'ont même pas eu le temps de savoir d'où venait l'appel.

— Homme ou femme ?

— J'te dis qu'on a raccroché tout de suite. Je n'ai même pas entendu le son de sa voix.

— Tu as le numéro, non ? conseilla Boris.

Aimé ouvrit le mobile.

— Inconnu, évidemment !

— Allez, lance les gars sur les opérateurs. On va trouver le propriétaire de ce téléphone.

Paniquée, Sonia quitta le petit bistrot comme si elle avait le diable à ses trousses. Elle descendit la rue, se retrouva face au jardin des Buttes Chaumont. Elle y entra.

Des vieux paressaient sur des bancs, au soleil, des enfants couraient, faisaient du vélo, les mamans s'attelaient aux poussettes dans les allées en pente qui descendaient vers le lac.

Sonia, insensible à la beauté du jardin, à cette vie paisible qu'elle ne connaîtrait jamais, s'engagea dans l'allée en face, au hasard. Une idée persistante tournait en boucle dans sa tête : un homme avait en

main le téléphone de son amie. Et ça, c'était impensable quand on connaissait la prudence, le cloisonnement qu'Aïssa avait érigé dans sa vie.

Donc, elle en revenait toujours au même point : la petite Marocaine était en danger.

L'allée la conduisit au bord du lac. Face à cette paisible étendue d'eau, elle s'assit sur la pelouse, l'œil vague sur les canards et les mouettes qui peuplaient ce coin romantique.

D'où pouvait venir le danger ? D'un client, du réseau, des flics ? Elle avait presque envie de sauter dans un train, direction Nice, pour... Pour quoi au fait ? Voler au secours de son amie ? Puérile ! Savoir ce qui se passait ? Dangereux !

Et soudain, elle prit peur, pour elle. Elle était restée domiciliée à Nice, dans le même immeuble qu'Aïssa. Toutes ses factures arrivaient là-bas et Aïssa les lui renvoyait. Connaissant son amie, son adresse ne devait être notée nulle part.

Sauf qu'elle venait de lui téléphoner. Et son numéro était resté dans le menu « appels reçus » du portable de son amie. De là, on pouvait remonter jusqu'à elle, via l'opérateur. Qui « on » ? La police, certain. Le réseau, sûrement. Et avec un paquet de fric, n'importe qui.

Cette affaire avait-elle un rapport avec sa mission sur Charlieu ? Et si elle laissait tout tomber ? Le visage obtus, dur, de son commanditaire s'imposa. Elle frissonna. Les représailles seraient terribles. Qui sait si Aïssa ne s'était pas mise dans une situation semblable ?

Elle se leva. Son portable était dans sa poche. Elle l'en sortit, alla à pas lents jusqu'au bord du lac. À trois mètres d'elle, un grand père, accroupi, donnait des morceaux de pain à un petit garçon, qui les jetait aux canards, accourus pour profiter de cette manne.

Elle remonta sur l'allée qui contournait le lac. Elle marchait à pas lents. Elle dépassa un pêcheur, un couple d'amoureux, étendus sur l'herbe, une bande de lycéens brayant.

Elle passa sous un pont et fut attirée par le remous d'une chute d'eau. Elle prit l'allée à droite et se retrouva dans une grotte, aux voûtes très hautes. Et au fond de la grotte, une cascade qui alimentait un ruisseau se déversant dans le lac.

Ici, il n'y avait pas grand monde. Des pierres plates permettaient d'accéder au plus près de la cascade, de se faire éclabousser par l'eau tourbillonnante.

Une maman arriva avec une petite fille qui commença à sauter de

pierre en pierre. Sonia attendit patiemment que la mère soit lasse du jeu et rappelle sa fille.

Voilà, elle était seule. Elle approcha et d'un geste vif, elle lança son portable dans l'eau. Il disparut rapidement dans les tourbillons. Personne ne pourrait remonter jusqu'à elle. Pas même le réseau.

Elle resta un moment à contempler l'eau qui dégringolait le long d'une muraille de béton. Brutalement, Sonia se sentit très seule. Les parents ? Quelque part en Albanie. Elle avait coupé les ponts. Pas de frère, pas de sœur. Une seule amie, Aïssa. Des larmes noyèrent ses beaux yeux vert d'eau.

Deux enfants arrivaient en criant. Elle sortit de la grotte et acheva le tour du lac en réfléchissant.

Son compte en banque était proche de zéro. Qu'allait-elle devenir ? Tous ces milliers d'euros pour lesquels elle œuvrait, allaient donc lui passer sous le nez. Sa seule chance de changer de vie.

Perdue dans ses pensées, elle ne vit pas le jeune homme venir droit sur elle. Elle sursauta, eut un petit cri.

— Vous avez du feu ? demanda-t-il en montrant sa cigarette.

— Non, je ne fume pas, répondit-elle.

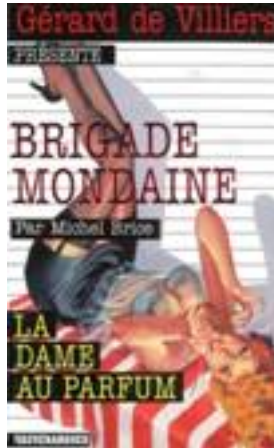
— Désolé de vous avoir fait peur.

Il passa son chemin. Pressant le pas, Sonia sortit du jardin, par la grande grille, face à la mairie. À gauche, un bistrot/tabac. Elle y entra, acheta un portable jetable, qui ne demandait aucun abonnement.

Maintenant, il fallait trouver un cybercafé pour donner son nouveau numéro de téléphone sur le mail d'urgence du réseau, à n'utiliser qu'en cas de problème. Un site de massage, tout à fait anodin.

Sonia avait décidé de continuer.

Chapitre IX



Ce mardi matin, Aimé arriva au 36 avant Boris. Il se précipita sur la machine à café en bâillant. Le duo des inspecteurs Rabert et Tarbet la squattaient, fidèles à leur poste de prédilection.

D'habitude Brichot les saluait d'un joyeux : « alors les jumeaux », mais ce matin, il leur jeta à peine un coup d'œil. Les deux flics échangèrent un regard.

— Ton enquête piétine ? s'inquiéta le gros et gras Rabert avec un sourire faux jeton.

— Ça avance, merci !

— Tu fais la tête. On se disait... reprit Tarbet.

— Ouais, eh bien ne te dis rien, ça te va très bien, jeta Aimé en trempant ses lèvres dans le café brûlant.

Il renifla, sortit deux comprimés d'une boîte et les avala en faisant la grimace.

Boris eut la bonne idée d'apparaître à ce moment-là. Il sortit quelques pièces de monnaie de sa poche et les glissa dans la machine.

— Ça va ? demanda-t-il à son ami, par pure habitude, après avoir salué les deux inspecteurs.

— Débarrasse-moi des deux comiques. Ils me donnent de l'urticaire, souffla Aimé.

Boris le scruta et nota les yeux bouffis, cernés, larmoyants. Il prit son gobelet, rejoignit Tardet et Rabert.

— Alors, vous êtes sur quoi, les gars en ce moment ?

— Une partouze qui a mal fini. Un des gars a claqué.

— Sans doute l'excès de jouissance, poursuivit Rabert. C'est pas bon pour le cœur à un certain âge.

— Le légiste penche pour la crise cardiaque, mais c'est pas très clair, conclut l'autre.

— Ah oui, fit Corentin. J'ai entendu Badolini en parler hier. Il trouvait même que vous n'étiez pas très performants sur ce coup-là. Il envisageait de nous le passer.

Les duettistes se regardèrent et avalèrent en chœur leur dernière goutte de café.

— On y va ! fit Tardet.

Brichot les regarda disparaître avec satisfaction et rejoignit Boris.

— Voilà le travail ! conclut celui-ci. C'est pas la grande forme.

— Ne m'approche pas. Je suis dopé aux microbes. J'ai chopé un de ces rhumes ! J'ai rien dormi de la nuit.

Pour donner du poids à ses dires, il éternua bruyamment.

Boris détourna la tête.

— C'est sympa de ta part de m'en passer quelques-uns. Mais je ne suis pas trop amateur de microbes, virus et autres réjouissances de ce type. Je ne sais pas pourquoi.

— Raille... Quand tu l'auras...

— Merci de me souhaiter du bonheur !

Il lampa son reste de café, alla jeter le gobelet dans la poubelle.

— Je file chez Baba. Je veux dealer avec lui. Tu en es où sur le téléphone ?

— Les gars planchent toujours.

— Tu devrais rentrer chez toi.

— Pas question. Jeannette va me mettre sous cloche, au lit avec thermomètre, tisane et tutti quanti.

— Comme tu veux.

L'un fila vers leur bureau, l'autre vers celui du patron. Boris frappa. La voix rocailleuse du divisionnaire lui ordonna d'entrer. À dix heures du matin, le bureau était déjà dans une brume parfumée aux cigarettes Job que Badolini allumait les unes après les autres.

Le patron était dans son petit cabinet de toilette, devant le miroir, à plaquer correctement les trois mèches qui se battaient entre elles pour savoir laquelle couvrirait au mieux le crâne chauve de leur propriétaire.

— Vous vouliez me voir, dit-il en s'installant derrière la grande table style Empire.

D'un geste, il invita Corentin à prendre place dans un des fauteuils de l'autre côté de la table.

— Je suppose que c'est pour l'affaire de Nice ?

— Exact.

— Faites-moi le point.

— Un : Brichot qui allait une fois de plus visiter l'appartement de la victime s'est fait allumer par un type qui l'avait précédé et qu'il a dû déranger. Deux : il a fini par trouver ce que l'autre venait chercher : une liste de noms, des photos, des sommes d'argent versées sur le compte de la belle.

— Chantage ?

— Ça en a tout l'air. Le type a laissé des empreintes partout. Ce n'est donc pas un professionnel. Barrai est en train de chercher dans ses fichiers. Mais si c'est un client de la call-girl, il y a peu de chance qu'il trouve quelque chose.

— L'assassin présumé ?

— C'est mon opinion.

— Vous lâchez l'Italien ?

Boris fit la grimace.

— Ça colle pas. Je n'y crois pas.

Badolini se pencha par-dessus la table.

— Corentin, dans notre métier, il ne faut pas croire, il faut prouver.

— C'est ce que j'essaie de faire. C'est dans ce but que je vous ai demandé cette entrevue.

Baba se carra dans son fauteuil, les mains croisées sur l'estomac.

— Allons-y. Qu'avez-vous inventé ? Avec vous, il faut toujours

s'attendre au pire.

Boris eut un petit sourire et tira un paquet de cigarettes de sa poche. Il s'astreignait à n'en fumer que 7 ou 8 par jour, puisqu'il était dans l'incapacité d'arrêter. Mais cette odeur de cigarette imprégnant le bureau lui donnait des envies irrépressibles.

— J'ai besoin de votre feu vert pour une expérience, annonça Boris. Je veux m'inscrire comme client dans ce réseau de call-girls. J'espère ainsi pouvoir les identifier et avoir accès aux listes de clients.

Le divisionnaire le fixait en réfléchissant.

— Risqué ? finit-il par demander.

Boris haussa les épaules en tirant sur sa cigarette.

— Peut-être. Si nous avons affaire à un réseau international que nous sommes sur le point de démasquer et de démanteler, ils n'hésiteront pas. La vie d'un petit flic français n'a guère d'importance.

— Avec Brichot ?

— Non, seul. Et ici, à Paris. À Nice, je crains que ce soit trop risqué.

Badolini alluma une Job. Les deux fumées se rejoignirent en volutes aériennes.

— Ok ! Pour Brichot, qu'il reparte à Nice. Si le réseau est basé sur la Côte, il vous sera utile.

Boris écrasa son mégot dans le cendrier posé sur le bureau et se leva.

— Je veux un compte rendu chaque jour, ajouta le patron alors que Corentin allait quitter le bureau.

— Bien entendu, répliqua celui-ci.

Revenu dans le bureau, il trouva Aimé toussant, reniflant et surexcité.

— Ça y est. Les gars ont trouvé l'opérateur, s'écria-t-il, tout content. Et figure-toi que le correspondant mystérieux est domicilié à Nice.

— Il fallait s'y attendre, non, répliqua Boris sans s'émouvoir.

— Cerise sur le gâteau ? Adresse : la même qu'Aïssa Laouri.

— Voilà qui est déjà plus intéressant. Justement, il fallait que tu repartes à Nice, ça tombe bien.

— Oh non ! s'écria Aimé en tapant sur la table. T'as vu dans quel état je suis !

— Le soleil du midi va sécher tes yeux, tes narines, ta gorge. Tu vas revenir tout neuf.

— Fous-toi de moi. Et toi, pendant ce temps ?

— Je vais me payer une call-girl aux frais de la princesse.

— C'est pas juste ! T'as toujours le beau rôle.

— Les avantages du célibat.

— Oui, ben, j'en ai assez de t'entendre rabâcher cette litanie. Je le répète, c'est pas juste.

*

**

À 18 heures, la rue de Turbigo était loin du calme. Le rush de la circulation à la sortie des bureaux battait son plein au grand étonnement de Boris qui n'avait guère l'habitude d'être chez lui à cette heure-ci.

Il fouilla son portefeuille, y retrouva le numéro de téléphone que Bruno lui avait communiqué à Florence. Il s'installa confortablement et sur son portable, pianota les dix chiffres. Il y eut trois sonneries avant que le message ne se déclenche.

« Merci de votre appel. Donnez vos indications et nous nous y conformerons. Au revoir »

La voix était impersonnelle, certainement trafiquée ou masquée, entre le timbre masculin et féminin. Impossible à déterminer.

— Bar du Novotel, quartier des Halles, à Paris. 21h. Je m'appelle Boris, annonça-t-il d'une voix posée.

Il raccrocha et resta songeur quelques minutes. Avait-il bien fait de donner son véritable prénom ? Il devait figurer dans les comptes rendus d'enquête sur le meurtre d'Aïssa Laouri. Peu de chances, tout de même, que cet interlocuteur anonyme ait accès aux dossiers de la police.

Il se leva, se versa une rasade de whisky. L'hameçon était lancé. Il ne restait plus qu'à attendre que ça morde. Il avala son verre d'un trait et alluma la télé.

À 20 heures 30, après avoir bâillé devant le journal télévisé, il sortit. Dans la rue, les voitures faisaient encore du pare-chocs contre pare-chocs. Certains s'impatientsaient et jouaient du klaxon. Comme si ça pouvait faire avancer le schmilblik ! Les vélos, de plus en plus

nombreux, se faufilaient avec audace entre les véhicules, les motos et scooters.

D'un pas vif, Boris rejoignit le boulevard de Sébastopol qu'il traversa en direction du Forum. Dans les petites rues piétonnes c'était un autre genre d'agitation. Les groupes de promeneurs, de badauds, de types en quête d'une bonne fortune se croisaient, se bouscullaient, parlaient et riaient fort.

Boris fila vers la place des Innocents et son adorable fontaine. Dommage qu'elle soit squattée par les bandes de jeunes que générait le Mac Do. Il la traversa, passa sous les arcades pour aboutir dans la rue de la Ferronnerie. Le Novotel était à deux pas. Le quartier, ici, était nettement plus calme. Il entra dans l'hôtel, repéra le bar et s'y rendit.

Le barman le salua avec déférence.

— J'attends une jeune femme. Je m'appelle Boris, lui dit-il.

— Bien, monsieur. Pas de problème.

Il choisit une table qui lui permettait d'avoir une vue imprenable sur l'entrée. Un garçon approcha.

— Puis-je vous servir quelque chose en attendant ?

— Whisky, sec, sans glaçon.

— Bien monsieur.

L'œil fixé sur la porte tournante, Boris sirota son alcool. Des étrangers avec de grosses valises, des couples, des hommes ou des femmes seuls.

À 21 heures une minute, une belle et grande fille, chapeautée d'un feutre noir, un manteau court, blanc, découvrant d'interminables jambes, gainées de cuissardes vernies noires, fit son entrée. Il sut tout de suite que c'était elle. Ça avait marché !

Elle ôta son chapeau, secoua sa longue chevelure blonde qui se répandit sur ses épaules et, d'un pas nonchalant alla au bar. Le barman lui chuchota quelques mots en désignant Boris d'un coup de tête discret.

La jeune femme se retourna et approcha en lui souriant. Galant, il se leva pour l'accueillir.

— Bonjour Boris, dit-elle d'une voix teintée d'un léger accent. Très heureuse de vous rencontrer.

— Moi de même. Je vous en prie.

Elle prit place, croisa les jambes, découvrant haut les cuisses.

— Que buvez-vous ? demanda-t-elle en ouvrant son sac pour en sortir un étui à cigarettes en argent.

— Whisky.

— Avec du jus d'orange, ça me conviendra parfaitement.

Le garçon approchait déjà, rompu, sans doute, à ce genre de clientèle. Boris commanda.

— Quel est le programme de la soirée ? demanda-t-elle.

Boris fut pris de court. Elle y allait carrément !

— À vrai dire, je n'y ai pas trop réfléchi.

— Première étape, j'ai faim, déclara-t-elle en tirant sur sa cigarette.

— J'avoue que moi aussi. Le chef est-il recommandable ici ? Vous devez connaître.

— C'est satisfaisant, répondit-elle en prenant le verre que le garçon venait de poser devant elle, avec une coupelle remplie de cacahouètes.

— Quel est votre prénom ?

— Edwige.

— De quelle origine ?

Elle sourit.

— Ça s'entend encore ? Pourtant, je fais des efforts. Je viens d'Ukraine. Il y a maintenant trois ans que je vis en France.

— Sans papiers ? demanda-t-il doucement.

Elle eut un nouveau rire, plutôt gêné.

— Dites donc, c'est un vrai interrogatoire de police.

Boris se mordait les lèvres. Déformation professionnelle. Pour s'en tirer, il se leva.

— Venez. Prenez votre verre et passons au restaurant.

Au barman, il jeta :

— Vous mettez ça sur la note ?

— Bien entendu, monsieur.

Peu de monde dans le restaurant, ce qui faisait l'affaire de Boris. Le maître d'hôtel leur choisit une table à l'écart.

— Comme pour des amoureux, fit-elle en s'asseyant.

Le regard bleu se faisait langoureux. Elle lui faisait du charme. Boris se crispa. Une fois de plus son profil de dieu grec faisait recette. Il masqua un soupir. Dommage qu'il soit en service commandé. Elle

était furieusement bandante, la belle Edwige. Il sentit les petits picotements dans le bas du ventre, annonceurs de désir.

Stop ! Pas ce soir ! Un garçon apporta les menus. Il se plongea dedans. Quand ils eurent commandé, elle se détendit, de plus en plus aguicheuse. Ce n'était, hélas, pas à tous les rendez-vous qu'elle avait la chance de tomber sur un beau gosse.

— Et que faites-vous dans la vie ? demanda-t-elle.

— Euh... des tas de choses... sans importance.

Le premier plat arriva. Edwige se lança dans une conversation mondaine. Elle était au courant des pièces de théâtres qui se jouaient, elle avait vu ou entendu parler des films récents. Elle sut également lui vanter les mérites de tel ou tel romancier.

Pendant une demi-heure, Boris la laissa divaguer, montrer sa soi-disant culture, tenter de l'éblouir.

Quand ils en furent au dessert, il lui planta sous le nez la photo d'Aïssa.

— Vous la connaissez ? demanda-t-il en l'observant.

Edwige blêmit et se mordit les lèvres.

— Non... pas du tout... jeta-t-elle d'une voix sourde après un temps de silence.

Elle se leva, attrapa son sac.

— Excusez-moi.

Boris agrippa son poignet.

— Restez ici ! ordonna-t-il à voix basse.

Autour d'eux, les rares convives qui restaient, ne prêtaient heureusement aucune attention à cette algarade.

Elle s'assit à nouveau et ses beaux yeux bleus l'implorèrent. Pour dissiper l'angoisse qu'il sentait monter, il sortit sa carte professionnelle.

— Vous me demandiez mon métier, tout à l'heure. Le voilà. Je suis flic.

— Écoutez, pour mes papiers... commença-t-elle d'une voix embarrassée.

— Je me fous de vos papiers. C'est Aïssa qui m'intéresse et le réseau qui vous fait travailler.

Edwige se pencha au-dessus de la table.

— Pourquoi Aïssa ? chuchota-t-elle. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Vous la connaissez ?

Elle hocha la tête. Boris prit sa main, la serra entre la sienne.

— Elle n’a rien fait... Elle a été tuée la semaine dernière.

— Oh, mon Dieu... souffla Edwige, le visage décomposé.

— Probablement par un client. J’ai besoin d’entrer en contact avec le réseau. Comment êtes-vous recrutée ?

La panique la prenait.

— Écoutez, fit-elle en lui retirant ses doigts. Je ne veux pas être mêlée à tout cela. Ça ne me regarde pas. Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

Une fois de plus, elle fit mine de vouloir s’en aller.

— Edwige, soyez raisonnable. Il me suffit d’un coup de fil. Et deux de mes collègues arrivent et vous embarquent au poste. Là, vous serez bien obligée de parler.

— Mais pourquoi moi ?

— Le hasard, c’est tout. J’ai appelé. J’ai demandé une fille pour 21 heures, c’est tout.

Elle se tassa sur sa chaise, accablée.

— Parlez-moi de Aïssa...

Edwige soupira. Pas de veine... Un beau type et voilà ! Boris attendit qu’elle se décide.

— C’est Aïssa qui m’a fait entrer dans le réseau, déclara-t-elle enfin.

— Comment ça se passe ?

— Elle m’a donné une adresse mail. J’ai envoyé mes photos, mes mensurations, mon âge, mon origine, si j’avais des diplômes. Mes goûts. Si je lisais, si j’allais au spectacle, si je faisais du sport, lequel. Il y avait un questionnaire très complet.

— Ensuite ?

— Deux jours plus tard, j’avais une réponse. On me disait que j’étais acceptée et qu’on me convoquerait par téléphone. C’est tout.

Son regard semblait perdu.

— Je n’ai rencontré personne, parlé avec personne.

— Et cette adresse mail ?

— J’ai voulu y retourner, pour demander plus de précisions. Elle n’existait plus.

Tout verrouillé !

— Et merde ! laissa-il échapper.

Il réfléchit quelques secondes.

— Imaginons que vous ne pouviez répondre au rendez-vous qu'on vous donne ? Pas question de poser un lapin au client. Comment faites-vous ?

— Je rappelle.

— Donc vous pouvez bien les joindre ?

— Dans l'immédiat, oui ; ensuite, non. Ce sont des numéros répertoriés « inconnu » et qui changent tout le temps.

Il réfléchit quelques instants. Donc, les téléphones changeaient souvent pour les filles, pas pour les clients puisqu'il avait pu utiliser celui que Cassetti lui avait donné. Une précaution élémentaire. Si les filles étaient embarquées sur une mauvaise affaire, impossible de remonter jusqu'à eux.

— Donnez-moi votre portable.

Elle fouilla son sac et lui tendit son téléphone. Boris sélectionna le menu « appels récents ». Plusieurs noms défilèrent et il eut enfin « inconnu ». Il appela, et entendit :

« Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué. »

Il lui rendit son téléphone, appela le serveur, paya et se leva.

— Je vous raccompagne.

*

**

Brichot avait quitté Paris sous la pluie et à Nice, c'était un franc soleil qui l'accueillait. Ils en ont de la veine, pensa-t-il.

Le taxi, pris à l'aéroport, le déposa devant le commissariat. Il alla directement au bureau de Barraï.

— Excusez-moi. Je n'avais personne de disponible pour vous prendre à l'arrivée de votre avion. On fait le point.

Aimé s'installa de l'autre côté de la table.

— Nous avons avancé, déclara Barraï. Les empreintes relevées chez Laouri sont répertoriées dans notre fichier.

— Vous m'avez dit que vous ne trouviez rien.

— Parce qu'on cherchait dans les affaires récentes.

Mais j'ai mis une petite stagiaire sur le coup et elle m'a déniché fin des années 70 un dénommé...

Il prit une note sur son bureau et la lut :

— Un dénommé Sylvain Manouret. De petits larcins. Des cambriolages. Rien de bien méchant, mais à répétition ce qui lui a valu de passer quelques années, bien au chaud, avec nous.

Il posa le papier devant Aimé. Deux photos de l'identité judiciaire y étaient accrochées.

Barrai ouvrit un dossier. S'y trouvaient les photos récupérées chez Aïssa. Il fouilla, en tira deux qu'il tendit à Brichot.

— C'est notre homme. Pas de doute, reconnu Aimé.

Il se leva. Il fallait qu'il marche pour réfléchir.

— Donc, on peut raisonnablement penser que ce Manouret est marié et que Laouri le faisait chanter. Reste à savoir comment elle se procurait leurs noms.

— Pas difficile pour ce genre de filles. Quelques verres de trop, un petit comprimé et le type est dans les vapes, suffisamment longtemps pour fouiller le portefeuille, répondit Barraï.

Brichot revint vers le bureau. Il reprit les photos et du plat de la main tapa dessus.

— C'est ça qu'il cherchait.

— Et qu'il n'a pas trouvé !

— Fort heureusement.

Les deux hommes se regardèrent.

— Nous tenons là notre assassin ? suggéra Barraï.

— Il y a des chances. Étant donné que la presse, à notre demande, est restée muette sur cette affaire, seul l'assassin pouvait savoir que l'appartement de Laouri serait désert.

— Seul hic, on a perdu sa trace, soupira le commissaire. On a épluché partout : impôts, assurances, sécu, fichiers médicaux, contrats EDF, téléphone, internet. Rien. Le type s'est évanoui dans la nature.

— Faux papiers, dit Brichot en s'asseyant à nouveau.

— Sans doute. Ça nous facilite la tâche, ça !

— Du côté de la voiture ? insista Aimé. J'ai tout de même vu la voiture.

— On a fait le boulot. Chou blanc. Aucune Laguna gris métallisé au nom de Manouret.

— Eh bien, il faut convoquer tous les propriétaires de Laguna gris métallisé.

— C'est bien ce qu'on a l'intention de faire, répliqua Barraï.

Non, mais ils croyaient quoi, à Paris ? Qu'on était des nuls en province ?

— Rassurez-vous, on ne désespère pas. On le retrouvera, quelle que soit la façon dont il a brouillé les pistes.

— De notre côté, comme je vous le disais au téléphone, le correspondant qui a tenté de joindre Aïssa est ici, à Nice, et qui plus est dans l'immeuble même de la petite Laouri. L'abonnement est fait au nom d'une certaine Sonia Tardin.

— Ne perdons pas de temps, allons-y, décréta le commissaire en se levant.

Il plaça le gyrophaire sur le toit de la Peugeot, ce qui leur permit d'arriver en un temps record dans le quartier de Cimiez.

Ils entrèrent dans l'immeuble. Barraï alla directement vers la loge de la gardienne.

— Attendez ! fit Aimé.

Il s'immobilisa devant les boîtes aux lettres dont il éplucha tous les noms. La sixième était celle d'Aïssa et sur la boîte deux noms : Laouri/Tardin.

Barraï, qui l'avait rejoint, le regarda, ahuri.

— Elle habitait chez elle ?

— Ou se faisait domicilier chez elle. Il me semble que toutes ces demoiselles sont d'une prudence extrême.

Barraï frappa chez la gardienne.

— Encore vous ! marmonna-t-elle, de mauvaise grâce. C'est très mauvais pour la réputation de l'immeuble, de vous voir tout le temps ici.

— Mademoiselle Tardin, quel étage ?

— Mademoiselle Tardin... Elle n'a jamais habité ici. C'était mademoiselle Laouri qui recevait son courrier. Mais moi je la connais pas.

— Vous ne l'avez jamais vue ?

— Ben non, fit-elle en haussant les épaules.

— Réfléchissez bien, insista le commissaire.

— Oh dites, dans mon métier, on est physionomiste. Si je vous dis que je l'ai jamais vue, c'est que je l'ai jamais vue. C'est tout.

Les deux hommes prirent congé.

— C'est peut-être la fille rousse qui était sur la photo que nous avons prise, commenta Brichot.

— On va diffuser cette photo sur tout le territoire et envoyer un avis de recherche.

— Non, non ! s'écria Brichot. Ça va la faire fuir. On va essayer une méthode plus discrète.

Chapitre X



Philippe Delmas beuglait dans le téléphone, en pianotant nerveusement sur son bureau.

— Non ! Je ne veux pas recevoir le délégué syndical, c'est clair. Vous avez tort. Je ne peux pas soutenir une cause comme la vôtre. Et ne revenez pas à la charge. Je ne changerai pas d'avis.

Il raccrocha brutalement et souffla. Quelques fois, il détestait son métier.

On frappa. « Entrez », beugla-t-il.

Sonia apparut parée de son sourire le plus enjôleur. Philippe s'affola.

— Qu'est-ce que tu fais là ? souffla-t-il. On avait dit : jamais au bureau.

— C'est une visite d'ordre tout à fait officielle monsieur Delmas.

— Ferme la porte !

— Ben... non. Il vaut mieux qu'elle reste entrouverte... pour ta réputation, chuchota-t-elle.

Elle balança ses longues jambes qui s'étiraient à n'en plus finir sous

la minijupe pour approcher du bureau, sur lequel, elle s'appuya des deux mains.

— Je trouve un peu longuet ma nomination à l'étage supérieur, murmura-t-elle.

Philippe se racla la gorge et se mit à parler fort.

— Bien entendu, mademoiselle Tardin, j'appuierai votre candidature. Vous êtes tout à fait la personne appropriée pour ce poste. Un peu de patience.

— Merci, monsieur Delmas, répondit Sonia sur le même mode.

Puis, elle ajouta plus bas :

— Si tu ne fais pas le nécessaire, il y aura des représailles.

L'œil de Philippe s'affola.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle souleva sa jupe pour qu'il ait un œil sur son string transparent qui ne cachait rien de son intimité. Philippe avala difficilement sa salive.

— Ça, fit-elle, sans émoi, j'irai le porter ailleurs.

— Tu peux pas faire ça !

— Oh que si... Sans compter les ragots qui vont courir sur ton compte. Monsieur Delmas ferait de la promotion canapé...

Elle virevolta en jetant très haut :

— Merci monsieur d'appuyer ma demande.

La porte claqua, le laissant sans réaction. La garce ! Il fallait qu'il trouve le moyen de parler à Charlieu. Elle était tout à fait capable de mettre ses menaces à exécution.

Dans la grande salle de réunion, ils étaient six autour de la grande table. Madame Charlieu, son éternel chapeau rouge et noir vissé sur son crâne, se tenait très droite, la tête dressée, armée de son long nez, tel un aigle mesurant ses chances d'avoir la proie convoitée. Ses mains sèches, tachées, bagousées, jouaient avec un stylo or. Elle siégeait, de droit, au conseil d'administration.

Brigitte, assise en retrait à une petite table, notant tout ce qui se disait, observait le patron. Pas en forme, son Minet. Il est vrai qu'en présence de sa bonne femme, il était toujours dans ses petits souliers, marchant comme sur des œufs. Elle lui faisait peur. Est-ce qu'il se déciderait, un jour, à lui parler.

Le temps passait et la secrétaire se voyait confinée dans son second

rôle, ce qui lui convenait de moins en moins. Pour pousser Edmond à réagir, une idée avait germé et faisait son chemin, petit à petit. Malgré son âge, plus de quarante ans, si elle tombait enceinte ? Oui, de plus en plus, elle entrevoyait là, la solution à son problème.

Pour l'instant, la voix aigre de madame Charlieu emplissait l'espace. Chacun des administrateurs l'écoutait avec attention, si ce n'était avec intérêt. Au final, quoi qu'elle dise, ils savaient pertinemment que c'était le patron seul qui tenait les rênes d'Artémise.

Charlieu, bien enfoncé dans son fauteuil, une main soutenant sa tête, écoutait avec un demi-sourire. Si elle pouvait se douter du coup qu'il lui préparait avec le contrat de la Chine.

Depuis la dernière partouze, les retombées bénéficiaires de ce contrat avaient pris une tout autre destination. Quelle idée d'aller se refoutre en ménage, avec la petite Brigitte ? Pas très représentative dans les réunions officielles...

Non... Il avait des rêves tout à fait nouveaux pour lui. Il se voyait dans les palaces, aux antipodes, dans les mers chaudes des Caraïbes, côtoyant les plus illustres magnats du monde, jaloux de la belle fille qui se pendait à son bras.

Et cette belle fille n'avait pas d'autre visage que celui de la grande rousse.

Ses joues, brusquement, se colorèrent de feu. Réaction habituelle quand il pensait à elle. Il toussota et changea de position sur son siège pour chasser le trouble. Il souleva ses fines lunettes, se massa les yeux avant de replacer ses verres correctement.

— Merci beaucoup Delphine. Tu as toujours une analyse très juste de la situation. Nous en tiendrons compte.

Les administrateurs approuvèrent, sachant bien que Charlieu, comme toujours, ferait selon son bon plaisir.

Edmond ferma le dossier devant lui. Chacun en fit autant. La séance était close. Les administrateurs se levèrent en discutant de façon plus décontractée. Chacun salua madame et le patron avant de quitter la salle.

Brigitte s'attardait, rassemblant ses papiers, remettant la salle en ordre.

Charlieu aida son épouse à mettre sa veste d'un rouge profond.

— Nous déjeunons ensemble, bien entendu ? dit-elle d'un ton qui ne souffrait aucun démenti.

— Désolé, ma chère, fit Charlieu. J'ai d'autres obligations

auxquelles je ne peux me soustraire.

— Ah bon !

Elle fila vers la porte, le talon rageur frappant le parquet. Charlieu la précéda et lui ouvrit la porte. Brigitte eut un petit sourire. Eh bien, tu vois, mon minet, quand tu veux, tu lui tiens tête à la sorcière ! Elle se reprit à espérer.

Charlieu raccompagna son épouse jusqu'à sa voiture. Il la regarda partir avec une grimace. Il la supportait de moins en moins. C'était l'heure du déjeuner. Les administrateurs avaient, eux aussi, filé. Il se rendit donc directement au restaurant de l'entreprise.

Avec un peu de chance, il y croiserait la beauté rousse. Au self, il prit son plateau, comme tout le monde, fit la queue devant l'étalage de mets proposés. Delmas le repéra tout de suite. Il joua des coudes pour se trouver derrière lui.

— Monsieur Charlieu, j'allais me permettre de monter vous voir.

— Demain, si vous voulez, marmonna Edmond dont le regard furetait autour des tables à la recherche de l'objet de ses fantasmes.

— C'est au sujet du poste de madame Bergeron, insista Philippe.

— Je n'y ai pas encore songé, jeta Charlieu.

Le DRH l'importunait. Il n'avait pas la tête à ça.

— Et pour vous, monsieur ? demanda le serveur, de l'autre côté de la vitre.

Charlieu choisit au hasard des côtes de porc garnies de petits légumes.

Derrière le patron, Philippe désigna du poulet et des frites. Il se racla la gorge en collant son plateau contre celui de Charlieu.

— Parce que j'ai peut-être quelqu'un à vous proposer.

— Oui, eh bien, on verra. À tout à l'heure.

Insister plus serait mettre le gros de mauvaise humeur. Delmas se contenta de le remercier et fila vers une table, à gauche, alors que Charlieu se dirigeait à droite.

Son regard accrocha Brigitte, attablée avec d'autres secrétaires. Il s'assit à l'écart. Personne n'oserait venir partager sa table. Il avait ainsi tout loisir de rêvasser à la belle rousse.

Ses yeux cherchèrent encore parmi les employés attablés. Et soudain, il l'aperçut, face à lui. Tout de suite, le désir le submergea. Son pantalon gonfla et ses mains devinrent moites. Du coup, il ne pouvait plus rien avaler.

Sonia l'avait, elle aussi, repéré. Son regard vert le tenait prisonnier.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? fit Marlène. Tu ne manges plus. C'est pas bon ?

— Si, si. Plus faim.

Sonia repoussa le plateau et les coudes sur la table, croisa ses mains pour y appuyer son menton. Sa langue se promena lentement sur ses lèvres. Elle extirpa ses jambes de dessous la table et les étendit dans l'allée, bien en vue, la minijupe au ras du bonbon.

— Ben dis donc, railla Marlène. Je ne sais pas qui tu as vu, mais tu mets le paquet.

— Ça peut rapporter gros, susurra Sonia.

— Je peux me retourner ?

— Surtout pas !

— Je le verrai quand je me lèverai.

— Sauf s'il se lève avant toi.

— T'es une peau de vache, grommela Marlène.

Sonia éclata de rire.

En face, trois rangées plus loin, les yeux d'Edmond semblaient hypnotisés par la poitrine de Sonia qui se soulevait au rythme de la cascade de son rire.

Brigitte n'avait rien perdu de cet échange de regards brûlants. La petite garce, à quoi elle jouait avec son Minet ?

Sonia se levait, prenait son plateau. Son joli popotin moulé dans la minijupe, roula de gauche à droite, affolant Edmond. Il s'empressa de terminer son repas et remonta rapidement dans son bureau.

Brigitte se leva à son tour.

— Tu t'en vas déjà ? s'étonna la copine. C'est pas l'heure.

— Du travail à terminer.

— Et ton café ?

— Non, pas aujourd'hui.

Quand Brigitte réintégra son bureau, Edmond était dans le sien. Elle frappa, entra. Il était assis à sa table, la tête renversée, les yeux fermés.

— Mon Minet, ça ne va pas ? s'écria-t-elle en se précipitant vers lui.

Il ne manquerait plus qu'il claque !

Il ouvrit les yeux, la regarda et se positionnant, il ouvrit les jambes, bien étendues sous le bureau. Brigitte comprit. Une petite envie. Ça la rassura.

Elle s'agenouilla et commença : « miaou » d'une voix plaintive.

— Arrête ! intima-t-il d'un ton exaspéré. C'est ridicule.

— D'habitude, ça te fait jouir, mon Minet.

— Et puis, arrête de m'appeler Minet. Ça, c'est plus que ridicule.

Brigitte eut soudain une boule dans la gorge. Ça allait mal. Jamais il ne s'était conduit ainsi avec elle.

— Allez, active-toi, jeta-t-il dans un souffle.

Là, non ! Il exagérait. Elle n'était pas une putain, tout de même. Mais, prudente, elle dégrafa le pantalon. Le sexe était déjà gonflé, agressif, ne demandant qu'à être comblé.

La langue de Brigitte en fit lentement le tour, le léchant consciencieusement.

— Allez, prends-le, souffla-t-il, en se tendant vers sa bouche.

Elle eut envie de pleurer, mais obéit. Le gourdin d'Edmond emplît sa bouche. Il poussait, manquant l'étouffer. Jamais il ne s'était montré violent. Autant précipiter le mouvement pour en finir au plus vite. Ses lèvres serrèrent et s'affairèrent. La main d'Edmond se posa sur sa tête, agrippa ses cheveux et l'aida dans son va-et-vient en râlant de plus en plus fort. Enfin, il se libéra dans un cri.

Brigitte, resta prostrée sous le bureau. Jamais il n'avait eu autant de jouissance. Qu'est-ce qui lui prenait ? Ce n'était tout de même pas sa bonne femme qui lui faisait cet effet... L'image de la rousse s'imprima. Inutile de chercher plus loin. Depuis la partouze, Edmond avait changé, elle devait bien le reconnaître.

Bon, il fallait veiller au grain. Ça devenait très, très dangereux pour sa petite entreprise.

*

**

Le lendemain matin, Charlieu était au dixième étage. La rousse ne pouvait travailler qu'à cet étage. Une révolution. Jamais le patron ne descendait. Philippe se démenait pour lui présenter les employées.

Quand ils furent dans le bureau de Marlène, Michèle et Sonia, il

écouta attentivement les propos de Delmas.

— Marlène, la chef de ce bureau.

— Si jeune, bravo, commenta Charlieu en passant.

Ils passèrent au coin de Michèle.

— J'ai fait toute ma carrière ici, monsieur, bredouilla-t-elle, émue.

— Je vous en félicite. Delmas, rappelez-le-moi à l'occasion.

Ce fut enfin au tour de Sonia. Edmond avait fait son possible pour cacher et modérer son impatience.

— Et vous, votre carrière commence chez nous ? demanda-t-il.

— En quelque sorte, oui, monsieur. Et j'ai hâte d'avoir des responsabilités plus importantes.

Charlieu se tourna vers le DRH.

— Ne m'avez-vous pas parlé de quelqu'un pour remplacer madame Bergeron ? Cette demoiselle qui commence chez nous, me paraît tout indiquée. Brigitte pourra la former. Ce sera parfait.

— C'est un grand honneur pour moi, monsieur, susurra Sonia.

— Attendez d'avoir vu le travail. Peut-être que vous ne vous y ferez pas.

— Ça m'étonnerait, monsieur, murmura Sonia d'une voix alanguie.

— Bon, eh bien, vous commencez demain.

Il se tourna vers Delmas.

— Vous avez toujours de bonnes idées. Je suis content de vous.

Il fallait vite qu'il sorte de ce bureau. La voir, là, si près de lui, il sentait ses joues s'enflammer et il allait se trahir.

*

**

Deux jours plus tard, Brigitte entra dans le bureau, occupé précédemment par madame Bergeron. La pièce était déserte. Tiens ! Où est la nouvelle, se demanda-t-elle. Edmond lui avait dit qu'il venait de mettre quelqu'un sur le poste.

— Vous vouliez quelque chose ?

La voix, derrière elle, était mélodieuse, faussement douce. Brigitte se retourna d'un bloc et eut un coup au cœur en découvrant la grande

rousse.

— Qu'est-ce que vous faites là ? aboya-t-elle d'un ton méchant.

Sonia eut un petit sourire en détaillant les cheveux blonds filasse, la grosse poitrine qui débordait du chemisier et les courtes pattes de Brigitte. Elle haussa les épaules, négligemment.

— Je travaille.

— Mais... bêla Brigitte cherchant ses mots. Vous n'êtes pas à votre étage.

Le sourire de Sonia s'accentua.

— Ah ! Vous ne savez pas ? je m'étonne que monsieur Charlieu ne vous ait pas mise au courant. Je suis la remplaçante de madame Bergeron. Rassurez-vous, je ferai mon possible pour vous satisfaire. Je suis très malléable. Il suffit qu'on m'explique.

Brigitte étouffait. Elle n'en revenait pas. Il avait osé ! C'était donc plus grave qu'elle ne le pressentait.

Elle jeta un regard assassin à Sonia qui ne sembla pas s'en émouvoir et dans une rapide volte-face, elle quitta le bureau.

Dans la pièce à côté, elle s'effondra sur sa chaise. Les nuages s'amoncelaient au-dessus de sa tête, cachant peu à peu le beau ciel bleu qu'elle s'était fabriqué. Ah non ! Elle n'avait pas fait tout ce cirque avec la quéquette du patron pour en arriver là, qu'une petite intrigante lui fauche sa place. Non !

Elle rumina toute la matinée. Edmond sortait, rentrait. Il n'avait jamais autant bougé. À chaque passage, il lui faisait un grand sourire. Il avait l'air heureux. Ce qui creva le cœur de cette pauvre Brigitte. Mais pas question de s'avouer vaincue.

Le fourbe ! Il allait même jusqu'à lancer un joyeux « ça va Minette ? » en passant devant son bureau. Insoutenable. À midi, à l'heure du repas, elle passa à l'offensive. Il fallait qu'elle reprenne la main.

Elle entra dans le bureau d'Edmond et referma soigneusement la porte. Des dossiers sur le bras, elle approcha.

— Oui... s'enquit Charlieu en relevant la tête des papiers qu'il déchiffrait.

— Du courrier à signer, fit-elle en les posant devant lui.

— Déjà ! D'habitude, tu l'apportes en fin de journée.

Brigitte fit glisser sa main sur le ventre rebondi et frotta ses gros seins sur la nuque de son amant.

— Oui, mais là, j'avais envie.

Sa main se posa sur la braguette et frictionna avec insistance. Edmond ferma les yeux et se laissa faire quelques minutes, la tête emplie d'une vision de grande rousse s'activant sur son popaul.

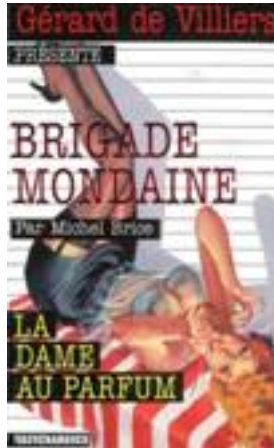
Brigitte commit l'erreur de vouloir l'embrasser. Il ouvrit les yeux, découvrit le visage sans intérêt de sa maîtresse. L'état de grâce était rompu. Il retira sa main.

— Allons, sois raisonnable. Quelqu'un peut entrer.

Elle eut envie de crier : « oui, la grande rousse, par exemple ? »

Dépitée, Brigitte se redressa et quitta le bureau la tête en feu. Il fallait trouver une autre stratégie.

Chapitre XI



Sonia était dans la place depuis une semaine, mais elle n'avait pas encore trouvé comment amener Charlieu à ce qu'elle voulait.

Il lui tournait autour, la secrétaire lui tirait une gueule de six kilomètres de long, mais rien ne se décidait. Elle en avait assez de ce petit jeu du chat et de la souris. Comment briser le barrage qu'avait érigé Brigitte Demaison ?

Le hasard lui vint en aide. Ce matin-là, pas de Brigitte à son poste. Pour Sonia, pas de travail. Elle alla flâner du côté de la machine à café. Elle sirotait un café quand Philippe arriva. Il la salua froidement, fit dégringoler quelques pièces dans la machine et revint près d'elle avec son gobelet fumant.

Personne autour, il en profita.

— Je ne te vois plus, chuchota-t-il. Pourtant, étant au même étage, tu m'avais dit qu'on se verrait davantage.

Elle le regarda avec ironie. L'ère de Philippe Delmas était révolue. Maintenant, elle était à pied d'œuvre, elle pouvait le jeter comme un vieux Kleenex.

— Mon nouveau poste me demande beaucoup d'attention, susurra-

t-elle.

— Tu te fiches de moi... Je te rappelle que tu l'as obtenu grâce à moi.

Elle eut une moue.

— Viens ce soir, souffla-t-il.

— Pas libre.

— Demain ?

— Pas davantage.

Il lui jeta un regard dur.

— Je ne sais pas ce qui me retient de te gifler, persifla-t-il entre ses dents avant d'avalier sa dernière goutte de café.

— Le lieu, assura Sonia. Sur le lieu de travail, ce serait très mal vu. Je pourrai me plaindre de harcèlement moral.

— T'es vraiment une petite garce !

— Tu ne t'en étais pas aperçu ?

L'apparition du patron coupa court à cet échange aigre-doux.

— Sonia, venez. Brigitte est malade, clouée au lit. Vous allez la remplacer.

Déjà, il tournait les talons.

— Mais monsieur, je ne connais rien à son travail, se plaignit-elle en le suivant.

— Eh bien, vous allez apprendre.

Brigitte malade... Le ciel était avec elle. La voilà la fin de son abêtissement dans ces bureaux.

Elle ne pouvait rêver situation plus propice à ses plans. Elle suivit Charlieu dans son bureau.

— Asseyez-vous, dit-il en lui désignant le fauteuil face à lui.

Il prit une pile de dossiers et la déposa devant Sonia. Il était tellement excité, fébrile, qu'il en devenait maladroit. Un des dossiers glissa et son contenu se répandit sur la moquette. Sonia se baissa pour ramasser les feuillets. Edmond en avait fait autant. Ils se retrouvèrent face à face, à genoux, leurs mains se frôlant sur les papiers.

Ils se regardèrent. Edmond avait une envie folle d'allonger les bras de la serrer contre lui, de prendre la mesure de ces seins qui tendaient le T-shirt.

— On a déjà dû vous dire que vous avez un regard extraordinaire,

se contenta-t-il d'annoncer bêtement.

— Je vous remercie, monsieur. Venant de vous, ça me touche vraiment.

Tous deux songeaient à la partouze dans le seizième, où ils s'étaient effleurés. Trop tôt, ne pas brusquer, lui faire tirer la langue, se dit Sonia fine stratège.

Elle s'empressa de ramasser les papiers et de les remettre dans la chemise, alors qu'Edmond, reprenant ses esprits, se relevait.

Il reprit sa place de patron pour lui expliquer le travail.

— Vous avez tout compris ?

— Je pense, monsieur.

— Si vous avez un problème, surtout n'hésitez pas.

— Oui, monsieur.

Elle quitta le bureau, le paquet de dossiers sur le bras. T'inquiète, mon gros, je vais en avoir des problèmes. Je vais te chauffer toute la journée. Tu n'en pourras plus.

Une heure plus tard, elle l'appelait.

— Excusez-moi, monsieur. Il y a un passage que je ne sais pas où placer.

— J'arrive, répondit Edmond, tout guilleret.

Il n'attendait que ça ! Il ouvrit la porte et lança avec un sourire :

— Alors, en panne, ma petite Sonia ?

Pour un peu, il se serait frotté les mains. Il se plaça derrière elle et se pencha sur les feuillets. Elle sentait son souffle sur sa nuque. Elle laissa aller sa tête en arrière, lentement, naturellement afin que la bouche d'Edmond rencontre sa peau. Ils restèrent ainsi, lui, pétrifié, elle attendant la suite, pendant quelques secondes. Puis, il allongea le bras, la frôla au passage. Elle appuya sa poitrine contre ce bras.

Les explications de Charlieu furent tout, sauf claires.

— Vous vous en sortirez ? s'inquiéta-t-il.

— Je vais essayer.

La journée fut longue, pour l'un comme pour l'autre. Cette fille l'impressionnait. Il avait peur de se faire jeter. Ici, on n'était plus dans le contexte follement sexy d'une partouze, se prêtant à toutes les fantaisies et envies. Il ne fit pas grand-chose de la journée, l'esprit tout occupé par la grande rousse dans le bureau à côté.

Les fantasmes l'assaillirent : elle écartait les jambes, l'avalait dans

sa grotte monstrueuse, le broyait entre ses cuisses. Ses mains s'insinuaient partout, furetaient, pinçaient, caressaient.

À un moment, il n'y tint plus. Sa main partit vers sa braguette. Il se frictionna énergiquement par-dessus le tissu jusqu'à ce qu'il se pâme dans un rôle étouffé.

À 18 heures, les bureaux se vidaient. Il ouvrit la porte, la regarda penchée vers l'écran, les lèvres pincées sous l'effort.

— Vous pouvez rester une demi-heure de plus ? demanda-t-il, la voix tremblante.

Elle planta son regard vert dans le sien, le faisant chavirer.

— Bien entendu, monsieur.

Sa voix était une promesse. Edmond referma la porte du bureau et tenta de se détendre. Il fallait être prudent, attendre que les bureaux soient déserts. L'oreille en alerte, il guetta le silence.

Quand il fut certain que les derniers employés avaient quitté l'entreprise, il l'appela.

Sonia ouvrit la porte, la referma, et tenant Edmond sous l'emprise de ses yeux verts, elle s'adossa au battant dans une pose langoureuse, une jambe relevée haut, découvrant jusqu'à la petite culotte de satin bleu.

Affalé dans son fauteuil, Edmond, les yeux révulsés, respirait difficilement. Sa main partit vers sa braguette. Il ouvrit la bouche, cherchant son souffle.

Sonia, de sa démarche dansante, approcha à pas lents. Dans la foulée, elle balançait ses escarpins à travers la pièce. Levant les bras, elle ôta son T-shirt. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Edmond, fasciné par ces seins menus mais haut perchés, se tenant tout fiers, bien droit, pointés vers lui, n'en pouvait plus.

Vêtue de sa simple minijupe, elle fut bientôt près de lui. Elle l'enjamba, le pubis à la hauteur de sa bouche.

Jamais il n'avait eu une envie aussi impérieuse de prendre une femme. La prendre, la soumettre. Elle était trop belle, trop bandante, trop tout.

Les deux mains emprisonnant les seins, il la repoussa gentiment, se leva et soudain se déchaîna. Sans cesser de la pousser contre le mur, il dégrafa son pantalon, sortit son pieu gonflé de désir. Il la cloua contre le mur. Sonia releva une jambe.

Comme un sauvage, avec des « han » de bûcheron, Edmond l'éperonna, la travailla comme un forcené jusqu'à cette explosion

finale, qui le laissa exsangue.

Jamais il n'aurait cru une telle jouissance possible.

Sonia resta agrippée à son cou, attendant qu'il retrouve un peu de calme. C'était le moment de lancer sa flèche définitive. Il était mûr.

Sa bouche contre l'oreille de Charlieu, elle murmura :

— Je te promets d'autres extases, dix fois supérieures. Il suffit de me suivre. Tu me fais confiance ?

Sans voix, il hocha la tête, le visage dans sa poitrine. Bien... Ne pas attendre. Battre le fer pendant qu'il était chaud et se débarrasser au plus vite de cette corvée. Au bout il y avait quelques milliers d'euros.

*

**

Sonia, sa décision prise, en avait fait part à l'homme au visage dur. Il avait approuvé son idée et trouvé le lieu et la fiesta pour piéger Charlieu.

Dans le petit bistrot du 19°, il donnait ses dernières instructions à Sonia. Elle écoutait attentivement. Il fallait tout mémoriser. Pas question de prendre la moindre note.

— Vous avez tout retenu ? Tout est OK pour vous ? demanda-t-il en s'essuyant la bouche après avoir avalé son café.

— Tout est clair, répondit-elle. Et je serai payée quand ?

— Quand j'aurai vérifié ce que vous me remettrez.

— Ce n'est pas ce qui était convenu.

— Eh bien, c'est ce qui est maintenant.

Sonia fit la moue.

— Vous n'êtes pas honnête ! lâcha-t-elle dépitée.

Il eut un petit ricanement.

— Parce que vous l'êtes, vous ?

Elle se fâcha en tapant du poing sur la table, ce qui attira l'attention du serveur. L'homme eut un coup d'œil vers lui et grimaça :

— Pas ce genre de démonstration, s'il vous plaît.

— Mais j'aurai fait mon boulot, moi ! Ça ne dépendra plus de moi mais de votre photographe, ce Rémi.

Il se pencha par-dessus la table, attrapa sa main et broya ses doigts, en persiflant :

— Pas de nom !

Puis, se redressant :

— Décidément, mademoiselle Tradin, il est temps que cette mission se termine. Vous perdez toute mesure.

Il jeta sa serviette sur la table, se leva et alla payer au bar avant de sortir, sans même un regard pour elle.

Elle crispa les mâchoires de rage. Il ne lui restait plus qu'à suivre les instructions.

*

**

La Mercedes d'Edmond Charlieu stoppa à l'arrêt d'autobus. C'est là que Sonia lui avait donné rendez-vous. Elle était là, sublime, ses longues jambes gainées de noir sous la minijupe de cuir fauve. Un long manteau blanc battait ses mollets. Elle releva son sac sur son épaule et approcha de la voiture. Elle ouvrit la portière, se glissa à l'intérieur.

Charlieu était sur des charbons ardents. Elle lui avait promis mille jouissances pour cette soirée exceptionnelle. Qu'avait-elle imaginé ?

— Où allons-nous ? demanda-t-il en embrayant.

— Direction St-Germain-en-Laye.

Il prit les quais et traversa Paris by night, sans un mot. De temps en temps, il lorgnait Sonia assise bien droite, son regard vert ne quittant pas la route.

Quand ils furent dans le souterrain de la Défense, il demanda, timidement :

— Tu ne veux rien me dire ?

— C'est une surprise. Tu n'aimes pas les surprises ?

— Ça dépend desquelles.

— Celle-là te fera plaisir. Je le sais.

— Comment tu peux en être aussi sûre ?

— Je le sais, c'est tout, répliqua-t-elle, d'un ton énigmatique. Je te connais mieux que tu ne le supposes.

Il se crispa. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Comment ça ?

— Ne cherche pas à savoir. Laisse-toi guider. Tu ne le regretteras pas.

Quand l'homme du 19^e lui avait dit qu'une partouze ce n'était pas assez scandaleux, l'histoire de son amie Aïssa lui était revenue en mémoire.

Elle avait 12 ans. L'agence de pub... Tu parles... ! Et là... Aïssa ne pouvait évoquer cet épouvantable souvenir sans avoir des larmes aux yeux. Elle disait sentir encore les mains de ces hommes sur son corps nu, leurs bouches sur sa peau, et... bien d'autres choses.

Depuis que grâce à son métier, elle avait été remise en présence d'Edmond Charlieu, elle n'avait eu qu'une idée en tête : se venger.

Le saouler, le griser de caresses et autres trucs n'avait pas été bien difficile. Ensuite, n'ayant plus aucun contrôle, il avait révélé son identité, son mariage. Clic-clac, merci Kodak ou plutôt Nokia, petit téléphone aux multiples et fructueuses fonctions.

Charlieu faisait donc partie de la panoplie « chantage » d'Aïssa. Quatre hommes mariés qui lui permettaient d'arrondir ses fins de mois en lui versant une petite rente.

Sur les indications de Sonia, la Mercedes passa bientôt la grille d'un parc, qu'elle traversa au ralenti. Le château apparut bientôt. Pas grand, au fond d'une grande pelouse. Quelques voitures étaient garées sur un terre-plein. Edmond glissa la sienne à côté.

Sonia lui prit le bras. À travers la pelouse dans laquelle ses talons aiguille s'enfonçaient, elle l'entraîna vers le château. À l'entrée, un cerbère en habit s'inclina respectueusement et tendit la main pour récupérer le carton d'invitation que Sonia lui présentait.

Dans le grand hall dallé de tomettes anciennes, deux salons s'ouvraient de part et d'autre.

Sonia se pencha à l'oreille de Charlieu.

— Maintenant, c'est toi qui décides. Tu es maître de ta soirée.

— Et toi ? Je voudrais te voir dans les bras d'autres types.

— Ce n'est pas le genre de la soirée... Une autre fois, conclut-elle câline, en glissant un petit bout de langue pointu dans son oreille. Ne t'occupe pas de moi.

Edmond, tout émoustillé, choisit d'entrer dans le salon de droite, tandis que Sonia optait pour celui de gauche. C'était conforme à ses opinions politiques ! Deux buffets somptueux s'alignaient sous les

fenêtres. De très, très jeunes filles, entièrement nues sous un petit tablier blanc brodé, déambulaient entre les convives en proposant diverses boissons et friandises.

Les convives étaient exclusivement du genre masculin. Et déjà bien éméchés. Des mains se baladaient sur les fessiers à leur portée, agrippaient les seins au passage.

Charlieu, immobile au seuil du salon, reniflait l'ambiance. Rien de la partouze ordinaire. Que de l'extra ici. Il se mordit les lèvres de contentement.

À la vue de ces très jeunes filles, ses vieux démons ressurgissaient. Il y avait si longtemps qu'il n'y avait goûté. Ça allait être une soirée d'enfer.

14... 15 ans, tout au plus. Un peu âgées à son goût.

Il fit demi-tour, traversa le hall et entra dans le second salon. Ici, que des femmes. Les épouses, sans doute, qui laissaient leurs maris s'amuser pendant qu'elles en faisaient autant, entre elles. Bonne formule.

Charlieu avança, à la recherche de Sonia.

Elle l'avait tout de suite repéré.

— C'est lui, souffla-t-elle à l'homme avec lequel elle discutait. Une sorte de transsexuel aux longs cheveux blonds, moulé dans une longue robe en satin rouge, au décolleté impressionnant.

— Noté, ma chérie, murmura le type en posant une main sur le bras de Sonia. Ce sera fait, dans les meilleures conditions. Ne t'inquiète pas. J'ai l'habitude.

— Très bien. On se retrouve comme convenu, chuchota-t-elle.

— Tu as bien retenu : une Clio bleue. 857 LV 75.

De sa démarche chaloupée, Sonia vint à la rencontre d'Edmond. Son visage s'éclaira d'un sourire quand il la vit. Elle passa un bras autour de ses épaules, se frotta contre lui.

— Tout va bien ?

— Comment as-tu su ? demanda-t-il, une nouvelle fois, vaguement inquiet.

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! Peu importe... Réalise tes fantasmes. Tu es là pour ça.

Il eut un air penaud.

— C'est-à-dire...

Il hésitait. Sonia l'encouragea d'une caresse là où il fallait.

— Elles sont un peu vieilles... déjà.

— Je te comprends. Il y a plus jeune, très jeune, dans les chambres à l'étage. Toutes les chambres. Si la porte s'ouvre, c'est que la petite t'attend.

Elle vit son œil chavirer à l'évocation de tant de promesses. Jamais, il ne l'avait dégoûtée à ce point. Elle eut envie de le gifler, de le piétiner, cet immonde. Elle se détestait d'oser le pousser dans ses plus terribles fantasmes.

— J'y vais.

— Tu devrais te restaurer avant. Boire un peu. Le champagne ici est de premier ordre.

Il passa un bras autour de sa taille, la pressa contre son ventre et sa main caressa le minou en glissant sous la courte jupe de cuir.

— Tu as raison... Comment fais-tu pour me connaître aussi bien ?

— Je te laisse deviner, fit-elle en posant la main sur la braguette déjà gonflée.

Il la lâcha.

— Ne t'occupe pas de moi. Je me débrouillerai pour rentrer si tu t'attardes, dit-elle. Amuse-toi bien.

Edmond, muni de cette bénédiction tourna les talons et repartit bien vite dans l'autre salon.

Une main légère se posa sur la nuque de Sonia.

— Je ne t'ai jamais vue ici, murmura une voix féminine tout contre son oreille. Tu es nouvelle ? Professionnelle ?

Sonia lui fit face. Une petite brune, genre italien, des yeux de braises, rieurs, une poitrine à la Lolobrigida.

— Et toi ? demanda Sonia.

La petite brune éclata de rire.

— Ah non ! L'épouse d'un de ces dépravés, tout simplement. Mais j'aime bien m'amuser, moi aussi.

La main quitta sa nuque, glissa sur la gorge, le ventre et s'attarda sur le pubis.

— Étonnant cette jupe courte, fit la femme. Tout le monde est ici en robe de soirée.

— Je n'en porte jamais.

Le regard de l'inconnue s'abaissa sur les longues jambes.

— Tu as raison. Ce serait un crime de cacher de telles merveilles.

Elle prit la main de Sonia et l'entraîna vers le buffet.

— J'ai soif. Pas toi ?

Le transsexuel avait suivi cet échange d'un œil intéressé. Sonia lui fit discrètement signe de ne pas perdre Charlieu de vue.

Il quitta le salon, alors que la brune, ayant passé son bras autour de la taille de Sonia, lui révélait qu'elle s'appelait Emmanuelle.

— C'est prometteur, non ? ajouta-t-elle. Tu te rappelles le film ? Un scandale à l'époque. Quand on le voit maintenant, c'est bien gentillet.

Elle prit deux coupes de champagne et en offrit une à Sonia.

— À notre rencontre, fit-elle en trinquant.

Elles burent une gorgée et Emmanuelle déclara :

— Il y a un autre salon dans lequel on peut visionner des films autrement plus intéressants. Ça te dit ?

Pourquoi pas ? Il fallait qu'elle s'enlève de la tête, l'image de ce porc de Charlieu, tripotant une petite fille. Sonia prit la main de sa compagne et elles quittèrent la pièce.

L'autre salon n'était éclairé que par un immense écran. Des fauteuils et des canapés occupaient tout l'espace. Des corps à demi nus y étaient vautrés. Des soupirs, des gémissements de plaisir, de petits cris de satisfaction fusaient de tous les coins de la pièce.

Emmanuelle guida Sonia à travers ce fatras de corps qu'elles enjambaient. Elles trouvèrent une petite place et s'affalèrent sur le tapis. Aussitôt, Emmanuelle l'enlaça et chercha à l'embrasser.

— Non, pas de baiser, déclara Sonia.

Sur l'écran, trois hommes et une femme.

Emmanuelle lui mordilla l'oreille.

— Ils s'amusent bien, non ? On va en faire autant.

Elle attrapa un sein, l'éjecta du bustier, en fit autant avec un des siens. Se positionnant à califourchon sur Sonia, elle frotta les deux seins l'un contre l'autre.

Sonia, l'œil rivé sur l'écran, se laissait faire. Elle avait déjà rencontré des hommes qui trouvaient leur plaisir à zieuter les ébats de deux femmes. Rien de bien nouveau pour elle, mais rien d'excitant non plus.

Charlieu avait réintégré l'autre salon. Il s'approcha du buffet.

— Que puis-je vous servir, monsieur ? s'enquit une des petites serveuses.

Il choisit quelques canapés. Mais il avait faim de bien d'autres grignotages. Une des jeunes filles approcha.

— Je te sens bien seul. Viens, on va se faire du bien tous les deux.

— T'as une copine ? demanda Edmond.

— À trois... J'aime bien.

Elle se pressa contre lui, massa le sexe, plaqua sa bouche sur la sienne, le fouillant de sa langue.

— Je vais la chercher, dit-elle en s'éloignant.

Mais la petite phrase de cette rouée de Sonia faisait son chemin dans son esprit : « il y en a d'autres plus jeunes, à l'étage... »

Rémi, le transsexuel, adossé près de la porte, surveillait son client, sans impatience. Il avait l'habitude de ce genre d'exercice. Pas très ragoûtant, mais bien payé. En ces temps de crise, fallait pas cracher sur la moindre petite ou grosse rentrée.

La fille avait laissé Charlieu. Rémi le voyait indécis. Alors, il y va ou il y va pas ? Et soudain, le gros se décida. Il fit volte face, passa devant lui, sortit du salon. Dans le hall, il s'engagea dans le grand escalier.

À l'étage, il se retrouva dans un couloir assez large. Quelques hommes y déambulaient, ouvraient une des nombreuses portes, la refermaient et passaient à la suivante. D'autres, immobiles, plantés face aux murs, semblaient attendre.

Charlieu ne se posa pas de question. Il fit comme eux tous : il tenta de pousser les portes jusqu'à ce qu'une, enfin, veuille bien s'ouvrir.

Rémi eut un sourire. Voilà ! Le client avait trouvé. Il vit la porte se refermer. À lui de jouer maintenant. Il se plaça devant le mur de la chambre et sortit son appareil photo.

Le dispositif était ingénieux. Une série de glaces sans tain qui offraient aux voyeurs une vue sans censure sur ce qui se passait dans la chambre.

Il colla son œil au viseur et attendit. Ce n'était plus qu'une question de minutes pour obtenir ce pour quoi il était grassement payé.

Au rez-de-chaussée, la belle Italienne avait abandonné Sonia après avoir pris son plaisir, pour passer à une autre conquête.

Sonia n'avait plus rien à faire ici. Elle se glissa dans la nuit du parc, repéra la Clio du photographe et l'attendit, drapée dans son manteau, le maudissant de n'avoir pas laissé la voiture ouverte.

Une demi-heure plus tard, elle le vit arriver, tanguant sur ses hauts talons.

— Tu es déjà là, s'étonna le transsexuel en ouvrant les portières.

Ils se glissèrent dans la voiture. Il sortit le petit appareil photo de sa poche, en extirpa la carte numérique et la lui tendit.

— Ça a été ? demanda Sonia en rangeant la carte soigneusement dans son sac.

— Impeccable. Il y a là ce qu'il vous faut. Je te dépose où ? demanda-t-il en embrayant.

— À une station de taxi.

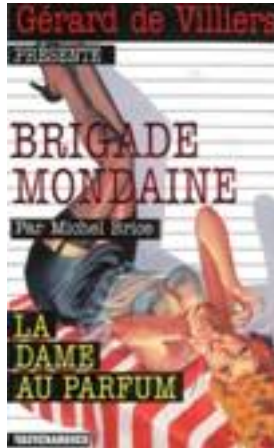
La circulation clairsemée facilita le retour. Ils ne se dirent pas « à bientôt », mais qui sait...

Une heure après son départ du château, Sonia entra dans son appartement. Elle balança son manteau à terre, de même que les escarpins et alla tout de suite à l'ordinateur. Elle ouvrit son sac, en sortit la petite carte magnétique et la glissa dans le logement prévu dans l'imprimante.

Sur l'écran, les photos défilèrent. Super ! Si son commanditaire n'était pas satisfait... Elle sourit en pensant aux euros qui allaient combler son compte en banque.

Elle imprima quelques-uns des clichés les plus compromettants, puis, remplaça la carte dans son sac, éteignit le tout et alla se coucher, avec le sentiment du travail accompli.

Chapitre XII



Sonia arriva la première dans le bistrot du 19^e arrondissement. Elle alla s'asseoir à leur table habituelle. Quelques consommateurs peu bruyants dans ce petit bar. Son regard vert fit le tour du décor : le bar en bois foncé, derrière, les étagères supportant leur lot de bouteilles, les vieux miroirs au tain écaillé et la décoration rococo des murs, les tables rondes.

Elle eut un sourire de satisfaction en songeant que c'était la dernière fois qu'elle venait dans ce décor sordide, qu'elle rencontrait ce mec antipathique et quelque peu inquiétant. Justement, il traversait la petite salle.

Il s'assit en face d'elle. Ils se saluèrent brièvement. Sonia plongea la main dans son sac et posa une enveloppe sur la table.

— C'est dedans, dit-elle.

Il prit l'enveloppe, l'ouvrit, vérifia ses dires.

— Ça a été ? demanda-t-il en empochant l'enveloppe.

— C'est à votre photographie qu'il faut le demander. Pour moi, j'ai amené le client là où vous vouliez. Mission terminée.

Elle ajusta son sac sur son épaule et se leva. Il posa sa main sur son

bras pour la retenir.

— Quoi, on ne déjeune pas ? demanda-t-il d'une voix dure.

— Mission ter-mi-née ! bye bye !

Mais il ne la lâchait pas. Son visage s'ouvrit d'un sourire grimaçant.

— Non, ma jolie. Tant que je n'ai pas visionné tu restes sous contrat. Imagine que l'on soit obligé de recommencer.

— Ce serait de la faute de votre photographe et non de la mienne.

Elle se secoua pour se soustraire à cette étreinte. Il la lâcha enfin en jetant d'une voix sourde :

— Demain, même heure à ton poste chez Artémise. Sinon...

Il eut un geste pour lui signifier qu'elle n'aurait pas son fric. L'ordure !

— Libre à toi si tu n'as pas faim ! Je te ferai signe.

Leurs regards s'affrontèrent méchamment avant que Sonia ne tourne les talons.

*

**

Brigitte toussait encore, mais elle avait tenu à revenir.

Ses bras autour du cou d'Edmond, enfermés dans son bureau, elle lui expliquait :

— Le médecin m'a donné une semaine, mais je m'ennuyais de toi, mon minet.

— C'est gentil, bredouilla-t-il, embarrassé.

Elle sentit sa gêne.

— Tu n'es pas content de me revoir ? Je t'ai manqué, non ?

— Oui, bien sûr... Mais la petite Sonia s'y est bien mise.

Du coup, Brigitte ôta ses bras.

— Quoi, elle m'a remplacée ?

— Il le fallait bien ! Je t'assure, elle a bien travaillé.

Brigitte crispa les mâchoires. Alors ça, c'était le comble. La grande rousse assise à son poste de travail, ses mains manucurées sur son clavier, et évidemment, dans le bureau du patron plusieurs fois par

jour. Ah ! Il n'avait pas dû s'abstenir de l'appeler autant que possible.

Elle avala sa salive et sa déconvenue et maugréa :

— Eh bien, je suis contente que ça se soit passé au mieux.

— Tu verras tout cela avec elle quand elle arrivera.

— Bien entendu, articula-t-elle d'une voix douce et cachait bien mal son dépit.

Charlieu, dans ses petits souliers, alla s'asseoir à son bureau et Brigitte, après un dernier regard, réintégra le sien.

Sonia arriva avec une heure de retard. Ostensiblement, Brigitte regarda sa montre.

— Oui, je sais, marmonna Sonia. Une panne d'oreiller. Ça ne t'arrive jamais ?

— Tu sais que ce sera retenu sur ton salaire ?

— Je m'en fous ! Dis donc, la maladie te réussit. Tu reviens gonflée à bloc ! ironisa Sonia en entrant dans son bureau.

Les deux pièces communiquaient et Brigitte Demaison, de son siège, avait vue sur la table de la grande rousse.

— J'espère que je n'aurai pas à rattraper tes bêtises, persifla la secrétaire. Monsieur Charlieu m'a dit que tu m'avais remplacée pendant ma maladie.

Sonia lui fit un sourire hypocrite. Ce petit pot fadasse l'insupportait au plus haut point. Elle prit un malin plaisir à l'asticoter sur un terrain miné.

— À tous les postes. Et il paraît que je me suis bien débrouillée.

Brigitte faillit bondir de son siège pour l'étrangler.

La garce ! Qu'est-ce qu'elle insinuait ? Qu'elle en avait profité ? Que son minet n'avait pas résisté ?

Et soudain, le stratagème de la rousse lui apparut clairement : cette fille cherchait à prendre sa place.

Edmond ayant entendu la voix de Sonia ne put résister. Il sortit de son bureau, passa comme une flèche devant Brigitte pour se précipiter dans le bureau de Sonia.

— Ah ! Mon petit, vous êtes là. J'ai craint qu'il ne vous soit arrivé quelque chose.

Brigitte perçut tout ce que la voix de son minet recelait de désir, d'envoûtement, de reconnaissance. Elle sentit son esprit chavirer et s'affaissa sur sa chaise. Elle avait bien compris. Il s'était passé quelque

chose entre ces deux-là... dans son dos.

Son œil ne quittait pas Charlieu. Elle le vit contourner la table, s'approcher de Sonia, sa main alla à la rencontre de la fille. Alors là, son sang ne fit qu'un tour. Sous ses yeux, il osait. C'était grave, très grave. Il fallait prendre des mesures.

Sonia rentra excédée par cette journée. Quand Charlieu était entré dans son bureau, qu'elle l'avait vu s'approcher d'elle avec son sourire tout mielleux de désir, elle n'avait pu réprimer un haut le cœur. Fallait-il donc qu'elle se laisse encore toucher par ce porc, que ces mains qui avaient martyrisé des chairs innocentes, se posent sur elle avec une ferveur tout autant libidineuse ? Pouah ! Elle en vomirait.

Une fois de plus, elle se sentit salie de ce qu'elle avait fait. Jamais plus, non jamais plus, se jura-t-elle, même pour des millions.

Ce soir le seul souvenir des mains de Charlieu frôlant les siennes lui donnait la nausée et lui coupait l'appétit. Elle repoussa l'assiette et quitta la cuisine. Dans ces cas-là seule la musique avait le pouvoir de chasser les idées noires et la déprime.

Elle choisit un CD de jazz entraînant, du jazz des années 40 chanté par les Andrew Sisters, trois Américaines. Allongée dans le canapé, elle se laissa emporter par ces chansons ludiques.

Le grésillement de l'interphone la pétrifia. Qui pouvait sonner à cette heure ? Une erreur, sans doute, quelqu'un qui avait oublié son bip, Philippe Delmas qui venait lui faire une scène, ou encore Charlieu ? Ça en faisait du monde qui connaissait son adresse grâce à son contrat d'embauche chez Artémise.

Elle se leva à contrecœur en se promettant de déménager dès qu'elle quitterait cette boîte.

— Oui... s'enquit-elle dans le combiné.

— C'est Brigitte Demaison. Excuse-moi de te déranger à cette heure, mais je sors tout juste du bureau.

Brigitte... Voilà qui promettait du sport.

— Oui, mais encore ? demanda-t-elle sur la défensive.

— Je serai absente demain. Il faut absolument que je te parle d'un truc très important pour la boîte.

J'en ai rien à foutre, pensa Sonia. Cependant, elle ouvrit en lui spécifiant l'étage. Si c'était pour lui faire une scène à propos de Charlieu, elle ne serait pas longue à la remettre à sa place.

La blonde fadasse émergea de l'ascenseur un gros dossier sur le bras.

— Encore mes excuses... Je ne te dérange pas trop ?

Sans répondre, Sonia la fit entrer. L'appartement était clair, moderne, dans une des tours du front de Seine. Un appartement comme n'aurait jamais Brigitte. Sa jalousie se gonfla d'un second grief. Comment se payait-elle ça, cette greluche ? Elle allait le faire cracher au bassin, son minet ?

— C'est sympa chez toi, commenta-t-elle, cependant, en posant le dossier sur la table basse devant le canapé.

Elle jeta son sac sur un fauteuil et se débarrassa de son manteau.

Sonia alla arrêter le CD et se tourna vers la secrétaire en croisant les bras.

— Je suppose que tu n'es pas venue pour visiter mon appartement. Il n'est pas à vendre.

— Ah ! Tu es propriétaire ?

— Non ! Venons-en au fait, OK ?

Brigitte malgré toute sa haine, tournait autour du pot, cherchant le moment propice pour accomplir ce qu'elle projetait.

— Comment tu peux te payer un truc comme ça ? T'as fait un héritage ? Ta famille a de l'argent ?

Sonia sentait la jalousie à fleur de peau de la secrétaire. Sans aucune prudence, elle s'amusa à la titiller.

— Avec mon cul, lança-t-elle. Évidemment, c'est pas avec le tien que tu pourrais en faire autant.

Brigitte tiqua, mais fit celle qui n'avait pas compris. La garce ! la salope ! La colère montait, irréversible. Elle se fit violence pour prendre sa voix la plus conciliante.

— Tu ne m'offrirais pas à boire ? Je meurs de soif.

— Eau ou jus de fruit ?

— Un jus de fruit... s'il est frais.

Sonia virevolta vers la cuisine.

— Avec une paille, peut-être.

Brigitte se leva et lui emboîta le pas. Sur une étagère, une statuette en bronze. Elle s'en empara.

Dans la cuisine, Sonia lui tournait dos, penchée vers l'intérieur du réfrigérateur ouvert. Brigitte approcha, leva le bras et frappa.

Sonia tomba en avant en laissant échapper un gémissement. Brigitte leva à nouveau le bras, craignant de n'avoir pas tapé assez

fort. Mais la grande rousse ne bougeait pas. Brigitte posa la statuette sur la table et tira Sonia par les pieds.

La vache ! Elle était lourde ! Dans la chute, la tête avait basculé sur une clayette. En tirant, celle-ci tomba, entraînant sur le carrelage tout ce qui s'y trouvait. Yaourts, fruits, œufs, tout valsa.

Brigitte s'arc-boutant tira sa victime dans le salon. Une porte s'ouvrait de l'autre côté de la pièce. Ce devait être la chambre. Sur la moquette, c'était encore moins facile. Mais elle ne se contrôlait plus. La haine, la crainte du lendemain la faisaient raisonner de travers.

Il lui fallut un bon quart d'heure pour atteindre la chambre. Hisser Sonia sur le lit lui demanda un dernier effort. À bout de souffle, elle se laissa tomber à ses côtés.

Et soudain, Sonia bougea, laissa échapper une plainte. Elle leva la main vers sa tête douloureuse. D'un bond, Brigitte se mit debout, la regarda. Comme une folle, elle repartit dans la cuisine, reprit la statuette et revint en courant.

Sonia s'était assise sur le lit et frictionnait son crâne. Son regard s'agrandit d'effroi quand elle vit la secrétaire armée de la statuette.

— Arrête ! T'es devenue folle ! cria-t-elle.

Elle voulut se lever pour échapper à la furie qui se jetait sur elle. Mais elle eut un étourdissement et retomba sur le lit. Brigitte frappa à nouveau. Sonia eut le réflexe de croiser les bras au-dessus de la tête pour se protéger. Mais ses yeux verts fixaient Brigitte. Alors, celle-ci frappa au visage.

— Ne me regarde pas ! Ne me regarde pas ! hurla-t-elle. Tu vas être moche, aussi moche que moi. Ils n'auront plus un regard pour toi, tous ces mecs qui ne pensent qu'à t'enfiler.

Sonia tentait l'impossible pour éviter les coups. Elle roula sur le lit, mais la matraque improvisée s'abattit sur ses épaules, ses reins. Dans quelque sens qu'elle se tournât, Brigitte réussissait à la frapper.

Elle voulut hurler, lui dire d'arrêter, appeler au secours. Ses lèvres tuméfiées, ouvertes sur des plaies sanguinolentes, ne laissèrent passer que des sons indistincts.

— Tu voulais dire quelque chose ? Qu'est-ce que tu veux dire, putain ? criait Brigitte. Tu appelles Edmond, peut-être, pour qu'il vienne à ton secours... Appelle... Il ne bougera pas. C'est le roi de la lâcheté. Même pas capable de dire à sa femme qu'il veut divorcer. Il a la frousse au ventre, ce type.

Elle frappa, frappa, sans discontinuer, prise d'une véritable folie.

— Mais c'est mon mec, tu comprends ? Mon mec, à moi. Et personne ne me le prendra. Pas plus toi, avec tes grands airs de star, que les autres.

Elle s'arrêta enfin, regarda sa victime, inerte, roulée en boule sur le lit défait.

— Tu pourrais répondre quand je te parle, articula-t-elle péniblement, la gorge sèche.

Jetant sa matraque sur la moquette, elle tourna les talons, traversa le salon et entra dans la cuisine. En enjambant les débris de ce qui était tombé du réfrigérateur, elle alla jusqu'à l'évier, ouvrit le robinet d'eau froide et glissa sa bouche sous le filet d'eau. Ça faisait du bien. Elle en profita pour laisser couler l'eau sur son visage en sueur.

Elle referma le robinet et s'essuya avec un torchon pendu près de l'évier. Elle revint dans le salon. Bon ! Voilà une bonne chose de faite. Avec la raclée qu'elle venait de prendre, elle aura compris. Brigitte n'était pas mécontente de lui avoir abîmé le portrait. Elle sourit. Il lui en faudra des séances de cul pour payer la chirurgie esthétique !

Brigitte traversa le salon et entra dans la chambre. Là, son cœur fit un bond désagréable : Sonia n'était plus sur le lit. Le temps qu'elle perçoive un imperceptible frottement derrière elle. Elle se retourna. Sonia lui faisait face, les deux mains tenant la statuette de bronze et la brandissant sur Brigitte.

Mais elle était trop affaiblie. Le coup ne frappa que légèrement la tortionnaire. Sonia laissa retomber ses bras sans force et s'adossa au mur.

Brigitte lui arracha la statuette des mains et à nouveau cogna.

— Espèce de garce, t'en as pas eu assez ? T'as la peau dure, hein ? Mais moi, j'ai de la suite dans les idées.

Tout en parlant, elle s'acharnait sur Sonia qui mettait désespérément ses bras en avant autant pour se protéger que pour tenter d'attraper la matraque.

— Charlieu... Charlieu... réussit-elle à articuler.

— Ouais, tu peux l'appeler au secours. Il n'aura plus un simple coup d'œil pour toi.

— Non... Non... c'est pas ça, bredouilla Sonia en reculant. Il est pas ce que tu crois...

Brigitte s'arrêta, le bras levé.

— Quoi, qu'est-ce que t'as encore inventé ?

— Il te ment... C'est les petites filles...

Brigitte haussa les épaules.

— Tu débloques, ma pauvre. J'ai dû détraquer quelque chose là-dedans en tapant. Quoi, les petites filles ? Oui, je lui ferai une fille, un jour. C'est ce que tu veux me dire ?

Sonia secoua la tête.

— Il aime les petites filles... Pédophile, parvint-elle enfin à prononcer.

Brigitte la scruta, abasourdie. Et puis, soudain, elle comprit.

— T'es vraiment la reine des salopes, toi ! Inventer un truc pareil pour échapper à ça, souffla-t-elle en brandissant à nouveau la statuette. Et bien, c'est raté, ma conne ! Tu vas le payer ton mensonge.

Et, à nouveau, elle frappa, frappa. Elle ne pouvait plus s'arrêter, tout en parlant, comme une mécanique. Sonia était tombée sur le lit. Brigitte la frappa au ventre, au pubis. Elle entendit les os craquer, mais plus rien ne la retenait.

— T'as pas honte de salir un homme comme Edmond, la crème des hommes, un excellent baiseur, un super homme d'affaires, un doux, un tendre...

Enfin, à bout de souffle et d'arguments, elle s'arrêta. Sonia, allongée sur le lit, ensanglantée, couverte de plaies, ne bougeait plus.

— Voilà, t'en as assez maintenant ? T'as enfin compris ?

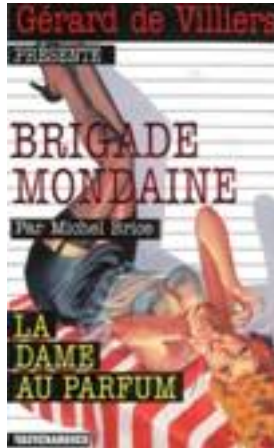
Elle jeta la statuette près de sa victime et tourna les talons. Là, elle se rendit compte que sa tenue était éclaboussée de sang.

— Oh, merde ! jura-t-elle en revenant dans la chambre pour aller dans la salle de bains.

Au lavabo, elle se nettoya du mieux qu'elle put. Quand elle traversa la chambre à nouveau, Sonia n'avait pas bougé. Brigitte lui jeta un coup d'œil satisfait. Au moins, elle avait son compte.

Dans le salon, elle enfila son manteau, reprit son sac, le dossier qu'elle avait posé sur la table en arrivant et quitta l'appartement, consciente du travail accompli, d'avoir fait ce qu'elle devait faire pour protéger son avenir.

Chapitre XIII



Mario manœuvra pour caser sa Punto dans la place qu'il avait trouvée. Il était fidèle aux voitures italiennes, une manière de rester Italien, malgré l'exil. Et pour cette affaire il avait utilisé sa voiture personnelle et non celle du patron.

Il détestait ce quartier du 19^e arrondissement. Mais il l'avait choisi parce qu'il n'y était jamais venu, qu'il n'y connaissait personne et surtout que personne ne le connaissait.

D'un pas nonchalant, il alla jusqu'à la borne de paiement pour y glisser la carte de stationnement. Pas question de se faire repérer avec une contravention !

Il glissa le ticket derrière le pare-brise et cliqua pour fermer les portières. Du même pas assuré, il prit la rue Carducci et aboutit rue des Alouettes, qu'il traversa.

La porte du bistrot émit un chuintement quand il la poussa. Le type était déjà attablé, au fond de la salle, à une table à l'écart. Mario s'y dirigea et s'assit en face.

— Salut !

L'homme releva la tête de sa tasse qu'il avait l'air d'inspecter avec

méfiance.

— Il n'est pas mauvais ici. Vous devriez essayer, marmonna-t-il.

En même temps, il claqua des doigts pour appeler le garçon et commander un second café. Puis il se pencha vers Mario et murmura :

— Quand vous entrez dans un bistrot c'est pour consommer... C'est naturel.

Mario ne répondit pas. Il détestait ce type et sa façon de toujours donner des leçons. Oubliait-il que c'était Mario qui l'avait recruté pour ce boulot ?

Le garçon apporta le café qu'il posa devant lui. Mario y mit un sucre et tourna en scrutant l'homme en face.

— Tout s'est bien passé ? demanda-t-il à voix basse.

— Tout est pour le mieux. J'ai ce qu'il vous faut. Et vous ?

Mario plongea la main dans sa poche intérieure du blouson et en sortit une enveloppe qu'il posa sur la table, tout en gardant la main dessus. D'un mouvement de tête, il invita son interlocuteur à en faire autant.

À son tour, l'homme posa une enveloppe. Il y eut un chassé-croisé méfiant. Chacun récupéra l'enveloppe de l'autre et l'empocha vite fait.

L'homme eut un demi-sourire et avala sa dernière goutte de café. Puis, il porta son regard sur la rue, de l'autre côté de la vitre.

— Beau temps aujourd'hui. Il faudrait avoir le temps d'en profiter. Mais vous travaillez sans doute ?

Mario le fusilla du regard.

— À partir de maintenant, tu m'oublies, d'accord ? Tu ne me connais pas, tu ne m'as jamais rencontré. D'ailleurs, qu'est-ce que tu sais de moi, hein, pignouf !

L'autre grimaça.

— Par contre, moi je sais pas mal de choses sur toi. Ça pourrait te nuire. Compris ?

Il se leva, laissant sa tasse à moitié pleine. Et se penchant vers l'homme :

— Pour ce qui est du café. Pas mal, mais rien à voir avec le vrai cappuccino. Tchao !

Il traversa la salle et se retrouva dans la rue où il respira un grand bol d'air frais. Ce type sentait trop le fourbe et les affaires malsaines.

Pas mécontent de sa sortie, Mario ? Comme ça, il savait, s'il en

doutait encore, qu'il était Italien et sans doute affilié à la puissante mafia. L'homme se tiendrait à carreau.

*

**

La Punto s'engagea dans la rampe d'accès d'un parking souterrain de l'avenue de l'Opéra. Mario ferma les portières et par la sortie piétonne, il regagna la rue et là, sauta dans un bus qui le mena boulevard Haussmann, au siège de la société Athéna pour laquelle il travaillait.

Il poussa la porte de l'imposant hall.

— Bonjour monsieur Mario, claironna la standardiste de son poste.

— Bonjour, ma petite Marie.

Il alla à l'ascenseur et monta au quatrième. Au fond du couloir, c'était le bureau du PDG de la boîte, Arnaud Cantenac. Mario frappa et, sans attendre la réponse, il entra.

Arnaud Cantenac avait une petite cinquantaine bien conservée. Le cheveu abondant, l'œil vif, sa minceur sanglée dans un costume Armani, il plaisait beaucoup aux femmes.

Il releva la tête du dossier qu'il examinait et le referma en s'exclamant :

— Ah ! Mario...

Le garde du corps approcha et resta de l'autre côté de la grande table de marbre. Entre eux, aucune familiarité, malgré les cinq années de travail ensemble. Mario était son chauffeur, son garde du corps, et savait rester à sa place en toutes circonstances. Même quand le patron lui demandait des services exceptionnels.

Mario ne pouvait rien lui refuser. Il ne pouvait oublier cette fusillade sur une plage de Corse. Il y tenait une petite baraque de frites. Un groupe d'indépendantistes avait fait irruption et tiré au hasard. La fille de Mario avait été blessée à l'abdomen. C'était Arnaud Cantenac, en vacances dans ce coin à la mode, qui l'avait sauvée en l'emmenant à l'hôpital dans sa propre voiture, alors que les services de secours étaient complètement désorganisés.

Depuis Mario, entré à son service, avait une dette. L'avait-il enfin payée avec cette affaire, louche, sans doute, mais dont il ne savait pas grand-chose ?

Le patron lui avait simplement dit, il y a quelques mois : « j'ai besoin d'un homme de main, dans une affaire où je ne veux pas apparaître. » Mario avait trouvé. Et maintenant, était-ce réglé ?

Arnaud Cantenac, en souriant, tendit la main. Mario lui remit l'enveloppe.

— Sans problème ? demanda le patron.

— Aucun, monsieur.

— Merci, Mario, merci.

— À votre service, vous le savez bien.

Il tourna les talons et sortit du bureau.

Cantenac regarda la porte se refermer doucement avant d'ouvrir l'enveloppe. Il étala les cinq tirages qu'elle contenait et eut un mauvais sourire. Si avec ça, Charlieu ne tombait pas... L'homme n'avait pas oublié d'adjoindre la carte numérique de l'appareil photo.

Arnaud Cantenac l'enferma dans son portefeuille. Il rassembla les photos, les glissa dans l'enveloppe et celle-ci dans sa poche. Il se leva, sortit du bureau et passa dans le bureau de sa secrétaire.

— Muriel, je pars à mon rendez-vous.

Elle eut un coup d'œil sur sa montre.

— Vous êtes en avance d'une heure, monsieur.

— Oui, je sais. Une course à faire dans le même quartier. Je serai de retour à 14 heures.

— Bien, monsieur.

Il descendit au parking, se glissa derrière le volant de sa BMW à la place habituelle de Mario. Avant de mettre le contact, il prit son portable, composa un numéro.

— Dimitri ?... Ça a été super ! J'ai tout ce qu'il faut. Je voudrais régler la fille que tu m'as fournie.

— Je m'en occupe.

— Et pour toi ? ajouta Cantenac, à contrecœur.

— Considérons cela comme un service que je te rends. Quand le contrat avec la Chine sera signé, nous reverrons la question.

— Merci, bredouilla Arnaud en raccrochant. Il rangea le téléphone et tourna la clé de contact en grimaçant. Ça voulait dire un pourcentage substantiel. Dimitri Petroff ne faisait jamais rien gratos.

La BM émergea dans le boulevard qu'il descendit vers St-Augustin. Là, nouveau parking. Dans la rue de la Boétie, il entra dans une

boutique de photocopies et choisit une machine un peu à l'écart.

Un coup d'œil aux environs. Non, personne ne prêtait attention à lui. Il sortit les cinq photos et les positionna deux par deux sur la vitre. Il appuya sur le bouton, en fit deux copies de chaque, puis replaça le tout dans l'enveloppe. Il paya et sortit.

Au kiosque le plus proche, il acheta un magazine, un de ces torchons people qui déblatéraient sur les célébrités de tous poils.

Voilà, tout était prêt.

À 20 heures, Arnaud Cantenac rentra chez lui, dans sa splendide maison près de Coulommiers.

Depuis plusieurs mois quand la grille électrique s'ouvrait lentement, que la voiture au ralenti remontait les pelouses du parc vers la maison illuminée, il enrageait. Si ses affaires ne s'arrangeaient pas, il serait obligé de vendre tout cela, de tout bazarder pour payer les dettes.

Mais ce soir, il avait le sourire, il était confiant. La soirée avec son épouse fut agréable. Il déposa un baiser sur son front.

— Va te coucher, je te rejoins.

Il s'enferma dans son bureau. Sur la table, il posa l'enveloppe et le magazine. Du tiroir, il sortit une paire de ciseaux et un tube de colle. Puis, il enfila des gants, prit une feuille vierge et commença son travail.

*

**

Edmond Charlieu avait programmé sa soirée. Un cabinet particulier dans un des plus grands restaurants de la capitale, champagne, caviar, etc.

Dans l'ascenseur qui le conduisait au onzième étage, il sourit et palpa la petite boîte dans sa poche. Même pour sa femme il n'avait jamais fait une telle folie. Une bague de chez Chaumet, diamants et émeraudes, une pure merveille. Après ça, Sonia ne pourrait qu'être à ses pieds.

Hier, il était passé dans une agence de voyage, avait consulté les catalogues pour un voyage de rêve. Pour la belle rousse, rien n'était trop beau, trop cher. Quel con ! Comment avait-il pu imaginer faire profiter cette pétasse de Brigitte du contrat chinois. Elle ne serait jamais qu'une petite secrétaire, sans envergure. Tandis que l'autre...

C'était une reine qui allait faire de lui un roi.

Il déboula tout feu, tout flamme dans le bureau de Brigitte, déjà devant l'ordinateur.

— Bonjour, claironna-t-il.

Elle lui décocha un sourire plein d'espoir. Ça faisait des jours que son minet ne s'était montré d'aussi excellente humeur. S'était-il enfin débarrassé du maléfice Sonia, avait-il enfin réalisé que la seule femme qui lui convenait, qu'il aimait, c'était elle, sa Minette, qui le comprenait si bien.

Comme elle avait bien fait de tabasser cette grande pute, hier. Pour sûr qu'elle ne reviendrait pas à la charge !

Brigitte se leva et courut derrière Edmond.

— Tu as l'air d'excellente humeur, mon minet.

— Oui, Brigitte, excellente humeur, reprit-il.

Il s'installa derrière sa table et regarda la pauvre fille. Comment faire pour se débarrasser d'elle ? Brigitte, sûre de son pouvoir, contourna le bureau et vint se placer derrière Edmond, ses bras sur ses épaules, sa lourde poitrine pesant dans sa nuque.

Il se secoua.

— Arrête. Tu m'étouffes !

Elle eut un rire grotesque et vint se placer devant lui. La main sur la braguette, elle partit à l'assaut de la fermeture.

— Non, mon Minet, c'est toi qui vas m'étouffer.

— Arrête ! tonna-t-il.

Il ne manquait plus que Sonia débarque à ce moment-là ! Pas question que ces stupides grosses mamelles de vache bousillent ses rêves.

Brigitte s'était redressée et le scrutait, le sourcil froncé, sans voix.

— Allez, va travailler. C'est pour ça que tu es là !

La gorge de madame Demaison se noua.

— Pas toujours, minet, pas toujours, répliqua-t-elle en se drapant dans sa dignité.

Elle fit demi-tour. La porte claqua. Ouf ! Il était seul. Il pianota sur la table, attendant la visite de Sonia. Une demi-heure plus tard, il rappliqua dans le bureau de la secrétaire, le traversa sans un regard pour elle, constata que Sonia n'était pas à son poste et se tourna vers Brigitte.

— Sonia n'est pas arrivée ?

Brigitte haussa les épaules.

— Elle est toujours en retard. Elle se croit tout permis, persifla-t-elle.

Elle le regarda rentrer, furibard dans son bureau. Elle n'est pas près d'arriver la belle qui est devenue moche. Elle n'osera jamais se montrer.

Vers 10 heures, le préposé au courrier déposa un paquet de lettres sur le bureau. Brigitte fit rapidement le tri, garda celles qui concernaient spécifiquement son service et se leva pour porter les autres au patron. Il y avait notamment, une enveloppe marron, un peu lourde. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

— Le courrier, fit-elle simplement, montrant qu'elle était vexée de la manière dont il l'avait traitée.

Mais, Charlieu n'y prêta aucune attention. La porte claqua sur la secrétaire. Il ouvrit le courrier. La première lettre qui eut les honneurs du coupe-papier fut précisément la grosse enveloppe marron.

Une flopée de photos se déversa sur la table. Edmond sentit tout son sang se glacer. Sur toutes, on le reconnaissait parfaitement, lutinant la petite fille. Il tenta de reprendre son souffle, avisa un papier blanc, plié en quatre.

Il le déplia. Des lettres de toutes couleurs, de toutes grosseurs avaient été collées pour former des mots. Il lut :

« Agressions sexuelles sur mineures – hors-la-loi – passible de quelques années de prison – les journaux vont aimer – mais on peut négocier ».

Qui... Qui ? On voulait le faire chanter. Quelqu'un au château qui l'avait reconnu ? Et pourquoi pas Sonia ? Après tout, c'était elle qui l'avait attiré dans ce guet-apens. La garce !

Anéanti, il n'était capable d'aucun mouvement. Tenant toujours la lettre anonyme, il tentait de réfléchir, de voir la situation telle qu'elle se présentait. Quel con ! Non, mais qu'il se regarde ! Comment avait-il pu croire qu'une fille comme Sonia s'intéressait à lui... Pour son fric ? Certes. Mais c'est qu'elle en voulait plus. Elle voulait le plumer.

D'un bond, il se leva, retrouvant toute son énergie. Comme s'il allait se laisser faire ! Il remit les photos et la lettre dans l'enveloppe, l'enveloppe dans sa poche et prenant son manteau, il sortit du bureau.

Brigitte se dressa comme un diable hors de sa boîte.

— Mon minet... bredouilla-t-elle en le voyant passer la porte en

coup de vent.

Charlieu descendit au dixième, entra dans le bureau de Delmas.

— Sortez-moi le dossier de mademoiselle Tradin.

Sans un mot, Philippe s'exécuta. Qu'est-ce qu'elle avait fait ?

— Donnez-moi son adresse, tonna Charlieu.

Ce qu'il fit. Le PDG sortit. Le patron paraissait hors de lui. Philippe se frotta les mains. Très bien ! Elle avait voulu péter plus haut que son cul... Elle allait lui revenir.

Edmond gara sa Mercedes n'importe où. Une contravention ? Le moindre de ses soucis. Il se sentait des idées de meurtre au bout des doigts. Comment avait-elle pu le berner à ce point, et comment avait-il pu être aussi prétentieux pour croire que...

Ce quartier du front de Seine lui était totalement inconnu. Il dut demander trois fois son chemin pour se reconnaître dans ce dédale d'escaliers et de cours intérieures à tous vents. Il entra enfin dans l'immeuble de Sonia. Un interphone affichait les noms. Il appuya un index rageur sur Tradin.

— Dixième, marmonna une voix déformée par l'interphone.

La lente montée de l'ascenseur décupla sa fureur. Arrivé à l'étage, il poussa la porte de l'ascenseur. La porte de l'appartement de Sonia était grande ouverte et il entendait un murmure de voix masculines.

Soudain, plus prudent, Charlieu hésita. Un moustachu à petites lunettes apparut.

— Oui... fit Brichot en détaillant Charlieu d'un œil soupçonneux.

— Heu... J'ai dû me tromper, balbutia le PDG. Je venais voir mademoiselle Tradin.

— C'est bien ici. Entrez.

Brichot s'effaça pour le laisser passer.

— Mais... qu'est-ce qu'il se passe ? articula Charlieu.

Aimé sortit sa carte et la lui tendit sous le nez. Charlieu changea de couleur. Et merde ! Ce qu'il pouvait être con. Il venait se foutre tout seul dans la gueule du loup. Sonia avait bien préparé son coup. Peut-être qu'elle était flic, après tout...

Ça gambergeait dans sa tête autour d'hypothèses toutes plus farfelues les unes que les autres.

Il entra dans le salon. À l'autre bout de la pièce, un autre homme apparut, sortant de la chambre.

— Qui est-ce ? demanda Corentin.

— Monsieur...

Brichot laissa sa phrase en suspens en regardant Edmond.

— Edmond Charlieu, balbutia celui-ci.

— Monsieur Charlieu venait voir mademoiselle Tradin, reprit Aimé.

— Eh bien, je vous en prie, monsieur, venez, invita Boris avec un geste.

Charlieu, les jambes coupées, avança. Dès l'entrée de la chambre, il comprit. Sur le lit, Sonia gisait couverte de plaies et de sang séché. Son visage n'avait plus rien d'humain. Le meurtrier s'y était acharné avec haine.

— Oh ! mon Dieu... murmura-t-il.

Il se détourna brusquement, la main sur la bouche, au bord de la nausée.

— Venez vous asseoir, proposa Aimé en le prenant par le bras pour le guider vers le canapé. Vous voulez un verre d'eau ?

Charlieu secoua la tête. Il avala péniblement sa salive et tenta quelques mots.

— Mais...

— Elle a été battue à mort, expliqua Corentin, debout devant lui. Peut-on savoir ce que vous lui vouliez ?

— Je suis son patron. Je m'étonnais de son absence ce matin... Elle... elle est si ponctuelle...

Il cherchait ses mots, mentait au fur et à mesure.

— J'avais un rendez-vous dans le quartier, je me suis permis de venir jusque chez elle... si elle avait besoin de quelque chose.

— Que savez-vous d'elle ? demanda Brichot qui avait sorti son petit carnet.

— Heu... pas grand-chose. Elle ne travaillait pas depuis longtemps chez nous. C'est mon DRH, Philippe Delmas qui l'avait recrutée.

— Votre société ?

— Artémise.

— Ah ! Une grosse boîte qui fait dans les cosmétiques, apprécia Boris. C'est rare qu'un PDG de votre envergure vienne lui-même s'inquiéter de ses employées.

— Je... je vous l'ai dit. J'étais dans le quartier.

Charlieu était de plus en plus dans ses petits souliers. Il fit mine de se lever.

— Voilà, je vous ai dit tout ce que je sais. Je peux disposer ?

— Nous ne voudrions pas abuser de votre temps, mais encore une petite minute, si vous le permettez.

Charlieu reposa ses fesses sur le moelleux du canapé. Bon Dieu... mais qu'est-ce qu'ils voulaient encore. Et soudain, il blêmit en pensant aux photos dans sa poche. S'il leur prenait la bonne idée de le fouiller... mais de quel droit... Ils les avaient tous dans un cas comme celui-ci... Il fallait absolument qu'il se tire de leurs pattes.

— Excusez-nous. Un détail à vérifier, dit Corentin. Nous n'en avons pas pour longtemps. Ensuite, nous vous libérerons.

Les deux policiers disparurent dans la chambre. Brichot se planta devant Boris, les deux mains sur les hanches.

— Tu sais qui est cette fille ? fit-il avec un geste vers le cadavre, toujours allongé sur le lit.

— Oui. Toi comme moi, nous l'avons reconnue tout de suite, malgré le visage qui n'en est plus un.

— C'est la copine d'Aïssa Laouri, la rousse qui est sur la photo prise chez elle.

— Affirmatif.

— Donc, une call girl, reprit Aimé. Alors, veux-tu me dire ce qu'une call girl faisait comme employée chez Artémise ?

Boris réfléchit quelques secondes, puis sourit.

— Le bonhomme ment.

— Le bonhomme ment. Nous sommes bien d'accord. Il avait rendez-vous ici, avec cette fille. Mais difficile de l'avouer.

— Mets-toi à sa place s'il est marié, répondit Boris.

— Oui, je vois tout à fait ce que ça ferait avec Jeannette.

Ils revinrent dans le salon.

— Monsieur Charlieu, vous pouvez vous rendre à votre rendez-vous. Excusez-nous de vous avoir mis en retard.

Edmond soupira d'aise. Il se leva.

— Ce n'est rien, fit-il avec un petit geste. Ce n'est rien.

Sans demander son reste, il tourna les talons et s'empressa de

déguerpier. Des fois qu'ils changent d'avis !

Un homme sortit de la cuisine et s'approcha des deux policiers.

— Et moi, je fais quoi ? brailla-t-il, passablement furieux. Pourquoi vous me gardez encore ? Je peux rien vous dire de plus. Je la connaissais pas, moi, cette fille.

Brichot stoppa sa leucorrhée d'un geste.

— Ok ! On se calme. J'ai vos coordonnées. On vous convoquera pour votre déposition.

— Je m'en souviendrai...

— Oui... c'est pas tous les jours qu'on trouve un cadavre en entrant dans un appartement, reconnu Corentin.

— J'ai déjà eu la scène de ménage... la femme battue qui vous demande de l'aide... le chat malade sur lequel je dois me pencher... Mais un assassinat... Ça, on ne me l'avait pas encore fait.

Il passa la porte en marmonnant :

— Je crois que je vais demander à changer de service. Décidément, relever les compteurs d'eau, c'est trop risqué.

Brichot et Corentin le regardèrent monter dans l'ascenseur.

— C'est vrai qu'il n'a pas de veine, le pauvre. Bon, allez, on fouille partout.

Chapitre XIV



L'ascenseur s'arrêta au dixième. Le légiste et l'identité judiciaire, qui avaient été appelés en même temps que les policiers de la mondaine, en sortirent. Il y eut un chassé-croisé entre eux et l'employé des eaux pas fâché d'échapper enfin à ce cauchemar.

Corentin serra la main du docteur Flutiaux et nota que le bonhomme n'avait pas maigri depuis qu'il ne l'avait revu.

— Par ici, dit-il en le précédant dans la chambre.

L'éternel nœud pap de travers, le légiste le suivit.

— La pauvre enfant, murmura-t-il en se penchant au-dessus du corps.

Des années de pratique n'avaient pas entamé sa compassion pour les victimes et parfois son métier lui pesait. Il y voyait trop de misère, de violence.

Il avait sorti son dictaphone et parlait à voix basse l'appareil près de sa bouche.

— La mort semble remonter à plus de 24 heures. Battue à mort. Coups portés par un objet contondant. Une statuette sans doute, trouvée près du corps. Nombreuses contusions, blessures au visage, à

l'abdomen, sur les bras, les cuisses.

Il examina les mains.

— Pas de résidus, peau ou cheveu, sous les ongles. Apparemment, la victime ne s'est pas défendue.

Il se redressa, empocha son dictaphone et se tournant vers Corentin.

— Comme d'habitude, il faut attendre l'autopsie pour vous donner mes conclusions exactes.

Boris ouvrit la bouche.

— Oui, je sais. Je ferai au plus vite, coupa Flutiaux. Demain, probablement. Je pourrai vous dire s'il y a eu rapports sexuels, ce qu'elle a ingéré, si les coups ont été portés par un homme ou une femme. Bonne journée.

Il réajusta son nœud pap et tourna les talons.

Les hommes de l'Identité entraient pour effectuer le relevé des empreintes. La statuette de bronze fut ensachée pendant que d'autres policiers venaient enlever le corps de la malheureuse Sonia.

Corentin passa au salon où Brichot s'attaquait à l'étagère qui couvrait tout un pan de mur.

— Alors ? interrogea Boris.

— Alors, rien pour l'instant, répondit Aimé en jetant sur la moquette le énième bouquin qu'il venait de feuilleter.

— Je vais ausculter les placards de la cuisine.

L'appartement était une vraie ruche. Chacun dans sa spécialité s'activait. Boris s'en prit d'abord à l'épicerie. Il ausculta les boîtes de café, de thé. Après quelques minutes de fouille, il fut interrompu par Aimé.

— Tiens, regarde ce que je viens de trouver.

Il tendit un album photos à son collègue.

— On se retrouve en pays de connaissance.

Boris tourna les pages cartonnées sur lesquelles étaient collés les souvenirs de deux jeunes filles rieuses et insouciantes. Aïssa et Sonia.

— Et on les a éliminées toutes les deux, marmonna Boris en réfléchissant. Est-ce qu'elles représentaient une menace pour le réseau qui les emploie ? Et de ce côté, tout est verrouillé.

— Dans le cas où les deux assassinats seraient liés, objecta Aimé. Rien, pour l'instant, ne nous le prouve.

— Avoue tout de même que la coïncidence est troublante.

— Tu as regardé son portable ?

— Oui. Rien à glaner. Un jetable, répertoire vide.

— Bon, soupira Corentin. On continue.

C'était un travail fastidieux, avec toujours cette impression de viol. Soudain, il entendit Aimé crier :

— Bingo !

Boris déboula dans le salon. Aimé agitant quelques feuillets.

— Alors là, c'est le pactole. C'était bien caché, roulé et glissé dans un tube en bambou. Regarde.

Boris prit les papiers et déroula cinq photos qui lui firent faire une grimace dégoûtée.

— Bravo Aimé ! On dirait bien que c'est notre PDG ?

— Affirmatif, commandant !

Boris empocha les photocopies et tous deux quittèrent l'appartement.

*

**

Edmond avait eu du mal à retrouver sa voiture. Il y était resté prostré pendant près d'une demi-heure, incapable d'ôter de son esprit la dernière vision de Sonia. Tétanisé, il ne pouvait ni pleurer, ni trembler. Les photos, la mort de Sonia... Y avait-il un rapport entre les deux ? Et dans quelle mesure ça le concernait ? Qui avait envoyé ces photos, qui cherchait à lui nuire ?

Il se décida enfin à tourner la clé de contact et tout naturellement, il reprit le chemin du bureau. Ses employés virent passer un zombie qui ne regardait personne, ne répondait à aucun salut, muré dans une inertie inquiétante.

Toujours sonné, n'arrivant pas à reprendre pied dans la réalité, Charlieu émergea au onzième étage. Il ouvrit la porte du bureau. Brigitte releva la tête de l'écran et blêmit. Elle se leva d'un bond.

— Mon minet... qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Et en même temps, elle comprit qu'il venait de chez Sonia. Son cœur s'affola.

— Je me faisais du souci. Ton rendez-vous de...

— Fous-moi la paix ! jeta-t-il, sans un regard vers elle.

La porte de son bureau claqua comme une fin de non recevoir. Elle se laissa tomber sur sa chaise. Sonia avait-elle raconté ? Ça, c'était la tuile ! Et ça inversait radicalement les retombées qu'elle en espérait. Il fallait qu'elle sache.

Les jambes tremblantes, elle alla jusqu'au bureau d'Edmond, frappa et entra. Il était prostré sur son fauteuil, la tête entre les mains. Il la regarda et jeta dans un murmure :

— Je ne suis là pour personne.

— Mais, mon minet...

— La consigne s'applique également à toi. Sors...

Lentement, elle referma la porte et revint s'installer derrière son ordinateur, cherchant comment inverser la vapeur.

La porte du bureau s'ouvrit brutalement. Deux hommes déboulèrent dans le bureau.

— Mais... brailla Brigitte en se dressant de toute sa courte hauteur.

Corentin lui présenta sa carte. La police... La garce avait porté plainte et on venait l'arrêter...

— Monsieur Charlieu, s'il vous plaît ? demanda Brichot.

— Il ne veut voir personne, bredouilla-t-elle.

Il s'appuya sur le bureau pour se pencher vers Brigitte.

— Madame, croyez-vous que cette consigne nous concerne ?

— Je vais voir, articula-t-elle péniblement en se dirigeant vers le bureau du PDG.

Mais Corentin la prit par le bras et la rejeta gentiment en arrière pour ouvrir la porte.

Edmond releva la tête à l'entrée des deux hommes, prêt à invectiver l'impudent. Mais il resta sans voix en reconnaissant les deux policiers.

— Monsieur Edmond Charlieu, tonna Corentin en approchant. Je vous arrête pour homicide sur la personne de Sonia Tradin et pour attentat à la pudeur sur des personnes mineures.

Brichot fit le tour du bureau, l'aida à se lever, et voulut lui passer les menottes.

— Non, s'il vous plaît, bredouilla Charlieu, dépassé par les événements.

Aimé jeta un coup d'œil à Boris qui hocha la tête. Il se contenta donc de pousser Charlieu devant lui.

Brigitte vit passer l'étrange cortège devant elle.

— Mon minet..., balbutia-t-elle.

La porte se referma. Elle se laissa tomber sur sa chaise, anéantie par la catastrophe qui s'abattait sur elle. Ce n'était pas Edmond qui avait tué la belle rousse, mais bien elle, hier. Dans sa fureur elle ne s'en était même pas aperçue. Elle n'avait pas su mesurer sa force.

*

**

À Nice, dans les locaux du commissariat central, c'était un défilé. Ils étaient quatre sur le coup. Et il fallait bien ça pour convoquer et voir tous les propriétaires de Laguna gris métallisé.

Les gars rouspétaient de ce travail de titan, dont ils ne voyaient pas le bout. Mais en l'absence d'autre piste, il fallait bien s'y résoudre. Le procédé était le même pour tous.

— Au suivant ! criait un agent, comme dans la chanson de Jacques Brel.

Mais ici, ce n'était pas pour la bagatelle.

Papiers d'identité, carte grise, situation familiale, travail, amis, tout y passait. Et en dernier, l'inspecteur tendait une photo à son interlocuteur.

— Connaissez-vous cet homme ?

Ça faisait trois jours que les réponses étaient négatives. Ils insistaient : pas de vos amis, collègue de travail, un habitué de votre bar, de vos commerçants ? Rien.

Ils avaient commencé par les domiciliés à Nice, mais ils savaient que s'ils ne trouvaient rien, il faudrait écumer tout le département. Un travail de fourmi.

Barrai, ce matin, prit son téléphone.

— Corentin ? Salut, Barraï. Où en êtes-vous ?... Quoi, une seconde call-girl... Ah ! Une copine de Laouri... Vous croyez ? Oui, évidemment, nous avons commencé une enquête sur ce réseau, mais pour l'instant, rien. Les filles interrogées ne savent rien. On les appelle et c'est tout. Le client les paie directement, et il doit sans doute payer le réseau également directement, en prenant commande, peut-être.

Là-bas, au quai des orfèvres, Corentin tapa du poing sur la table. Voilà un détail qu'il n'avait demandé ni à Bruno Cassetti, ni à Hélène Marsac.

Barrai continuait.

— Nous faisons le tour des Laguna grises. Dites-moi, je pense qu'on pourrait accélérer le mouvement en ameutant la presse.

— Oui, vous pouvez maintenant. Qu'ils mettent le paquet. Des gros titres, des photos. Ça va peut-être pousser notre homme, ou nos hommes, à commettre une bêtise.

Il allait raccrocher, mais il se ravisa.

— Dites-moi, Barraï, faites donc un petit tour du côté des Russes, et en particulier votre ami Dimitri Petroff.

— Mon ami... comme vous y allez ! Je le connais à peine. Et franchement, je crois que vous faites fausse route.

— Vous savez ce que me dit mon patron ?... « dans notre métier, il ne faut pas croire, il faut des preuves. »

— Ouais, OK, grommela Barraï. Je le connais bien Petroff, vous savez... Enfin, si ça peut vous faire plaisir...

— Merci. J'adore qu'on me fasse plaisir. À bientôt, commissaire.

*

**

À la sortie de Nice, dans l'immense cour de la société de transports Mériel, en cette fin de journée, les camions rentraient au bercail et se rangeaient côte à côte. Les chauffeurs allaient ensuite déposer les clés, la carte grise et leur feuille de route au secrétariat.

— J'en ai plein les bottes, cria Marcel à Farid, en sautant de son diesel.

— Moi aussi, répondit l'Algérien. Dire qu'il faut remettre ça demain. Vivement le week-end.

Ils allèrent de concert vers les bureaux en discutant de leur journée.

— J'ai eu un accrochage, révéla Farid. Faut que j'en parle au patron.

— Il va te retenir ça sur ta paie.

— Eh ! C'est pas de ma faute.

Il sortit du bureau de la secrétaire et fila à droite vers celui du patron. Il frappa. On lui cria d'entrer, ce qu'il fit.

Sylvain Manouret releva le nez de ses papiers.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a, Farid ?

— J'ai eu un accrochage, patron.

— Ah ! Merde !

Manouret se leva et ils sortirent pour aller inspecter les dégâts.

— C'est pas de ma faute, expliquait Farid en marchant. Une camionnette. Elle a déboulé d'un sens interdit. J'ai pas pu l'éviter.

Arrivés près du camion, il lui montra les rayures sur l'aile avant.

— T'as un constat, au moins ?

— Oui. Je l'ai laissé dans le camion, répondit Farid.

— Tiens, voilà ton bus. Allez, file. Tu vas le rater. Je m'en occupe.

— Merci, patron, cria Farid en courant vers la route, où le bus arrivait à son arrêt.

Manouret ouvrit la portière et monta dans la cabine. Le constat était posé sur le siège de droite. Il le prit, de même qu'un quotidien que le chauffeur avait oublié. Il sauta sur le bitume. La portière claqua. D'un pas vif, il regagna son bureau. Il était encore temps de téléphoner à l'assurance. Autant régler ce problème tout de suite. Demain, il oublierait.

Il posa le constat sur sa table et jeta le journal dans la corbeille à papiers. Mais, alors qu'il allait prendre le téléphone, son regard revint sur le quotidien. Lentement, il se baissa, le reprit, le déplia.

Oui, il avait bien vu. La photo souriante d'Aïssa ornait presque la moitié de la une. Il se laissa tomber sur son siège. Il s'était étonné que les journaux ne disent rien de l'affaire et s'était imaginé qu'on n'avait pas retrouvé la fille.

Allons, calmos. Ça devait arriver... Et lui, n'avait pas commis d'erreur. Il se savait à l'abri. Comment les flics pouvaient-ils remonter jusqu'à lui ? Il n'existait nulle part. Tout était camouflé. Il ne possédait rien. L'appartement, la voiture étaient au nom de sa compagne. Ici, ses émoluments étaient versés sur le compte de Danièle. Il n'apparaissait nulle part.

Il savait les flics rancuniers et avait toujours craint que les vieilles affaires de sa jeunesse ne le rattrapent. Voilà pourquoi il s'était fondu dans l'anonymat le plus complet.

Il commença à lire l'article et petit à petit, blêmit. Il y était fait

largement mention de la Laguna gris métallisé qu'un flic avait vu passer sous les fenêtres de la victime.

Le flic qu'il avait tabassé ! Saloperie ! Elle était là, la connerie. Pourquoi avait-il pris la voiture de Danièle pour aller chez la fille ? Et se profila soudain une autre catastrophe : ses empreintes... Il en avait laissé partout.

Elles n'allaient pas échapper aux flics qui allaient faire le lien avec son passé. Ces cons-là n'oubliaient rien. Malgré les années, il devait encore figurer dans leur fichier.

Il se leva, marcha de long en large, en réfléchissant. Voyons, quels étaient les risques qu'ils remontent jusqu'à Danièle ? Minimales. Des Laguna gris métallisé, il y en avait un paquet dans Nice et la région. Apparemment, le flic n'avait pas eu le temps de relever le numéro d'immatriculation, sinon il serait déjà en taule.

La porte s'ouvrit et sa compagne Danièle Mériel, propriétaire de cette grosse entreprise de transports, entra.

— On y va ?

Sylvain bredouilla, comme pris en faute.

— Excuse-moi. Un coup de fil à l'assurance. Farid a eu un accrochage.

— Tu feras ça demain. Viens. J'ai envie de rentrer, de me glisser dans un bain chaud... avec toi, acheva-t-elle, câline.

— Oui... c'est une bonne idée, balbutia-t-il.

Elle s'approcha.

— Eh ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu as l'air dans les vapes !

Son regard tomba sur le journal, posé sur la table.

— Tu as lu cette histoire. Pauvre fille. Enfin, quand on fait ce métier, on prend des risques. Tu ne crois pas ?

Il haussa les épaules.

— Oui, tu as sans doute raison.

Il prit son bras et l'entraîna hors du bureau.

— Viens. On y va.

La Laguna grise était garée dans la cour. Sylvain eut un coup au cœur en la voyant. Danièle se glissa derrière le volant, en disant :

— Je suis passée au garage, ce matin, pour prendre rendez-vous pour la révision. Tu ne sais pas ce que Jacques m'a dit ? Les flics ont fait le tour des garages pour connaître les propriétaires de Laguna

grises.

Ce fut comme une décharge électrique pour Sylvain. Il s'assit, referma doucement la portière.

— Et... Tu as reçu une convocation ?

— Non, pas encore ! répondit-elle en riant. C'est fou cette histoire, non ? Si j'avais su qu'à cause de ma voiture je serais mêlée, de loin, à un crime...

La mousse parfumée au numéro 5 de Chanel cachait la nudité de Danièle. Elle posa sa tête sur le rebord de la baignoire et appela :

— Sylvain ! Tu viens ?

— J'arrive, marmonna-t-il sans enthousiasme.

Danièle adorait faire l'amour dans la baignoire. Habituellement, cette petite manie l'amusait plutôt, mais ce soir, non ! Il n'avait pas la tête à la bagatelle. Elle l'appela une nouvelle fois, d'une voix plus implorante.

En soupirant il se dirigea vers la salle de bains. En le voyant, Danièle cambra les reins. Ses seins rebondis, encore présentables malgré la quarantaine avancée, surgirent de la mousse comme deux îles roses. Elle prit les mamelons bruns entre son pouce et son index et les malaxa en fixant Sylvain.

— Allez, viens... soupira-t-elle.

Mais il ne se décidait pas. Ce soir, il sentait que rien ne l'exciterait. Danièle allait être convoquée, évidemment. Elle serait interrogée sur sa vie privée et forcément, elle parlerait de lui. Pourquoi le cacherait-elle ? Elle ignorait tout de son passé tumultueux. Il était grillé. Fallait foutre le camp au plus vite.

— Sylvain... Qu'est-ce que tu as ? Je ne te fais aucun effet ?

Il regarda sa maîtresse. Mais pas question de partir les mains vides. Donc, pour ce soir, temporiser.

Elle se fit plus câline.

— Attends, je sais ce qui t'excite... souffla-t-elle.

Une de ses mains abandonna le mamelon martyrisé et descendit sous l'eau. Elle se cambra davantage. La toison brune du pubis émergea de l'eau. Ses doigts glissèrent vers la grotte mystérieuse.

Malgré son calme apparent, le regard de Sylvain ne perdait rien de ce que faisait Danièle.

— Tu aimes quand je me donne du plaisir, hein ? murmura-t-elle. Regarde, c'est bon.

La main allait et venait. Elle s'était suffisamment cambrée hors de l'eau pour qu'il voie deux doigts entrer et sortir, écraser le clitoris.

La garce ! Elle réussissait à l'exciter. Il s'agenouilla près de la baignoire et retira la main de Danièle, pour plonger la sienne. Il le fit sans ménagement, transférant dans ce geste toutes ses craintes, toute sa colère.

Le ventre de Danièle montait et descendait de plus en plus vite, à la rencontre de ce plaisir qui enflait inexorablement. Elle eut enfin un cri de jouissance auquel répondit celui de Sylvain.

— Tu es une sorcière, jeta-t-il en sortant de la salle de bains.

*

**

Au matin, Danièle avala la dernière bouchée de son croissant et se leva en s'essuyant la bouche.

— Tu pars avec moi ? demanda-t-elle à Sylvain, encore attablé.

— Non, non. Un rendez-vous. Tu sais, avec la banque.

— Ah ! Tu t'es décidé. Bon, eh bien, à tout à l'heure.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres et virevolta vers la porte palière. Sylvain la suivit du regard. Je te regretterai, troublante Danièle. Mais la vie est une vraie salope !

Il acheva tranquillement son petit déjeuner, prit même la peine de débarrasser la table avant de passer sous la douche et de s'habiller. Un jean, un blouson de cuir, une tenue banale, passe partout, pratique.

Dans un sac de voyage, il emballa quelques vêtements. Sur la commode, un coffret en bois précieux. Il contenait les bijoux de Danièle. Quelques-uns, venant de sa famille, avaient une réelle valeur. Il hésita, puis ouvrit la cassette et choisit ce qu'il pouvait emporter. Un dernier regard sur cette chambre qui avait vu de fameuses parties de jambes en l'air. C'était une chaude, la Danièle ! Dommage que cette petite garce de Maghrébine soit intervenue dans sa vie.

Lentement, il fit un dernier tour de l'appartement, puis sortit et claqua la porte.

Au premier distributeur venu, il tira le maximum avec sa carte bleue personnelle. Ensuite, il alla à un second et fit de même avec la carte de la société. Bon ! Il était blindé pour quelque temps.

Dans le milieu de la matinée, Danièle commença à s'inquiéter du retard de Sylvain.

— Il n'a pas téléphoné ? demanda-t-elle à la secrétaire.

— Non, madame.

— Appelez-moi la banque.

Le banquier lui dit son étonnement de ne pas avoir vu monsieur Manouret au rendez-vous prévu. Elle raccrocha et se leva d'un bond. Ça ne ressemblait guère à Sylvain qui était sérieux dans le boulot. Il lui était arrivé quelque chose.

Elle prit son sac et traversa le bureau de la secrétaire en lançant.

— Si monsieur Manouret arrive, qu'il m'appelle tout de suite.

Elle courut jusqu'à la Renault. La portière claqua, le moteur ronronna. Elle était si nerveuse que la première vitesse craqua quand elle la passa.

Elle prit tous les risques pour arriver au plus vite, persuadée que chaque minute comptait. Devant chez elle, elle se gara sur le passage piéton et bondit de la voiture pour courir vers l'immeuble.

En tremblant de ce qu'elle pouvait découvrir, elle mit la clé dans la serrure, constata que ce n'était pas fermé à clé. Mon Dieu, il avait eu un malaise !

— Sylvain ! Sylvain, appela-t-elle en passant de pièce en pièce.

Quand elle entra dans la chambre, elle s'immobilisa, fixant les portes béantes de la penderie, et les cintres vides. Elle se précipita, ouvrit une autre porte, constata qu'un sac de voyage avait disparu. Elle se retourna lentement. Son regard se posa sur le coffret ouvert sur la commode. Pas besoin de fouiller pour savoir que les plus belles pièces avaient disparu : le solitaire de sa mère, le collier de perles noires, un bracelet de petites émeraudes et autres boucles d'oreilles.

Ce fut l'évidence : elle avait été cambriolée. Mais Sylvain ? Était-il encore ici quand les malfaiteurs avaient fait irruption ? L'avaient-ils emmené comme otage ?

Elle se laissa tomber sur le lit, abattue. Mais Danièle avait toujours été une femme d'action. Il fallait avertir la police.

Elle sortit en trombe de l'appartement, dévala les escaliers plutôt que d'attendre l'ascenseur et reprit sa voiture.

Chapitre XV



Danièle gara la voiture devant le commissariat de son quartier. Elle dut attendre un quart d'heure avant qu'un agent, enfin, prenne sa plainte en compte.

— Énumérez ce qu'on vous a volé, spécifia le policier.

— Mes bijoux... Ça, je m'en suis aperçue tout de suite. Des costumes d'hommes, un sac de voyage. Mais j'avoue que je n'ai pas regardé plus avant.

Un de ses collègues vint lui parler à l'oreille.

— Quoi ! s'exclama-t-il.

Et son regard se fit plus lourd sur Danièle.

— Une seconde, madame. Excusez-moi.

Il la planta là pour aller dans un bureau dont il referma soigneusement la porte. Quelques minutes plus tard, il en ressortit, accompagné d'un autre homme. Lequel s'avança vers Danièle.

— Commissaire Juvet. Pouvez-vous me suivre, madame.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Ne me dites pas que vous avez déjà mon voleur ?

Il s'effaça pour la laisser entrer et referma derrière eux.

— Je vous en prie, dit-il en lui désignant un siège devant son bureau, derrière lequel il alla s'asseoir.

Il prit un stylo, une feuille.

— Rappelez-moi votre nom.

— Danièle Mériel. Mais enfin...

— La Laguna gris métallisé qui est garée près du commissariat est à vous ?

— Oui. Pourquoi ?

— Êtes-vous la seule à la conduire ?

— Non. Mon compagnon la conduit également.

— Vous n'êtes pas mariés ?

— Non. Nous vivons maritalement depuis trois ans.

— Son nom ?

— Sylvain Manouret. Mais pourquoi ? Allez-vous m'expliquer à la fin.

Le commissaire se laissa aller dans le profond de son fauteuil avec un soupir de satisfaction.

— Permettez, dit-il en prenant le téléphone. Il composa rapidement un numéro.

— Barrai... Commissaire Juvet. Ça y est. Nous le tenons... Non, mais la voiture et sa propriétaire. Oui. On vous attend.

Il raccrocha, le regard fixé sur Danièle qui fronçait les sourcils.

— Écoutez, dit-elle en se levant, si votre petit jeu c'est de tenter de me faire peur...

— Je vous en prie. Asseyez-vous. Je vais vous expliquer en attendant le commissaire Barrai chargé d'une enquête dans un meurtre.

Et brusquement, elle se rappela ce que son garagiste lui avait raconté.

*

**

Sylvain avait opté pour le car. Louer une voiture, pas question. Il

fallait mettre son nom. Le train, risqué. L'avion, pas davantage. Là aussi, il fallait donner son nom.

Nice, heureusement, n'était pas loin de l'Italie. Une fois la frontière passée, il se sentirait en sécurité.

Il n'en serait pas là si cette petite pute ne s'était pas entêtée à le faire chanter. Que Danièle apprenne qu'il rencontrait ce genre de fille, et c'en était fait de sa planque dorée. Elle le foutrait à la porte illico. Tout juste s'il aurait le temps de prendre quelques vêtements. Pas question ! Il s'était habitué au confort, si ce n'est au luxe.

Alors, il avait payé. Mais la petite se montrait de plus en plus gourmande. Il avait bien essayé de piocher dans la caisse, de se mettre le comptable dans la poche. Mais pas corrompible, le gars !

Alors, Sylvain, à bout d'idées, avait eu l'ultime, celle qui allait régler définitivement le problème. Il ne connaissait pas grand-chose de la petite Marocaine. Mais il savait au moins qu'elle traînait souvent dans les bars des hôtels chics ; que c'était là qu'elle rencontrait ses clients.

Il avait donc squatté ces lieux de perdition, pendant des journées entières, inventant les prétextes les plus abracadabrants pour endormir la méfiance de Danièle : un chauffeur à remplacer, un client à voir, une réparation...

Et, enfin, la chance s'était montrée bonne fille. Un après-midi, au bar du Négresco, elle était là, perchée sur un haut tabouret. Un bel homme brun, distingué, l'avait rejointe. Ils ne s'étaient pas attardés.

À leur suite, il avait quitté l'hôtel, les avait vus monter dans une Alfa-Roméo. Il avait bondi dans la Laguna et s'était insinué dans leur sillage. Direction la grande Corniche. La journée était splendide et les suivre n'avait pas été facile, vu le nombre de véhicules.

Enfin, la voiture italienne avait bifurqué dans une étroite route secondaire. Il n'y avait plus qu'eux. Sylvain avait dû prendre ses distances pour ne pas se faire remarquer.

À la faveur d'un virage, il avait aperçu une autre voiture qui, elle, descendait. D'instinct, il avait tourné dans un chemin creux, qui se perdait dans un sous-bois et avait attendu que la voiture descendante passe, pour reprendre sa filature.

Et, deux kilomètres plus loin, il s'était heurté à un portail fermé. Il avait camouflé la Laguna entre des arbres. Sauter le mur n'avait pas été trop difficile. D'instinct, il avait retrouvé les vieux réflexes de sa jeunesse.

La nuit était tombée et il était resté tapi dans le jardin, sous les

fenêtres. Il les voyait aller et venir. Le type était beau. La Marocaine se baladait toute nue. Elle lui fit une séance de danse érotique, roulant des hanches et du cul, ses mains se baladant sur tout son corps. Puis, elle l'avait déshabillé, l'avait massé, puis léché avec application. Lui se laissait faire comme un gros chat, et n'aurait-ce été la hargne qui lui broyait le cœur, Sylvain en aurait été très excité et se serait bien invité à leur petite sauterie. Mais il avait d'autres projets.

Armé de patience, il savait qu'il attendrait ici, le temps qu'il faudrait. Le moment où Aïssa serait seule. Roulé en boule, sous la chaude verdure d'un laurier, il s'endormit en se promettant de s'occuper des deux, si jamais il le fallait. Mais il ne laisserait pas passer sa chance.

Le sommeil fut léger, entrecoupé de réveils brutaux, frissonnants. Le jour à peine levé, il eut un nouveau réveil. La fenêtre de la cuisine était allumée. Il se releva et à travers les branches du laurier, il le vit. Debout il buvait un café. Il était habillé. Sylvain se prit à espérer. Allait-il partir enfin ?

Oui. Bientôt, la porte s'ouvrit. L'homme alla jusqu'à l'Alfa-Roméo, ouvrit la portière, jeta un sac de voyage sur la banquette arrière et s'installa derrière le volant. Quelques minutes plus tard, la voiture passait devant lui en direction de la grille et de la route.

Sylvain ne tarda pas. Il entra dans la maison, referma doucement et monta directement aux chambres. Une seule d'entre elles avait la porte ouverte. Il approcha et l'aperçut, nue, sur le lit, couchée sur le ventre, offrant son joli petit fessier aux convoitises.

Il approcha doucement, ses pas amortis par d'épais tapis. Un instant, il s'abîma dans la contemplation de ce corps parfait, de cette peau halée. Il se sentit des envies, autres que celles pour lesquelles il était là. Avant l'exécution, il pouvait s'offrir ce petit plaisir, gratos en plus. La violer cette garce ! Jamais il n'avait violé une femme. Et l'idée même l'excitait au plus haut point.

Sur la table de nuit, il avisa deux sachets de préservatifs. Il en prit un. La fermeture Éclair de son pantalon, en glissant émit quelques grincements. Il stoppa, le regard fixé sur Aïssa. Elle avait entendu. Elle bougeait, soupirait, encore dans le sommeil. Il attendit quelques secondes et enfin réussit à extirper son sexe, déjà dressé, piaffant d'impatience, comme un bon petit cheval de course.

Le préservatif glissa de long de la hampe. Le souffle de Manouret se faisait de plus en plus court, de plus en plus volumineux.

D'un bond, il sauta sur le lit, prit les cuisses de la belle, les releva pour qu'elle se mette à genoux, écarta les deux fessiers. La rosace

brunâtre apparut. Enfourchant la fille, il pointa et força le passage, d'un coup violent.

Aïssa se réveilla, tenta de se redresser, de hurler, mais il avait mis une main sur sa bouche pendant qu'il la pilonnait sans aucun ménagement. Un grand cri libérateur mit fin au supplice de la Marocaine.

À genoux sur le lit, dominant Aïssa, il avait commandé :

— Tourne-toi !

Ce qu'elle avait fait. Il se souvenait encore de ce regard d'effroi quand elle l'avait découvert. Elle avait bien tenté de se relever, de sauter du lit, mais la poigne brutale de Sylvain, l'avait rejetée dans les draps.

— Bouge pas ! Alors, tu crois, comme ça, que tu peux me soutirer de l'argent à n'en plus finir et que je vais me laisser plumer sans rien dire ? Petite salope ! Gourde, stupide, en plus.

— Où est Bruno ? avait-elle soufflé.

— Envolé ! Il t'a abandonnée entre mes mains.

— Écoutez... on peut discuter...

Il avait eu un petit rire sarcastique.

— Discuter... Tu m'en as laissé la possibilité ? Non ! Alors, pourquoi je le ferais.

Tout en parlant, Sylvain fouillait ses poches. Il en sortit deux liens de cuir.

— Tu vois, j'ai tout prévu.

Avant qu'elle ait pu protester, Sylvain, très habilement avait attaché le premier poignet au montant du lit. Aïssa, quand elle comprit, se débattit en hurlant, mais que pouvait-elle contre la force de Manouret, décuplée par la rage et la haine ?

*

**

Les deux mains attachées, il ne lui restait que ses pieds pour se défendre. Sylvain s'était assis sur ses jambes, les bloquant. Immobilisée, Aïssa ne pouvait plus que subir. Les doigts de son tortionnaire s'étaient noués autour de son cou et il avait appuyé, appuyé, appuyé...

*

**

Voilà comment ça s'était passé... Sylvain avait repris la route avant que le jour ne se lève.

Et maintenant, il était sur une autre route, vers l'Italie et la liberté. Dommage, il s'était forgé une bonne petite vie qui aurait dû le mener vers une vieillesse heureuse. Pourquoi avait-il eu besoin de cet extra, alors que Danièle s'offrait à toutes ses fantaisies ? Désir d'une fille plus jeune, au corps parfait, au visage sans rides... Un désir qui lui coûtait sa tranquillité. Il avait vraiment été le super con !

En Italie, il lui faudrait repartir à zéro. Trouverait-il une seconde Danièle, qu'il pourrait berner et mener à sa guise ?

Le car ralentit, puis s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda la femme assise à ses côtés, dans le fond du car.

— Je l'ignore, répondit-il en se soulevant de son siège.

Ce qu'il vit lui glaça le sang. Un barrage, les gendarmes, des motos, des voitures de flics partout et le car, stoppé derrière une file de véhicules.

Calmement, Sylvain prit son sac et se faufilant dans le couloir central, il alla jusqu'à la porte du milieu du car. Il appuya sur le bouton d'ouverture, qui resta muet. Il regarda le chauffeur et cria :

— Vous pouvez ouvrir, s'il vous plaît ?

— Une minute ! Ce n'est pas l'arrêt, répliqua celui-ci.

Sylvain crispa les mâchoires. Le con ! Il se déplaça jusqu'à l'avant et se pencha au-dessus du chauffeur.

— Je te dis d'ouvrir, crétin ! proféra-t-il entre ses dents.

L'autre lui jeta un regard ahuri. Le visage buté de ce voyageur ne lui dit rien de bon. Il ne chercha pas à discuter ou à comprendre, il ouvrit la porte. Sylvain sauta sur la route.

Habilement, il se faufila entre les voitures, bousculant les conducteurs qui étaient sortis de leurs véhicules. Certains criaient vers l'impudent. Des cris qui alertèrent un gendarme.

— Halte ! Halte ! cria-t-il en levant une arme.

Comme si Manouret allait obéir ! Ses collègues arrivèrent à la

rescousse. Sylvain zigzaguait entre les voitures. Mais rien n'y fit. Il se trouva soudain face à un gendarme, l'arme pointée sur sa poitrine.

— Les mains en l'air, intima l'homme de l'ordre.

Manouret comprit. Il était cuit...

*

**

À Paris, Charlieu subissait le tir soutenu des questions de Corentin et Brichot. Aux abois, le PDG s'entêtait.

— Je vous dis que ce n'est pas moi qui l'ai tuée. Je voulais simplement savoir qui lui avait commandé ce travail ignoble, dit-il en montrant les photos étalées sur le bureau.

— Eh bien, on ne le saura jamais, marmonna Boris. Aucun papier chez elle, excepté le double de ces photos.

— Alors, c'est son travail à elle seule. Dans le but de me faire chanter, comme l'autre petite garce.

— Vous voulez parler de Aïssa, à Nice ?

— Oui, une pute de grand luxe, comme Sonia, bien sûr. J'ai été aveugle. J'aurais dû me poser la question.

Qu'est-ce qu'une fille comme Sonia foutait dans nos bureaux. Surtout qu'elle ne savait pas faire grand-chose.

Corentin avait sa petite idée : elle était en service commandé, mais pour qui ?

— Ces photos, vous les avez reçues quand ?

— Au courrier de ce matin.

— Dans cette enveloppe ? demanda Brichot, en brandissant la grosse enveloppe jaune, à l'abri dans son sachet plastique.

Charlieu hocha la tête.

— Tu m'envoies ça au labo, tout de suite, dit Corentin. Je ne crois pas trop aux empreintes. En général, dans ce genre d'affaire, l'envoyeur a pris ses précautions. Mais on ne sait jamais.

Soudain Charlieu s'excita.

— Je suis certain que cette fille était envoyée pour un travail de sape. Elle savait des choses bien cachées sur moi. Comment, si on ne les lui avait pas révélées pour me piéger ?

— Pas faux, fit Corentin. Hélas, ce genre de fille ne laisse rien traîner. Ça va être difficile. Aïssa, comment vous la connaissiez ?

— Par le réseau. Je suis originaire de Nice. Nous sommes venus nous installer à Paris, ma femme et moi, quand notre affaire a été cotée en bourse.

— Les deux filles étaient amies. Elles ont pu se faire des confidences.

Charlieu resta silencieux. Il fouillait sa mémoire. Corentin respecta son silence. Et soudain, il le vit baisser la tête, accablé.

— Quelque chose vous est revenu ?

Edmond hocha la tête.

— Mais elle avait une douzaine d'années. Comment a-t-elle pu me reconnaître ?

Corentin venait de comprendre.

— Aïssa ?

— Oui... reconnut Charlieu, honteux.

Pour Boris, c'était clair : Aïssa avait raconté la perversion de Charlieu et Sonia s'en était servie pour, effectivement le piéger, mais pour qui ?

Brichot ouvrit la porte.

— Tu peux venir une seconde, demanda-t-il.

— Excusez-moi, fit Corentin en sortant.

Il ferma la porte derrière lui.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Beaucoup d'empreintes sur l'enveloppe, bien entendu : celles du tri, celles du facteur, celles du préposé au courrier chez Artémise, et puis celles de Charlieu et une autre. Tu ne devineras jamais ?

Boris secoua la tête.

— C'est pas le moment des suspens !

— Les mêmes que sur la statuette de bronze.

Ils revinrent dans le bureau.

— Monsieur Charlieu, qui a touché à cette enveloppe ? demanda-t-il en l'agitant sous le nez d'Edmond.

— Moi, évidemment. Je l'ai ouverte.

— Et avant vous ?

— Ma secrétaire qui m'apporté le courrier.

Corentin se lança dans un va-et-vient à travers la pièce.

— Quand nous vous avons emmené, ce matin, votre secrétaire s'est écriée : « mon minet ». Pouvez-vous nous expliquer ?

Charlieu se tortilla sur sa chaise avant de lâcher :

— C'est ma maîtresse.

— Elle n'a pas dû voir d'un bon œil votre relation avec Sonia.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Est-ce qu'elle connaissait vos penchants pédophiles ?

— Pas du tout.

Les deux flics échangèrent un coup d'œil. Corentin appela un agent. D'un mouvement de tête, il lui désigna Charlieu.

Celui-ci se leva pour suivre l'agent.

— Je vous dis que je ne l'ai pas tuée.

— Nous le savons, monsieur Charlieu. Mais pour le reste...

*

**

Prostrée dans un fauteuil, le verre de gin à la main, Brigitte regardait son appartement sans le voir. Dire qu'elle avait cru qu'un jour, elle quitterait ce triste HLM, qu'elle serait installée dans une superbe villa à St-Germain-en-Laye. Depuis toujours, c'est là qu'elle rêvait d'habiter.

Un rêve de plus qui s'écroulait. Sa vie n'était qu'une succession de rêves avortés. Est-ce qu'il en était de même pour chacun ?

Pourtant, cette fois, elle y avait cru. Elle avait tout fait pour qu'il se réalise. Elle s'était ridiculisée en faisant la chatte, en miaulant bêtement pour faire jouir ce porc qui l'avait trompée avec cette catin !

Elle l'avait léchée sa quéquette, tant et plus ; elle s'était laissée chevaucher par des inconnus pour le satisfaire. Elle avait perdu toute dignité pour dormir, un jour, et le restant de ses jours, dans une maison de princesse...

Elle avala ce qui restait dans son verre et se resservit. L'alcool et les tranquillisants ça n'a jamais fait bon ménage. Elle prit les derniers cachets, les plaça sur sa langue et les avala avec une rasade de gin.

Puisque tout s'écroulait, autant qu'elle en fasse autant. Plus de Brigitte Demaison !

La sonnette de la porte d'entrée secoua la torpeur dans laquelle elle glissait doucement. Elle se foutait de qui ça pouvait bien être. Probablement sa voisine, qui, de temps en temps, lui tenait compagnie devant la télé, le soir.

Mais il était midi... Qu'est-ce qu'elle voulait ? En plus, elle insistait.

Et soudain des coups furent frappés très fort sur la porte, alors qu'une voix criait :

— Police, ouvrez !

Brigitte sursauta. La police ! Mais ils avaient arrêté Edmond. Qu'est-ce qu'ils lui voulaient, à elle ? Non... Non ! Ils ne l'auraient pas vivante.

Dans les brumes de l'alcool, elle ne raisonnait plus. En titubant, elle se leva, faillit tomber, se raccrocha au fauteuil et d'un pas chaviré alla jusqu'à la fenêtre.

Dans le couloir, les coups redoublaient.

Elle eut du mal à l'ouvrir cette fenêtre. Elle avait toujours coincé. Elle n'avait plus beaucoup de force. Pourtant, elle s'acharnait. Enfin, les deux battants voulurent bien s'ouvrir.

L'air frais raviva ses pensées. Le balcon lui tendait les bras.

Au même moment, la porte palière vola en éclat. Brichot et Corentin firent irruption dans l'appartement.

— Madame Demaison !

— Oh ! Bon Dieu, elle est là, s'écria Aimé en se précipitant vers le balcon.

Brigitte avait enjambé la balustrade et s'apprêtait à sauter dans le vide des cinq étages. Il n'eut que le temps de plonger pour la prendre aux jambes et la retenir.

ÉPILOGUE



Badolini écrasa sa énième cigarette de la journée dans le cendrier et couva ses deux policiers d'un œil bienveillant.

— Messieurs, une fois de plus, félicitations. Dans une affaire où les pistes faisaient défaut, vous avez tout de même triomphé.

— Merci, monsieur, fit Corentin en se levant.

— Vous ne m'avez pas tout dit, objecta le patron.

Boris s'assit à nouveau.

— Qu'en est-il de ce prétendu commanditaire qui voulait faire tomber Charlieu ?

— Eh bien, Edmond Charlieu nous a parlé d'un contrat assez juteux avec la Chine. Si c'était lui qui signait, son concurrent direct, Athéna, plongeait. Il lui avait déjà grignoté une bonne part de marché.

— Et vous pensez vraiment que le patron de cette grosse firme se mouillerait dans une sordide histoire de pédophilie ?

— Dans le monde des affaires, tous les coups sont permis. Les faits divers nous en donnent l'exemple assez souvent.

Badolini hocha la tête.

— Vous avez sans doute raison. Mais dans l'expectative, nous nous abstiendrons.

— Bien entendu, monsieur.

— Encore bravo !

Les deux policiers se levèrent. Dans le couloir, Aimé s'arrêta.

— Dis-moi, éclaire ma lanterne. Qu'est-ce qu'il voulait dire Baba ?

— Tout simplement, qu'il connaît sans doute le PDG d'Athéna et que, pour l'instant, pas touche.

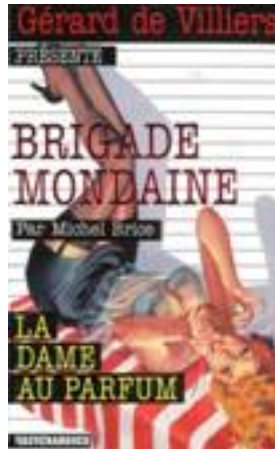
— Pas touche, répéta Aimé. Pas touche, pas de vague. Bon.

— Ne fais pas la gueule. On a fait notre boulot et on a les félicitations. C'est pas souvent.

— C'est vrai. On fête ça devant un bon pot au feu dimanche à la maison ?

— OK ! Je dois bien ça à Jeannette.

TABLE



QUATRIÈME

Chapitre premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

ÉPILOGUE

TABLE